

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

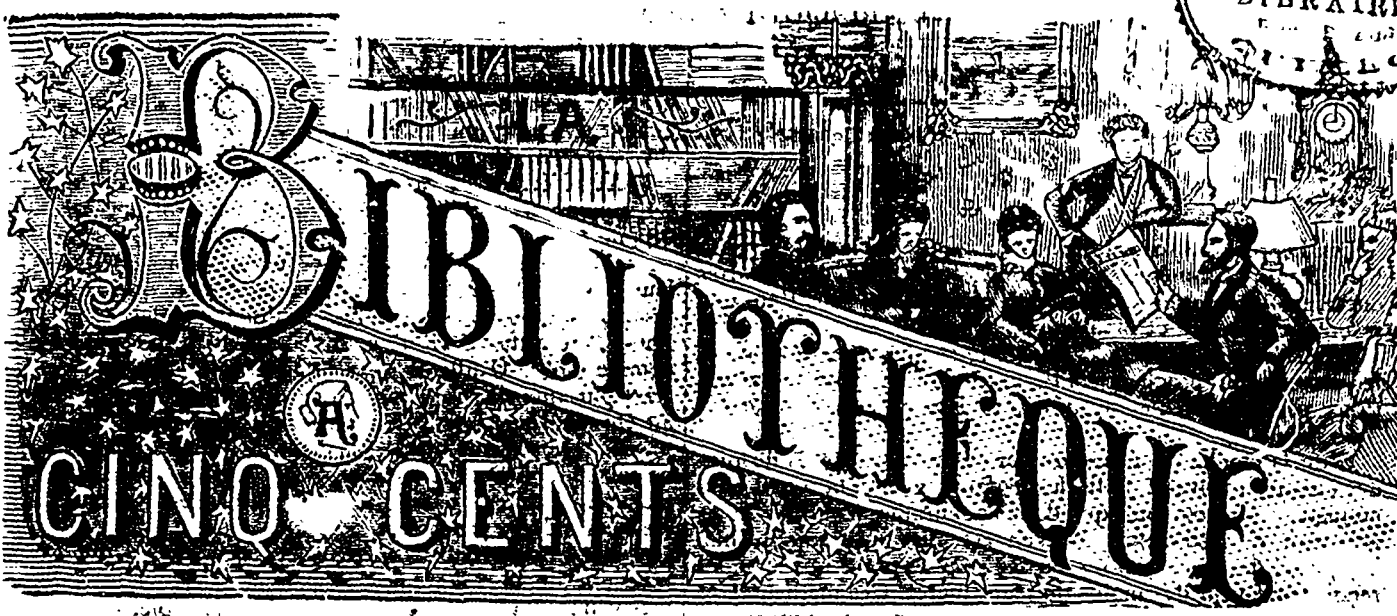
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:
Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

J. O. FILTEAU & FRÈRE
27
LIBRAIRES
RUE NOTRE-DAME
MONTREAL



Publiée par POPIER, BÉGINNETTE & OIL, 156, rue Notre-Dame

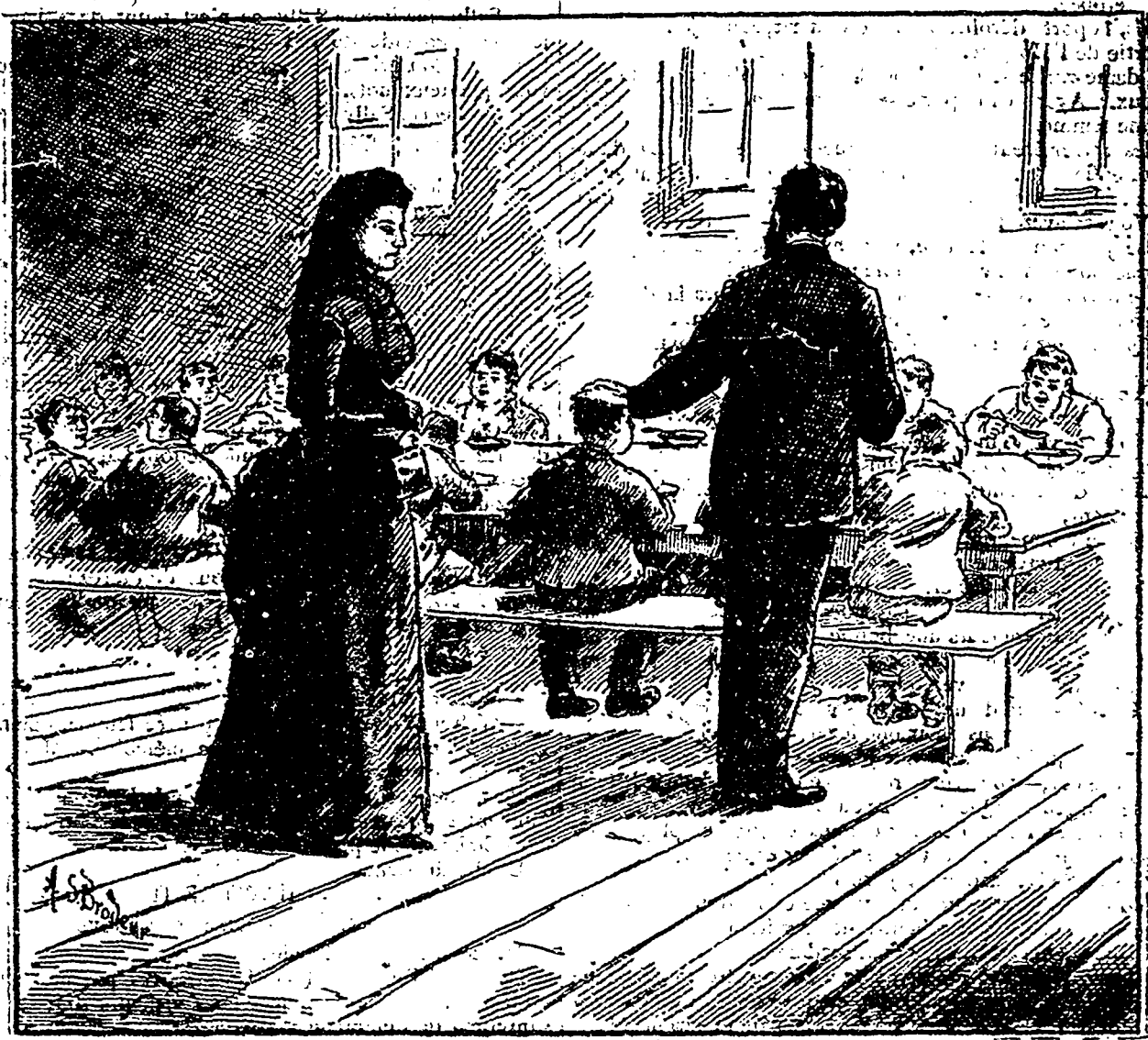
Vol. I { PAR AN } \$2.50

MONTREAL, 27 MAI 1886

{ UN NUMÉRO } 5 CENTS

No. 8

L'ABIME



Il s'arrête auprès d'un enfant, se baisse et lui parle. L'enfant lève la tête et répond. Il l'écoute d'un air naturel, en souriant, et pose en même temps sa main sur l'épaule du petit garçon assis à droite.

L'ABIME

Titré du drame de CH. DICKENS et WILKIE COLLINS

CHAPITRE I

SON NOM

Dix heures du soir sonnaient à la grande horloge de l'église Saint Paul. En même temps, toutes les églises de Londres ouvraient leur gosier de bronze et envoyaient dans l'air une résonnance longue et plaintive :

Quelle est cette cloche plus sourde et plus triste que toutes les autres, plus proche aussi de notre oreille, dont les vibrations persistent seules après que tout autre son s'est éteint dans l'air ?

C'est la cloche de *L'hospice des enfants trouvés*. L'hospice des enfants trouvés ! Jadis les enfants y étaient reçus sans enquête. Un tour pratiqué dans la muraille s'ouvrait et se refermait discrètement. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. On prend des informations sur les pauvres petits hôtes, on les reçoit par faveur des mains de leurs mères. Ces malheureuses mères doivent renoncer à les revoir, à les réclamer même, et cela pour jamais !

Ce soir, la lune est dans son plein, la nuit est assez douce. Une dame voilée se promène de long en large sur la chaussée. Elle marche évitant la place des fiacres ; on la voit s'arrêter de temps en temps dans l'ombre de la partie occidentale de ce grand mur quadrangulaire, le visage tourné vers une petite porte dérobée.

Mais, la porte dérobée vient de s'ouvrir, et une jeune femme est sortie de l'Hospice.

La dame voilée se tint d'abord à l'écart, observant de tous ses yeux. Ayant vu la porte se refermer, elle se mit à suivre la jeune femme.

Elles traversèrent ainsi deux rues en silence. La dame voilée, enfin, étendit la main vers celle qu'elle suivait et la toucha. La jeune femme s'arrêta tout effrayée et se retourna.

—Vous m'avez déjà touchée hier soir, —s'écria-t-elle, —et, lorsque j'ai tourné la tête, vous avez refusé de me parler. Pourquoi me suivez-vous comme un fantôme ?

—Je n'ai pas refusé de vous parler, —murmura la dame. —J'ai bien essayé de le faire ; mais alors je n'ai pu...

—Que voulez-vous de moi ?... Je ne vous ai jamais fait de mal ?

—Jamais.

—Je ne crois pas vous connaître ?

—Vous ne me connaissez pas.

—Que puis-je donc, pour vous être utile ?

—Il y a deux guinées dans ce papier. Acceptez mon pauvre petit présent, et je vous le dirai.

La jeune femme, qui avait bien le plus honnête visage du monde, rougit vivement.

—Je suis Sally, —dit-elle. —Dans ce grand établissement, auquel j'appartiens, il n'y a pas une grande personne ni un enfant qui n'ait toujours une bonne parole pour Sally. On n'aurait pas pris une si bonne opinion de moi, si l'on me croyait capable de me vendre.

—Hélas ! —fit la dame, —je ne songe pas à vous acheter. Je voulais seulement vous offrir une légère récompense.

—S'il y a quelque chose que je puisse faire pour vous obliger, —dit Sally, —vous vous trompez en pensant que je le ferai pour de l'argent. Que désirez-vous ?

—Vous êtes l'une des gardiennes ou des employées de l'Hospice. Je vous en ai vu sortir hier et ce soir.

—Je suis Sally, madame ; je suis Sally.

—Votre visage annonce la patience et la douceur, je suis sûre que les enfants s'attachent tout de suite à vous.

—Pauvres chéris !... c'est vrai, madame.

La dame releva son voile. Elle n'était guère moins jeune que Sally. Certes sa figure avait quelque chose de plus aristocratique ; mais aussi comme elle était pâle et fatiguée !

—Je suis la malheureuse mère d'un enfant confié à vos soins, —balbutia-t-elle, —et je veux vous adresser une prière !...

Sally alors, touchée de la confiance que la pauvre femme lui avait montrée en écartant son voile, Sally, dont les actions étaient toujours simples et pleines de bonté, replaça le voile sur ce visage pâle et se mit à pleurer.

—Vous écouterez ma prière, —lui dit la dame. —Vous ne serez point insensible aux angoisses d'une infortunée qui vous supplie ?...

—Oh ! chère... bien chère... —s'écria la bonne Sally. —Que faut-il vous dire ? Et que puis-je faire ? Ne parlez pas de prière, au moins... Nos prières ne doivent s'élever que vers notre Père à tous : on n'en adresse point à une pauvre fille comme moi. D'ailleurs je vais quitter l'Hospice ; je n'y resterai plus que six moi, jusqu'à ce qu'une autre jeune femme ait été mise au courant de mon service et soit prête à me remplacer. Je vais me marier, madame. Je ne serais pas sortie ce soir si mon Dick... c'est celui que je dois épouser... n'était malade. J'aiderai sa mère et sa sœur à le veiller cette nuit. Ne vous affligez pas si fort.

—Ah ! bonne Sally... chère Sally... vous êtes pleine d'espérance et depuis longtemps l'espérance s'est éteinte devant mes yeux. La vie s'offre à vous belle et paisible, vous deviendrez une femme respectée et sans doute une tendre et orgueilleuse mère. Vous êtes une femme aimante et vivante... Et moi, il faut que je meure !... Ecoutez, écoutez-moi, je vous en prie.

—Mon Dieu ! —s'écria Sally, —que dois-je donc faire ? Je vous ai dit que j'étais sur le point de me marier, afin de vous faire mieux comprendre que j'allais quitter cette maison et que je ne pouvais vous être d'aucun secours, pauvre femme !

—Sally, ma bonne Sally, ce n'est point dans l'avenir que je vous demande de m'aider, oh ! non, ce n'est pas dans l'avenir. Ma prière ne regarde que le passé, je n'attends de vous que deux mots.

Là, —s'écria Sally, —voilà qui va de mal en pire. Si je ne comprenais pas quels sont ces deux mots que vous voulez savoir...

—Vous le comprenez, Sally. Quels sont les noms que l'on a donnés à mon pauvre baby ?... Quels sont ces noms ? Je ne vous en demande pas davantage ; j'ai lu la règle de la maison. Il a été baptisé dans la chapelle et enregistré dans le grand-livre. C'était Lundi soir... Comment l'a-t-on appelé ?

Elle se mit à genoux devant Sally, —à genoux dans la boue épaisse de cette petite rue déserte et sans issue qui conduisait aux jardins de l'Hospice ; elle se serait roulée sur le pavé dans la véhémence et la folie de son désespoir, si la bonne Sally ne l'eût relevée.

—Oh ! non... non !... —s'écria cette chère fille, —vous me donnez envie de faire une bonne action. Laissez-moi regarder encore votre jolie figure ; mettez vos mains dans les miennes. Jurez-moi que vous ne me demanderez rien de plus que ces deux mots.

—Jamais... jamais je ne vous demanderai autre chose.

—Et si je les dis, ces noms, vous n'en ferez pas un mauvais usage ? Vous ne ferez pas tourner contre moi cette révélation que la règle de l'hospice nous défend, sous les peines les plus sévères ?

—Jamais !... Jamais !

—Walter Wilding.

—Walter Wilding, —répéta la pauvre femme, comme pour graver à jamais ces noms dans sa mémoire. —Mon enfant ! mon pauvre enfant !

Puis, elle jeta sa tête sur le sein de la jeune fille, la tint un moment embrassée et murmura une bénédiction fervente.

—Embrassez-le pour moi ! —fit elle.

Et elle disparut.

CHAPITRE II

L'HOSPICE DES ENFANTS TROUVÉS

Douze ans se sont écoulés.

Entrons à l'hospice des enfants trouvés, par une belle après-midi de dimanche, le jour où les visiteurs sont admis dans l'intérieur de l'établissement.

Il est une heure et demie de l'après-midi. Le service est fini dans la chapelle ; et les Enfants Trouvés sont à dîner.

Il y a comme toujours beaucoup de monde à ce dîner ; deux ou trois directeurs, des familles entières de paroissiens, et quelques curieux. Un doux soleil d'automne pénètre dans la salle.

Ce réfectoire est le principal attrait de curiosité pour l'assistance. Des valets d'une propreté rare glissent autour des tables silencieuses. Les curieux vont et viennent à leur guise et font tout bas entre eux plus d'un commentaire sur la figure de ce *numéro* qui est là-bas près de la fenêtre. C'est que beaucoup de ces physionomies expansives ont un caractère qui mérite de fixer l'attention. Il y a parmi les assistants des visiteurs habituels qui connaissent les hôtes du lieu. On les voit s'arrêter à une place marquée, se pencher, et dire quelques mots à l'oreille de l'un des enfants. Ce n'est point médire que de remarquer en passant qu'ils s'accressent surtout à ceux qui ont un joli visage.

Une dame voilée, — la même que nous avons rencontrée, il y a douze ans déjà, à la porte de l'hospice, s'avance au milieu de la foule accompagnée de l'un des directeurs. A son attitude, il est clair qu'elle entre dans cette salle pour la première fois. Sans doute, ni la curiosité ni l'occasion ne l'avaient encore amenée dans ce triste séjour : et ce spectacle semble lui causer une vive émotion. Ses yeux humides plongent dans la salle.

— Vous avez beaucoup de petits garçons ici, — dit-elle au grave personnage qui l'accompagne. — A quel âge es-tu fait-on entrer dans le monde ? . Se prennent-ils souvent de passion pour la mer ? ...

Et puis d'une voix étouffée : —

— Savez-vous lequel est Walter Wilding ?

Son guide sent avec quel ardeur brûlante les yeux de l'étrangère s'attachent sur les siens, à travers le voile épais qui recouvre ses traits.

— Je sais lequel est Walter Wilding, — dit-il. — Mais mon devoir m'interdit de faire connaître aux visiteurs le nom de nos enfants.

— Ne pouvez-vous seulement me le montrer sans rien me dire ? — répliqua la dame voilée.

— Écoutez-moi, Madame, — dit tout bas l'homme qui l'accompagne. — Votre charitable intention d'adopter un de nos enfants me détermine à transgresser notre règle en votre faveur. Je ne vous demande pas, je ne veux pas savoir pourquoi ce nom vous intéresse. Mais suivez-moi des yeux. Le petit garçon près duquel je m'arrêterai et à qui je parlerai tout à l'heure, ne sera pour vous qu'un étranger comme tous les autres ; mais celui que je toucherai en passant sera Walter Wilding. Ne me dites plus rien et éloignez-vous.

La dame voilée obéit, avança de quelques pas dans la salle, les yeux fixés sur celui qui l'avait introduite.

Celui-ci, d'un air officiel et grave, marche en dehors des tables en commençant par la gauche. Il suit la ligne entière, tourne, et revient à l'intérieur des rangs et, jetant un regard furtif du côté de la dame voilée, s'arrête auprès d'un enfant, se baisse, et lui parle. L'enfant lève la tête et répond. Il écoute d'un air naturel, en souriant, et pose en même temps sa main sur l'épaule du petit garçon assis à droite. Tandis qu'il continue de causer avec l'autre, il fait à celui-ci quelques caresses sans lui rien dire ; puis il achève sa tournée le long des tables sans toucher aucun autre enfant et sort de la salle.

Le dîner est fini. La dame voilée s'avance à son tour, par le chemin indiqué, en dehors des tables, en commençant par la gauche. Elle suit la longue rangée extérieure, tourne, et revient sur ses pas, elle relève son voile et, s'arrêtant devant le petit garçon que le directeur a touché : —

— Quel âge avez-vous ? — dit-elle.

— Douze ans, madame, — répond l'enfant étonné, en levant ses beaux grands yeux vers elle.

— Êtes-vous heureux et content ?

— Oui, madame.

— Pouvez-vous accepter ces bonbons ?

— S'il vous plaît de me les donner.

Elle se penche pour les lui remettre et touche de son front et de ses cheveux la figure de l'enfant. Alors, baissant de nouveau son voile, elle passe.

Elle passe bien vite et s'enfuit sans regarder en arrière

Huit jours après la dame voilée obtenait l'autorisation d'adopter un enfant du nom de Walter Wilding.

CHAPITRE III

LA MAISON WILDING AND CO.

La maison de commerce Wilding and Co., — marchands de vin se trouve au fond d'une cour de la cité de Londres, dans une petite rue escarpée, tortueuse et glissante qui réunit Tower Street à la rive de la Tamise. Il y a déjà bien des années qu'on a donné à cette cour le nom de Carrefour des Ecloppés.

Walter Wilding a maintenant vingt-cinq ans.

C'est un homme à l'air simple et franc, le plus naïf des hommes, avec son teint blanc et rose et son heureuse corpulence, étonnante chez un garçon de cette âge. Ses cheveux bruns frisent avec grâce, ses beaux yeux bleus ont un attrait extraordinaire. Le plus communicatif des hommes aussi bien que le plus candide, — jamais il ne trouve assez de paroles pour épancher sa gratitude et sa joie quand il croit avoir quelque motif d'être reconnaissant ou joyeux.

Monsieur Bintrey, — dit-il, à la personne qui est assise en face de lui, — pensez-vous qu'un homme de vingt-cinq ans qui peut se dire en mettant son chapeau : ce chapeau couvre la tête du propriétaire de cette maison de commerce, pensez-vous que cet homme n'ait pas le droit d'être satisfait de sa situation ? Le pensez-vous ?

L'interlocuteur de Walter Wilding, M. Bintrey, l'homme d'affaires de la maison et de la famille était un prudent compagnon, la réserve même. Ses yeux pouvaient être comparés à deux petits globules clignotants qui sortaient de deux grosses paupières au milieu d'une grosse tête chauve.

— Oui, — fit-il, — je pense que vous avez le droit d'être satisfait... Oui, vraiment... Ah ! ah !

Il y avait sur le bureau, des biscuits, une carafe, et deux verres.

— Aimez-vous le vieux Porto de quarante-cinq ans ? — dit Wilding.

— Si je l'aime ? — répéta Bintrey, — mais vous m'en avez fait assez boire...

— C'est du meilleur coin de notre meilleure cave, — s'écria Wilding.

— Eh ! oui. Je vous remercie, monsieur... excellent vin !

— Maintenant, — reprit Wilding, — je crois que nous avons tout arrangé, monsieur Bintrey, et le mieux du monde.

— Le mieux du monde, — reprit Bintrey.

— Nous nous sommes assuré un associé.

— Oui, nous nous sommes assuré un associé... Oui, vraiment !

— Nous demandons dans les journaux une femme de charge.

— Une femme de charge... nous la demandons dans les journaux. " S'adresser au Carrefour des Ecloppés, Great Tower Street, de dix heures à midi." Voilà l'annonce.

— Les affaires de feu ma pauvre mère sont réglées, — dit Walter.

— Régliées, — fit l'écho.

— Feu ma pauvre chère mère, — continua Wilding, — c'est un plaisir pour moi que de parler d'elle... mais c'est un plaisir qui m'accable... vous savez combien je l'aimais et combien je lui étais cher. Certes nous avions l'un pour l'autre le plus grand amour qui puisse exister entre une mère et son fils ; et, depuis le jour où elle m'avait pris sous sa garde, jamais nous n'avons connu un moment de discussion ou d'humeur. C'est un bonheur qui n'a duré que treize ans ; n'est-ce pas bien court ? Je n'ai vécu que treize ans auprès de ma chère mère, et ce n'était que depuis huit ans qu'elle m'avait reconnu confidentiellement pour son fils. Vous connaissez cette triste histoire, monsieur Bintrey. Qui la connaîtrait, si ce n'était vous ?

Wilding se prit à sangloter.

Tandis qu'il essayait ses larmes, Bintrey savourait son Porto à petites gorgées.

—Je sais l'histoire... — dit-il... — Oui... oui... je la sais.
—Ma pauvre mère,—reprit Wilding.—Elle avait été cruellement trompée, et comme elle en a souffert ! Mais ses lèvres sont toujours restées muettes à ce sujet. Par qui a-t-elle été trompée et dans quelles circonstances ce grand malheur lui est-il arrivé, monsieur ? Dieu seul le sait. Ma pauvre chère mère n'a jamais voulu trahir le secret de celui qui avait trahi sa confiance, jamais...

—Elle avait résolu de se taire,—interrompit Bintrey promenant de nouveau cet excellent vin dans son gosier ; —elle a dû garder le silence.

—“ Tes père et mère honoreras, ” —reprit Wilding qui sanglotait toujours... — “ afin de vivre longuement. ” Quand j'étais aux Enfants Trouvés, monsieur Bintrey, je me sentais peu disposé à souscrire de bon cœur à ce commandement. Cependant je suis arrivé bien vite à honorer ma mère profondément, de toute mon âme, et je révère maintenant sa mémoire.

—Vous la révèrez ? —dit Bintrey.
—Pendant sept heureuses années,—continua Wilding avec le même accent de simple et virile douleur et sans songer à rougir de ses larmes,—pendant sept ans, mon excellente mère fut ici l'associée de mes prédécesseurs Peblesson Neveu. Lorsque j'atteignis ma majorité, elle me transmit la part dont elle avait hérité dans cette maison, puis elle racheta pour moi la part de Peblesson ; elle me laissa tout ce qu'elle possédait, tout, hormis cet anneau de deuil que vous portez au doigt... Elle n'est plus ! Il n'y a pas six mois qu'elle vint un matin au Carrefour des Ecloppés pour y lire de ses yeux la nouvelle enseigne ; Wilding et Co. Et pourtant elle n'est plus !

M. Bintrey murmurait quelques-unes de ces formules un peu banales, qui sont à peu près tout ce qu'un étranger peut dire à un fils pleurant une perte irréparable, lorsque l'entrée de M. George Vendale, le nouvel associé de la maison, vint donner un nouveau cours à l'entretien.

Ce dernier était un beau jeune homme, du même âge à peu près que Wilding, à la tournure leste, à l'œil vif et résolu.

—Bonjour, Wilding,—fit-il, en serrant la main de son associé. Je viens de trouver sur votre bureau une lettre non décahétée...

—Est-elle à mon adresse ou à la vôtre ?

—A l'adresse de la maison.

—Alors ouvrez-la, George et lisez-la tout haut, pour nous en débarrasser et y répondre, s'il y a lieu, avant l'heure du courrier.

—Bon,—reprit Vendale.—Elle est tout simplement de notre correspondant de Neufchatel, le fabricant de vin de champagne. Tenez, je la lis.

CHER MONSIEUR,
Nous recevons votre honorée du 28 dernier nous annonçant votre association avec M. Vendale, et nous vous prions d'en recevoir nos sincères félicitations. Permettez-nous de profiter de cette occasion pour vous recommander d'une façon toute particulière M. Jules Obenreizer...

Impossible ! —s'écria Vendale. — Impossible !

Wilding releva la tête.

—Quoi donc ? — fit-il.—Qu'est-ce qui est impossible ?

—C'est ce nom,—répliqua Vendale en souriant.—S'appelle-t-on Obenreizer, je vous le demande ? ... Je continue...

Pour vous recommander d'une façon toute particulière M. Jules Obenreizer, Soho Square, Londres (côté Nord), amplement accrédités désormais comme notre agent et qui a eu l'honneur de faire connaissance avec M. Vendale, en Suisse, son pays natal.

Lui ! — fit Vendale qui s'interrompit encore une fois.—Monsieur Obenreizer ? ... Eh ! oui vraiment ! ... Où donc avais-je la tête ? Je me souviens à présent.

Il poursuivit : —

Alors que M. Obenreizer voyageait avec sa nièce...

Avec sa... ? —dit Vendale.—La nièce d'Obenreizer ! Eh ! effet, je les ai rencontrés lors de mon dernier voyage en Suisse, et j'ai voyagé quelque temps avec eux, puis je les ai quittés. Je les ai retrouvés encore deux ans après, à mon second voyage, je ne les ai jamais revus depuis. La nièce de Obenreizer ! Eh ! oui, c'est possible après tout. Continuons : —

M. Obenreizer possède toute notre confiance, et nous ne doutons pas un instant de l'estime que vous accorderiez à son mérite.

Et cela est dûment signé pour la maison ; Desfresnier et Cie. Bien... bien... je me charge de voir sous peu Monsieur Obenreizer et de savoir ce qu'il est. Eh bien ! Wilding, n'est-ce point cette après-midi que nous devons visiter ces fameux caveaux qui sont l'orgueil de la maison Peblesson... Pardon ! de la maison Wilding and Co.

—Descendez seul, je vous prie, et remettons à un autre jour notre visite en commun. Je suis un peu fatigué aujourd'hui, et je sens que mes bourdonnements dans la tête me reprendraient si je m'exposais à l'odeur de la cave.

George Vendale regarda son associé avec un affectueux intérêt. Depuis la mort de sa mère, Wilding était sujet à des maux de tête et à des étourdissements, qui se manifestaient au dehors par une excessive coloration du visage. Cette affection, provoquée sans doute par un excès de fatigue, ne dénotait pas un tempérament très robuste et ne laissait pas d'inquiéter les amis du jeune négociant.

—Ne faites pas attention à moi, reprit vivement Wilding. Ce n'est rien. Seulement j'ai encore besoin de quelques ménagements. M. Bintrey me tiendra compagnie en votre absence.

CHAPITRE IV

UN MAUVAIS PRÉSAGE

George Vendale avait raison de dire que les caveaux creusés sous le Carrefour des Ecloppés étaient l'orgueil de la maison. Ces voûtes étaient très spacieuses et très anciennes et il y avait là une crypte fort curieuse. C'était, suivant les uns, le vieux réfectoire d'un monastère, suivant les autres, une ancienne chapelle. Quelques antiquaires enthousiastes voulaient même y voir les restes d'un temple païen.

George alluma une chaudière et descendit lentement. La lettre qu'il venait de lire avait éveillé en lui certains souvenirs qui n'avaient rien de commun avec les affaires de Wilding and Co, ni avec la maison Desfresnier ; et Wilding,—s'il était né observateur, aurait pu remarquer une rougeur soudaine sur les traits de son associé, un moment auparavant, pendant qu'il lisait le passage de la lettre datée de Neufchatel, dans laquelle il était question de la nièce de M. Obenreizer.

Tout entier à de riantes pensées, Georges marchait à travers les caves. Au tournant d'un passage voûté, il aperçut une lumière semblable à celle qu'il portait à la main.

—Est-ce vous qui êtes là Joey ? —demanda-t-il.

—Ne devrais-je pas plutôt dire : Est-ce vous, monsieur George ? C'est mon affaire à moi d'être ici ; ce n'est pas la vôtre.

—Allons ! ne grondez pas, Joey.

—Je ne gronde pas,—fit le garçon de cave,—si quelque chose gronde en moi, c'est le vin que j'ai respiré et pris par les pores, mais ce n'est pas moi. Oh ! si vous restiez dans les caves assez longtemps pour que les vapeurs vous étourdissent, vous m'en diriez des nouvelles... Mais quoi ! vous voilà donc entré régulièrement dans nos affaires, monsieur George ?

—Régulièrement, j'espère que vous n'y trouvez rien à redire ?

—Dieu m'en préserve ! mais au moins, ne changez pas la raison sociale. Ne faites pas cela. M. Wilding l'a déjà fait une fois. Et, je vous le demande, n'aurait-il pas mieux valu conserver “ Peblesson neveu ” qui avait toujours eu la chance. Oh ! ne doit jamais changer la chance quand elle est bonne.

Joey Laddle était le chef des garçons de cave de Wilding and Co. ; un homme haut et grave, solidement bâti, qui avait été garçon de cave depuis son enfance et qui, en passant sa vie dans ces souterrains bas et noirs, au milieu d'une atmosphère moisie, y avait contracté une humeur sombre, à laquelle se joignait maintenant le caractère grondeur des vieux serveurs. Au caractère et malgré ces petits défauts, Joey Laddle était le meilleur homme du monde. Sa vie s'était tellement identifiée avec les intérêts de la maison qu'il l'eût sa-

crisée sans hésiter, pour préserver d'un péril l'honneur du nom ou la fortune de ses jeunes maîtres. Géorgé Vendale, surtout était son favori. Par une bizarrerie qui semble inexplicable, cet esprit routinier et incapable de rien comprendre en dehors des vieux usages s'était pris dès le premier jour d'une mystérieuse sympathie pour le nouvel associé de la maison Wilding ; et il avait reporté sur lui toute l'affection qu'il avait vouée jadis aux Peblisson et à la mère de Walter Wilding.

—Rassurez-vous Joey, — lui dit gaiement George Vendale, — nous ne modifierons pas la raison sociale.

—Je suis content de l'apprendre, M. Vendale. Mais c'est égal ; M. Wilding aurait mieux fait de conserver Peblisson neveu. Je vous dis la chose telle que je la vois, comme un vieux bourru. C'est bon à vous qui êtes accoutumé à boire le vin, à avoir un visage gai. Pour moi qui ne fais que le respirer par les pores de ma peau, il agit différemment. Le vin que je prends par les pores est grognon et me dit que vous êtes trop jeunes. Vous êtes trop jeunes tous les deux.

—C'est un malheur que nous trouverons bien le moyen de réparer quelque jour, Joey.

—Sans doute, monsieur George, mais moi qui trouve le moyen de vieillir chaque année, je ne vous verrai point devenir sages.

Et Joey se sentit si content de ce qu'il venait de dire qu'il se mit à rire aux éclats.

—Ce qui est beaucoup moins gai, — reprit-il, — c'est que monsieur Wilding, depuis qu'il dirige la maison, en a changé la chance. Remarquez bien ce que je vous dis. La chance est changée. Il s'en apercevra. Ce n'est pas pour rien que j'ai passé ici dessous toute ma vie. Les remarques que je fais ne me trompent jamais. Je sais quand il doit pleuvoir ou quand le temps veut se maintenir au beau, quand le vent va souffler, quand le ciel et la rivière redeviendront calmes. Et je sais aussi bien quand la chance est près de changer.

—Est-ce que la végétation qui croît sur ces murs est pour quelque chose dans vos observations ? — demanda Vendale, en tournant sa lumière vers de sombres amas d'énormes fungus, appendus aux voûtes, et d'un effet désagréable et repoussant.

—Oui, monsieur George, — répliqua Joey Laddle, reculant de quelques pas. — Mais si vous voulez suivre mon conseil, ne touchez pas à ces vilains champignons.

Vendale avait pris une longue latte des mains de Joey, et s'amusa à remuer doucement ces végétaux étranges.

—En vérité, — dit-il, — ne pas y toucher ! Et pourquoi ?

—Pourquoi ?... Parce qu'ils laissent des vapeurs du vin, et qu'ils peuvent vous faire comprendre ce qui entre dans le corps d'un malheureux garçon de cave qui vit ici depuis trente ans ; parce que vous feriez tomber sur vous de sales insectes, qui se meuvent dans ces gros pâtés de moisissure, — répliqua Joey Laddle, qui se tenait toujours à l'écart, — mais il y a encore une autre raison, monsieur George : il y en a une autre !...

—Laquelle ?

—A votre place, monsieur George, je ne jouerais pas avec cette latte. Et la raison, je vous la dirai si vous voulez sortir d'ici. Regardez la couleur de ces champignons, monsieur George.

—Eh bien ?

—Allons ! monsieur George, sortons d'ici.

Il s'éloigna avec sa chandelle. Vendale le suivit tenant la sienne.

—Mais achevez donc, Joey, — dit-il. — La couleur de ces champignons ?

—C'est celle du sang, monsieur George.

—En vérité, oui... Après ?...

—Eh bien ! monsieur George, on dit que l'homme qui, par hasard, est frappé à la poitrine dans les caves, d'un de ces champignons qui tombent, est sûr de mourir assassiné.

Vendale s'arrêta en riant, il regarda Joey et leva les épaules, mais le garçon de cave tenait ses yeux obstinément fixés

sur sa chandelle. Tout à coup Joey se sentit frappé violemment.

—Qu'est-ce ? — cria-t-il.

C'était la main de son compagnon. Vendale venait de recevoir un énorme amas de ces moisissures sanglantes en pleine poitrine, et instinctivement l'avait jeté sur Joey. Cette masse humide venait de s'abattre sur le sol et y faisait couler une longue mare rouge.

Les deux hommes se regardèrent, pendant un moment, avec une muette épouvante. Mais ils arrivaient au pied de l'escalier des caves, et la lumière du jour leur apparut.

Vendale leva encore une fois les épaules.

—An diable vos idées superstitieuses, Joey ! — dit-il.

Et il monta gaiement les degrés, passa dans le bureau et en sortit quelques instants après, pour se rendre au logis de Jules Obenreizer.

CHAPITRE V

MARGUERITE OBERREIZER

Soho Square, le quartier le plus plat de Londres était occupé à cette époque par une curieuse colonie de Suisses. Un temple Suisse s'élevait en ce lieu où l'on célébrait le Dimanche Fête Suisse, et des écoles où l'on envoyait dans la semaine des enfants de Suisses. L'élément Suisse débordait, envahissait tout. Et des querelles de Suisse qui valent bien les querelles d'Allemands, s'élevaient chaque soir à grand bruit dans les cafés et restaurants du voisinage.

Aussi, le nouvel associé de Wilding et Co., lorsqu'il eut tiré la sonnette, au coin d'une porte où l'on lisait cette inscription : —

M. OBERREIZER

et que cette porte se fut ouverte, se trouva soudain en pleine Helvétie. Un poêle de blanche faïence remplaçait la cheminée dans la pièce où il fut introduit, et le parquet était une mosaïque formée de bois grossiers de toutes les couleurs. La chambre était rustique, froide, et propre. Le petit carré de tapis placé devant le canapé, le dessus en velours de la cheminée avec son énorme pendule et ses vases qui contenaient de gros bouquets de fleurs artificielles contrastaient pourtant un peu avec le reste de l'ameublement. L'aspect général de la chambre était celui d'une laiterie transformée en salon.

Vendale était là depuis un moment lorsqu'on le toucha au coude. Ce contact le fit tressaillir, il se retourna vivement, et il vit Obenreizer qui le salua en très bon Anglais à petite estropié : —

—Comment vous portez-vous ? Que je suis content de vous voir !

—Je vous demande pardon, — dit Vendale, — je ne vous avais pas entendu.

—Pas d'excuses, — s'écria le Suisse. — Asseyez-vous, je vous en prie.

—Je ne sais, — dit Vendale, — si vous avez déjà entendu parler de moi par votre maison de Neufchâtel ?

—Oui, oui.

—En même temps que de Wilding ?

—Certainement.

—N'est-il pas singulier que je vienne aujourd'hui vous trouver dans Londres, comme représentant de la maison Wilding and Co., et pour vous présenter mes respects ?

—Pourquoi serait-ce singulier ? — repartit Obenreizer. — Que vous disais-je toujours autrefois, quand nous étions dans les montagnes ? Elles nous paraissaient immenses, mais le monde est petit, si petit qu'on ne peut jamais y vivre longtemps éloignés les uns des autres. Il y a si peu de monde, en ce monde, qu'on s'y croise et s'y recroise sans cesse. Le monde est si petit que nous ne pouvons nous débarrasser de ceux qui nous gênent. Ce n'est pas qu'on puisse jamais désirer se débarrasser de vous.....

—J'espère que non, Monsieur Obenreizer.

Obenreizer était un jeune homme aux cheveux noirs, au teint chaud, et dont la peau basanée n'avait jamais brillé d'aucune rougeur, même fugitive. Les émotions qui auraient

empourpré la joue d'un autre homme amenaient à la sienne qu'un léger battement à peine visible, comme si la machine qui fait couler et monter le sang ne mettait en mouvement dans les veines de ce jeune homme qu'un flot à demi desséché. Obenreizer était fortement construit, bien proportionné, avec de beaux traits. Il eût certainement suffi d'en changer presque imperceptiblement la disposition pour les amener à une harmonie qui leur manquait ; mais il aurait été aussi bien difficile de déterminer au juste quel changement il eût fallu faire. Tout d'abord on aurait souhaité à Obenreizer des lèvres moins épaisses, un cou moins massif. Mais ce qu'il y avait de moins agréable dans son visage, c'étaient ses yeux, toujours couverts d'un nuage indéfinissable évidemment étendu là, par un effort de sa volonté. Son regard demeurait ainsi impénétrable à tout le monde, et ce brouillard éternel lui donnait un air fatigué d'attention qui ne s'adressait pas seulement à la personne qu'il écoutait parler, mais au monde entier. C'était comme une sorte de vigilance inquiète, soupçonneuse, qu'il exerçait en lui, autour de lui, et qui ne se lassait jamais.

—Le but de ma visite actuelle,—dit Vendale,—il est vraiment superflu de vous le dire, c'est de vous assurer de la bonne amitié de Wilding and Co., et de la solidité de votre crédit sur nous, ainsi que de notre désir de pouvoir vous être utiles. Nous espérons, avant peu, vous offrir une cordiale hospitalité. Pour le moment les choses ne sont pas tout à fait en ordre chez nous. Wilding s'occupe à organiser la partie domestique de notre maison. Je ne crois pas que vous connaissiez Wilding.

—Je ne le connais pas.

—Il faudra donc faire connaissance. Wilding en sera charmé. Je ne crois pas que vous soyez établi à Londres depuis bien longtemps, Monsieur Obenreizer ?

—C'est tout récemment que j'ai installé cette agence.

—Mademoiselle votre nièce n'est-elle... n'est-elle pas mariée ?

—Elle n'est pas mariée.

George Vendale jeta un regard autour de lui comme pour y découvrir quelque trace de la présence de la jeune fille.

—Est-ce qu'elle vous a accompagné à Londres ? —demanda-t-il.

—Elle est à Londres.

—Quand et où pourrai-je avoir l'honneur de me rappeler à son souvenir ?

—Montons chez elle ! —dit Obenreizer.

Un peu effarouché par la soudaineté d'une entrevue qu'il avait cependant souhaitée de toute son âme, George Vendale suivit Obenreizer dans l'escalier.

Dans une pièce de l'étage supérieur, une jeune fille était assise auprès de l'une des trois fenêtres ; il y avait aussi une autre dame plus âgée. La respectable matrone nettoyait des gants. La jeune fille brodait. Elle avait un luxe inouï de superbes cheveux blonds, gracieusement nattés. Sa peau était d'une étonnante pureté et l'éclat de ses beaux yeux bleus rappelait le ciel éblouissant des pays de montagnes. Quant à la vieille dame, les pieds écartés, appuyés sur la tringie du poêle, elle nettoyait, frottait ses gants avec une ardeur extraordinaire, et certainement elle n'avait rien de Britannique. C'était bien la Suisse elle-même, la Suisse vivante, la vieille Suisse ; elle portait au cou et sur sa poitrine un fichu de velours vert qui retenait tant bien que mal les richesses de son embonpoint, de grands pendants d'oreilles en cuivre doré, et sur la tête un voile, en gaze noire, étendu sur un treillis de fer.

—Mademoiselle Marguerite,—dit Obenreizer à sa nièce,—vous rappelez-vous ce gentleman ?

—Je crois,—dit-elle en se levant un peu confuse,—je crois que c'est Monsieur Vendale ?

—Je crois, en effet, que c'est lui,—fit Obenreizer d'une voix dure.—Permettez-moi, Monsieur Vendale, de vous présenter à Madame Dor.

La vieille dame, qui avait passé un de ses gants dans sa main gauche, se leva, regarda par-dessus ses larges épaules, se laissa retomber sur sa chaise, et se remit à frotter.

George Vendale prit place auprès du métier à broder de Mademoiselle Marguerite ; il jeta un regard furtif sur la croix d'or qui plongeait dans le corsage de la jeune fille. Il rendait mentalement à Marguerite l'hommage du pèlerin, lorsqu'après un long voyage, il arrive enfin devant le saint et devant l'autel.

—Savez-vous, mademoiselle, ce que votre oncle me disait à l'instant ? —commença Vendale :—Que le monde est si petit, si petit, que les anciennes connaissances s'y retrouvent toujours et qu'on ne peut s'en éviter. Pour moi, le monde me semblait trop vaste depuis que je vous avais vue pour la dernière fois.

—Avez-vous beaucoup voyagé depuis quelque temps ? —lui demanda Marguerite.—Êtes-vous allé bien loin ?

—Pas très-loin. Je n'ai fait qu'aller chaque année en Suisse... J'ai souhaité bien des fois que ce tout petit monde fût encore plus petit, afin de pouvoir rencontrer plus tôt d'anciens compagnons...

La jolie Marguerite rougit et lança un coup d'œil du côté de Madame Dor.

—Mais vous nous avez retrouvés à la fin, Monsieur Vendale,—murmura-t-elle.—Est-ce pour nous quitter de nouveau ?

—Je ne le crois pas. La coïncidence étrange qui m'a permis de vous revoir m'encourage à espérer qu'il n'en sera rien.

—Quelle est cette coïncidence ?

Cette simple phrase, dite avec l'accent du pays et certain ton ému et curieux, parut bien séduisante à George Vendale. Mais, au même instant, il surprit un nouveau regard furtif de Marguerite à l'adresse de Madame Dor. Ce regard, bien que rapide comme l'éclair, l'inquiéta, et il se mit à observer la vieille dame.

—Le hasard a voulu,—dit-il, que je devinsse l'associé d'une maison de commerce de Londres, à laquelle Monsieur Obenreizer a été recommandé aujourd'hui même par une maison de commerce Suisse, où nous avons des intérêts communs. Ne vous en a-t-il rien dit ?

—Ma foi non ! —s'écria Obenreizer.—Je m'en serais bien gardé. Le monde est si petit, si monotone, qu'il vaut toujours mieux laisser aux gens le plaisir bien rare d'une surprise. Tout cela est arrivé comme vous le dit Monsieur Vendale, Mademoiselle Marguerite. Monsieur Vendale, qui est d'une famille si distinguée et d'une si fière origine, n'a point dédaigné le commerce. Vraiment, il fait du commerce, tout comme nous autres, pauvres paysans, sortis des bas-fonds de la pauvreté. Après tout, c'est flatteur pour le commerce,—reprit Obenreizer avec chaleur,—les hommes comme Monsieur Vendale ne peuvent que l'ennoblir. Ce qui fait le malheur du commerce et sa vulgarité, c'est que les gens de rien... nous autres par exemple, pauvres paysans... nous puissions nous y adonner et par lui arriver à tout. Voyez-vous, mon cher Vendale, le père de Mademoiselle Marguerite, l'aîné de mes frères du premier lit, qui aurait plus du double de mon âge, s'il vivait, partit de nos montagnes, en haillons, sans souliers, et il se trouva d'abord bien heureux d'être nourri avec les chiens et avec les mules dans une auberge de la vallée. Il y fut garçon d'écurie, garçon de salle, cuisinier. Il me prit alors et me mit en apprentissage chez un fameux horloger, son voisin. Sa femme mourut en mettant Mademoiselle Marguerite au monde. Il ne vécut pas longtemps lui-même. Marguerite n'était plus une enfant et n'était pas encore une demoiselle. Je reçus ses dernières volontés et sa recommandation au sujet de sa fille : "Tout pour Marguerite," me dit-il, "et tant par an pour vous. Vous êtes jeune, je vous fais pourtant son tuteur ; ne vous enorgueillez jamais de son bien et du vôtre, si vous en amassez. Vous savez d'où nous venons tous les deux ; nous avons été l'un et l'autre des paysans obscurs et misérables et vous vous en souviendrez." Si je m'en souviens !... Tous deux paysans, et il en est ainsi de tous mes compatriotes qui font aujourd'hui le commerce dans Soho Square. Paysans !... tous paysans !

Il éclata de rire, tout en étreignant les coudes de Vendale.

—Voyez ! —s'écria-t-il,—voyez quel avantage et quelle gloire pour le commerce d'être rebâissé par des gentlemen tels que vous !

—Je n'en juge pas ainsi,—fit Marguerite en rougissant et fuyant le regard de Vendale avec une expression craintive,—je pense que le commerce n'est point du tout déshonoré par des gens d'obscur origine comme nous.. Je ne suis pas Anglaise, moi. Je me fais gloire d'être Suisse et fille d'un montagnard. Et certes je le dis bien haut : mon père était paysan.

Il y avait dans ces dernières paroles une résolution si visible d'en finir avec ce sujet ridicule, que Vendale n'eut point le courage de se défendre plus longtemps contre les sarcasmes voilés d'Obenreizer.

—Je partage votre opinion, mademoiselle,—s'écria-t-il,—et je l'ai déjà dit à Monsieur Obenreizer, il pourra vous en rendre témoignage.

Vendale n'avait point cessé d'observer Madame Dor. Une chose le frappa dans l'aspect du large dos de la bonne dame, et il remarqua une pantomime des plus expressives dans sa façon de nettoyer les gants. Le gant qu'elle tenait s'élevait en l'air, ce gant tournait si bien, qu'une fois ou deux, Vendale en vint à penser qu'il pouvait bien y avoir une communication télégraphique dans ce jeu extraordinaire : d'autant que, tout en paraissant ne faire aucune attention à la vieille suivante, Obenreizer ne lui tournait jamais le dos.

La façon dont Marguerite avait écarté le déplaisant sujet qu'on avait amené devant elle, parut également à Vendale une chose bien propre à le faire réfléchir. Le ton de la jeune fille, parlant à son tuteur, trahissait une sourde irritation contre celui-ci. Jamais Obenreizer ne s'approchait de sa pupille ; jamais il ne lui adressait la parole sans faire précéder ce qu'il allait dire d'un "mademoiselle" très-cérémonieux, et ce mot pourtant ne sortait jamais de ses lèvres qu'avec un accent d'ironie. L'idée vint à George Vendale que cet homme était un moqueur subtil, et que Marguerite était en quelque sorte prisonnière dans le logis. Sa volonté, du moins, n'était pas libre, et bien qu'elle résistât à ses deux géoliers par la seule énergie de son caractère, certes elle n'était pas toujours la plus forte.

Cette croyance que la jeune fille était persécutée, captive jusqu'à un certain point peut-être, n'était pas faite pour diminuer dans le cœur de Vendale le charme qui l'attirait vers elle. Vraiment il l'aimait, il était éperdument amoureux de la jeune et jolie Suisse, et tout à fait déterminé à saisir l'occasion qui enfin se présentait à lui.

Pour le moment, il se borna à dépeindre en quelques mots le plaisir que Wilding and Co. auraient avant peu à prier mademoiselle Obenreizer d'honorer leur maison de sa présence. C'était, disait-il, une vieille maison très-curieuse, bien qu'un peu dépourvue, comme toute maison de célibataires.

Du reste, il ne prolongea pas sa visite. Obenreizer le reconduisit jusqu'à la porte en lui disant avec un salut obséquieux un "adieu, monsieur Vendale, j'espère que nous nous reverrons." Et George Vendale se trouva bientôt dans la rue ; et tandis qu'il se dirigeait vers le Carrefour des Ecloppés, il revoyait le large dos de Mme Dor et son télégraphe ; et, dans l'air, le gracieux visage de Marguerite flottait devant lui.

CHAPITRE VI

UNE FEMME DE CHARGE

Le lendemain matin Walter Wilding était assis dans sa salle à manger, prêt à recevoir les postulantes à la haute fonction de femme de charge.

Cette salle était une pièce entièrement boisée parquée de chêne avec un tapis de Smyrne fort usé ; le meuble était en acajou noir. Le grand buffet avait vu bien des diners d'affaires que Peblesson Neveu ne marchandait pas à sa clientèle, ayant pour principe qu'un bon commerçant ne doit jamais hésiter à donner libéralement un œuf pour recevoir un bœuf. Tout d'ailleurs, dans ce vieux logis, avait un air de vétusté glacée.

Cependant cette matinée d'été vit un événement aussi surprenant que la découverte d'un nouveau monde par le vieux Colomb. Le ciel, à force de regarder d'en haut, découvrit le

Carrefour des Ecloppés. La lumière et la chaleur y pénétraient. Un rayon s'en vint jouer sur un portrait de femme suspendu au-dessus de la cheminée et qui composait, avec le portrait de Peblesson, la seule décoration de la salle à manger de Wilding.

Wilding contemplant cette peinture.

—Ma mère à vingt-cinq ans,—se disait-il.

Et ses yeux suivaient avec ravissement ce rayon béni... Il pensait qu'il avait accroché là cette toile, afin que les visiteurs pussent admirer sa mère dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Quant à un autre portrait qui avait été fait de la morte, alors qu'elle avait cinquante ans, il l'avait mis dans sa chambre à coucher, comme un souvenir avec lequel il voulait toujours vivre...

—Quoi ! c'est vous, Jarvis,—dit-il.

Ces mots s'adressaient à un de ses commis, qui venait de passer la tête par la porte entre-bâillée.

—Oui,—répliqua Jarvis,—je voulais seulement vous dire, monsieur, qu'il va être dix heures, et que plusieurs femmes attendent dans le bureau.

—Mon Dieu !—s'écria Wilding,—sont-elles vraiment plusieurs?... J'aurais mieux fait de les faire introduire quand il n'y en avait qu'une ou deux. Je les recevrai donc, chacune à son tour, Jarvis, dans l'ordre de leur arrivée.

Ce disant, il se retrancha derrière la table, s'enfonça bien dans son fauteuil, et mit devant lui un grand encrier, puis il donna l'ordre d'introduire les postulantes.

La première, qui se présenta était une femme de cinquante ans environ, bien qu'à certains moments elle parût plus jeune, par exemple quand elle souriait. Sa figure avait une remarquable expression de gaieté placide, qui semblait indiquer une grande égalité de caractère. On n'aurait pu désirer une attitude meilleure, et il n'était pas jusqu'au son de sa voix qui ne fût en parfaite harmonie avec la réserve de ses manières. Wilding acheva d'être séduit, lorsqu'à la question suivante qu'il lui fit avec douceur :

—Quel nom inscrirai je, madame ?

Elle répondit :—

—Je me nomme Sarah Goldstraw. Mon mari est mort depuis de longues années. Je n'ai pas d'enfants.

Cette voix frappa si agréablement l'oreille de Wilding, tandis qu'il prenait ses notes, qu'il ne se hâta point de les prendre et qu'il pria Madame Goldstraw de lui répéter son nom. Lorsqu'il releva la tête, le regard de l'étrangère venait de se promener autour de la chambre et retournait vers lui.

—Vous m'excuserez de vous adresser encore quelques questions ?—fit Wilding.

—Certainement, monsieur, si je ne voulais pas être interrogée, je ne serais pas venue ici.

—Avez-vous déjà rempli les fonctions de femme de charge ?

—Une fois seulement. J'ai servi une dame qui était veuve. Je l'ai servie pendant douze ans. C'était une pauvre malade qui est morte récemment, et c'est pourquoi vous me voyez en deuil.

—Je suis persuadé que cette dame a dû vous laisser les meilleures lettres de crédit ?—reprit Wilding.

—Je crois qu'il m'est bien permis de dire que ce sont les meilleures qu'on puisse avoir,—répliqua-t-elle.—J'ai pensé que je vous épargnerais du temps et de la peine en prenant par écrit le nom et l'adresse des correspondants de cette dame, et je vous les ai apportés, monsieur.

Elle déposa une carte sur la table.

—Madame Goldstraw,—dit Wilding en prenant la carte,—vous me rappelez étrangement... Vous me rappelez des manières et un son de voix auxquels j'ai été accoutumé jadis... Oh ! j'en suis sûr, bien que je ne puisse déterminer en ce moment ce qui se passe dans mon esprit... Mais votre air et votre attitude sont ceux d'une personne... Je devrais ajouter que cette personne était bonne et charmante.

Madame Goldstraw sourit.

—Eh bien ! monsieur, —dit-elle, —j'en suis ravie.

—Oui, —reprit Wilding, répétant tout pensif ce qu'il venait de dire, —oui, charmante et bonne.

En même temps il jetait un regard à la dérobée sur sa future femme de charge.

—Mais sa grâce et son bonté, c'est tout ce que je me rappelle. La mémoire est fugitive, et le souvenir est quelquefois comme un rêve à demi effacé... Le gentleman dont Mme Goldstraw avait remis la carte à Wilding était un homme d'affaires qui demeurait à Doctor's Commons. Wilding décida de se mettre immédiatement en relations avec lui ; et comme Doctor's Commons n'était pas fort éloigné, il pria la postulante de repasser au bout de trois heures.

Les renseignements furent excellents. Wilding engagea donc Madame Goldstraw cette même après-midi. Elle devait entrer le lendemain, et s'installer en qualité de femme de charge, au carrefour des Ecloppés.

Le lendemain, Madame Goldstraw s'installa sans bruit dans la chambre qui lui avait été assignée ; et, sans perdre de temps, elle se fit annoncer chez son nouveau maître pour lui demander ses instructions. Wilding la reçut dans la salle à manger, comme la veille. Ce fut là qu'après avoir échangé les civilités d'usage, ils s'assirent tous les deux pour tenir conseil sur les affaires de la maison.

—En ce qui concerne les repas, monsieur, —dit Madame Goldstraw, —aurai-je à m'en occuper pour un grand nombre de personnes ou pour vous seulement ?

—Si je puis mettre à exécution un vieux projet que j'ai mûri, —répliqua Wilding, —vous aurez beaucoup de monde à table. Je suis garçon, Madame Goldstraw, et je désire vivre avec toutes les personnes que j'emploie comme si elles étaient de ma famille. Jusqu'à ce que ce projet s'accomplisse, vous n'aurez à songer qu'à moi et à mon nouvel associé ; je ne puis vous renseigner quant à ce qui le concerne ; mais, pour moi, je puis bien me donner à vous comme un homme d'habitudes régulières et d'un appétit invariable...

—Et les déjeuners ? —interrompit Madame Goldstraw, —y a-t-il quelque chose de particulier, monsieur, pour vos déjeuners ?

Elle s'interrompit elle-même et laissa sa phrase inachevée. Ses yeux se détournèrent de son maître et se dirigeaient vers la cheminée et vers ce portrait de femme...

En même temps les sourcils de Madame Goldstraw se contractèrent légèrement, comme si elle faisait à cet instant un effort de mémoire dont elle avait à peine conscience.

—Feu ma pauvre chère mère, —lui dit-il, quand elle avait vingt-cinq ans.

Madame Goldstraw le remercia d'un geste, pour la peine qu'il venait de prendre en lui nommant l'original de cette peinture. Son visage aussitôt se rasséna. Elle ajouta poliment que ce portrait était celui d'une bien jolie dame.

Wilding ne lui répondit pas. Ce fut à son tour de s'arrêter, en fixant ses yeux avec une curiosité croissante sur le visage de sa femme de charge.

Quelles étaient donc ces allures et ce son de voix qu'il avait connus autrefois, et dont le souvenir le frappait aujourd'hui plus fortement encore que la veille ? Wilding tenta de rassembler sa mémoire.

—Pardonnez-moi, —dit-il, —si je vous fais une nouvelle question, qui n'a trait ni à mon déjeuner ni à moi-même. Puis-je vous demander si vous n'avez jamais occupé d'autre position que celle de femme de charge ?

—Si vraiment, —répliqua-t-elle, —j'ai débuté dans la vie d'une tout autre manière. J'ai été gardienne à l'Hospice des Enfants Trouvés.

—J'y suis ! —s'écria Wilding en repoussant violemment son fauteuil et en se levant. —Par le ciel ! ce sont les façons de ces excellentes femmes que les vôtres me rappellent, si bien !

Madame Goldstraw le regarda d'un air stupéfait et pâlit. Elle se contint pourtant, baissa les yeux, et se tut.

—Qu'y a-t-il ?... —demanda Wilding. —Quelle est votre pensée ?...

—Monsieur, —balbutia la femme de charge, —dois-je conclure de ce que vous venez de dire, que vous ayez été aux Enfants Trouvés ?

—Certainement ! —s'écria-t-il. —Je ne rougis pas de l'avouer.

—Vous avez été aux Enfants ?... Sous le nom que vous portez aujourd'hui ?

—Sous le nom de Walter Wilding.

—Et la dame ?...

Madame Goldstraw s'arrêta court, regardant encore le portrait. Ce regard exprimait maintenant, à ne point s'y méprendre, un vif sentiment d'alarme.

—Vous voulez parler de ma mère, —dit Wilding.

—Votre mère, —répéta-t-elle d'un air contraint, —votre mère vous a retiré de l'Hospice... Quel âge aviez-vous alors, monsieur ?

—Onze ans et demi, Madame Goldstraw... Oh ! c'est une aventure romanesque.

Il raconta l'histoire de la dame voilée qui lui avait parlé à l'Hospice, pendant le dîner des Enfants, et tout ce qui avait suivi cette rencontre. Il fit ce récit de ce ton communicatif, avec cet air de simplicité qu'il employait en toutes choses.

—Ma pauvre chère mère, —continua-t-il, —n'aurait jamais pu me reconnaître, si elle n'avait su émouvoir par sa douleur un directeur qui eut pitié d'elle, et qui lui promit de toucher du doigt le petit Walter Wilding, en faisant sa route dans la salle... Ce fut ainsi que je retrouvai ma pauvre chère mère, après avoir été séparé d'elle depuis que j'étais au monde. Et, je vous l'ai dit, j'avais alors plus de onze ans.

Madame Goldstraw écoutait avec attention. Sa main, qu'elle avait posée sur la table, retomba inerte et froide sur ses genoux. Elle regarda fixement son nouveau maître, et son visage se couvrit d'une pâleur mortelle.

—Qu'avez-vous, —s'écria Wilding, —qu'est-ce que cette émotion veut dire ?... De grâce, savez-vous quelque autre chose du passé ?... Je me souviens que ma mère m'a parlé d'une autre personne de la maison, envers qui elle avait contracté une dette éternelle de reconnaissance. Lorsqu'elle s'était séparée de moi à ma naissance, une gardienne avait eu l'humanité de lui apprendre le nom qu'on m'avait donné. Cette gardienne, c'était vous.

—Que Dieu me pardonne ! —répéta madame Goldstraw, —c'était moi.

—Que Dieu vous pardonne ! —répéta Wilding épouvanté. —Et qu'avez-vous donc fait de mal en cette occasion ?... Expliquez-vous, madame Goldstraw.

—Je crois, —dit la femme de charge, —que nous ferions mieux d'en revenir à mes devoirs dans votre maison. Excusez-moi si je vous rappelle au sujet de notre entretien, monsieur. Vous déjeunez donc à huit heures ?... N'avez-vous pas l'habitude de faire un lunch ?...

—Un lunch ! —fit Wilding.

Wilding porta la main à sa tête. Visiblement il cherchait à remettre un peu d'ordre dans ses pensées avant que de prendre la parole.

—Vous me cachez quelque chose, —dit-il brusquement à madame Goldstraw.

—Je vous en prie, monsieur, faites-moi la grâce de me dire si vous prenez un lunch ? —reprit la femme de charge.

Je ne vous ferai point cette grâce, je ne reviendrai pas à notre sujet, madame Goldstraw, entendez-vous, je n'y reviendrai pas avant que vous m'avez dit pourquoi vous regrettez si fort d'avoir fait du bien à ma mère en cette circonstance terrible, —s'écria Wilding hors de lui. —Ma mère m'a parlé de vous avec un sentiment de gratitude inépuisable jusqu'à la fin de sa vie, et sachez bien que c'est me rendre un mauvais service que de vous taire et de ne point me répondre.

Mme Goldstraw était visiblement en proie à une cruelle anxiété. Elle demeura quelques instants sans répondre, la tête entre ses mains et comme absorbée dans ses pensées. Enfin sur un nouvel et plus pressant appel de Wilding elle se décida non sans effort à rompre le silence.

Hélas ! Il eût mieux valu qu'elle gardât pour elle son fatal secret !

CHAPITRE VII

UNE TERRIBLE MÉPRISE.

—Il est dur pour moi, monsieur, au moment où j'entre à votre service, il est bien dur de vous dire une chose qui pourra me coûter la perte de vos bonnes grâces et de votre bienveillance,—dit lentement madame Goldstraw.—Je vous prie seulement de remarquer, quoi qu'il advienne, que c'est vous qui me forcez à parler quand j'aurais été heureuse de me taire, et que je ne romps le silence que parce qu'il vous alarme. Sachez donc que lorsque j'appris à la pauvre dame dont le portrait est là le nom sous lequel son enfant avait été baptisé, je manquai à tous mes devoirs. Mon imprudence a eu des suites fatales. Mais je vous dirai pourtant la vérité. Quelques mois après que j'eus fait connaître à cette dame le nom de son enfant, une autre dame étrangère se présenta dans la maison, désirant adopter un de nos petits garçons. Elle en avait apporté l'autorisation préalable et régulière, elle examina un grand nombre d'enfants ; puis, ayant vu par hasard un de nos plus jeunes babies... un petit garçon aussi... confié à mes soins... je vous en prie, tâchez de demeurer maître de vous, monsieur... Il n'est pas nécessaire de prendre plus de détours, en vérité. L'enfant que la dame étrangère emmena avec elle était celui de la dame dont voici le portrait.

Wilding se leva en sursaut.

—Impossible !... —s'écria-t-il,—que me racontez-vous là ? ... Quelle histoire absurde !... Regardez ce portrait... ne vous l'ai-je pas déjà dit ?... C'est le portrait de ma mère !...

—Quand cette malheureuse dame, dont vous me montrez l'image, vint, au bout de quelques années, vous retirer de l'Hospice,—reprit madame Goldstraw d'une voix ferme,—elle fut victime... et vous aussi, monsieur... d'une terrible méprise.

Wilding retomba lourdement sur son fauteuil.

—Il me semble que la chambre tourne autour de moi !...

—fit-il.—Ma tête !... ma tête !...

La femme de charge, tout éperdue, courut à la fenêtre qu'elle ouvrit, puis à la porte pour appeler du secours ; mais un torrent de pleurs, s'échappant à grand bruit des yeux de Wilding, vint heureusement le soulager. D'un signe, il pria madame Goldstraw de ne point le quitter. Elle attendit la fin de cette explosion de larmes. Wilding revint à lui, leva la tête, et considéra sa femme de charge d'un air soupçonneux et irrité, avec toute la déraison d'un homme faible.

—Méprise !... méprise !... —s'écria-t-il, répétant le dernier mot qu'elle avait dit.—Et si vous me trompiez vous-même...

—Malheureusement,—dit-elle,—je ne puis avoir commis une erreur. Je vous dirai pourquoi dès que vous serez en état de m'entendre.

—Tout de suite !... tout de suite... —reprit Wilding.—Ne perdons pas un moment.

L'air égaré avec lequel il lui enjoignait de parler fit comprendre à madame Goldstraw qu'il serait d'une générosité cruelle et maladroite de lui laisser un seul moment d'espérance. Il suffisait maintenant d'un mot pour mettre à jamais un terme à cette illusion qu'il aurait voulu garder. Ce mot, qui allait l'accabler, elle devait le lui dire.

—Je viens de vous apprendre,—dit-elle,—que l'enfant de la dame dont vous avez le portrait avait été adopté et emmené par une autre dame étrangère. Vous me voyez aussi sûre de ce fait que je le suis d'être ici, auprès de vous en ce moment. Me voici forcée de vous affliger encore, monsieur, et cela contre mon gré. Veuillez maintenant, vous reporter dans le passé, trois mois après l'événement dont nous parlons. J'étais alors à l'Hospice de Londres, toute prête à emmener, suivant les ordres que j'avais reçus, quelques enfants à notre succursale de la campagne. Il y eut ce jour-là, je m'en souviens, une discussion relative au nom que l'on allait donner à

un petit nouveau venu. Nous donnions en général à nos petits anges, des noms que nous prenions tout simplement au hasard dans l'Almanach des adresses. Ce jour-là, l'un des gentlemen directeurs, qui feuilletait le Registre, trouva que le baby qui venait d'être adopté, Walter Wilding, avait été effacé. "Un nom à prendre," dit-il ; "donnez-le à celui qui vient d'être reçu tout à l'heure. C'est le moyen de vous mettre d'accord." On appela donc ce nouvel enfant Walter Wilding comme l'autre qui nous avait été retiré... Ce nouvel enfant, c'était vous.

La tête de Wilding retomba sur sa poitrine.

—C'était moi !... —murmura-t-il.

—Peu de temps après votre entrée dans l'Institution, monsieur,—reprit la femme de charge,—je la quittai pour me marier. Si vous voulez ici me prêter toute votre attention, vous allez voir comment cette funeste méprise a eu lieu naturellement. Onze ans et demi se passèrent avant que celle que, tout à l'heure, vous croyiez avoir été votre mère, ne retournât à l'Hospice pour y chercher le fils dont elle s'était séparée. Elle savait qu'il s'appelait Walter Wilding, et rien de plus. Le directeur qu'elle émut par sa douleur ne put lui désigner que le seul Walter Wilding alors reconnu dans la maison. Moi, qui aurais pu rétablir la vérité, j'étais bien loin alors. Aucun indice, aucun soupçon, ne put donc alors empêcher cette cruelle erreur de s'accomplir. Oh ! je souffre pour vous ; monsieur, vous penserez toujours avec raison que le jour où je suis entrée chez vous fut un jour de malheur, j'y suis venue bien innocemment, je vous le jure. Et pourtant j'éprouve le sentiment d'une mauvaise action que je viens de commettre. Que n'ai-je pu dissimuler le trouble où la vue de ce portrait et les confidences que vous m'avez faites m'avaient jetée malgré moi ! Si j'avais eu la sagesse de me taire, vous n'auriez jamais eu l'occasion d'apprendre toutes ces choses douloureuses...

Elle s'arrêta, car Wilding venait de redresser brusquement la tête. Son honnêteté native se soulevait dans son cœur et protestait contre ce dernier mot de madame Goldstraw.

—Entendez-vous par là que vous auriez voulu me cacher tout ceci... —s'écria-t-il,—me le cacher à jamais si vous l'aviez pu ?

—Je me flatte de pouvoir toujours dire la vérité, quand on me le demandera,—répondit madame Goldstraw.—Certes, il vaut mieux pour moi et pour ma conscience de n'être pas chargée d'un pareil secret. Mais cela vaut-il mieux pour vous ? De quelle utilité peut-il vous être, maintenant, de le connaître, le secret qui vous déchire ?

—De quelle utilité ? —répéta Wilding.—Mais, grand Dieu, si cette histoire est vraie !...

—Si elle ne l'était point, vous l'eussiez-je racontée, monsieur ? répliqua-t-elle.

—Je vous demande pardon,—continua Wilding.—Il faut être indulgent pour moi. Je ne puis encore trouver la force d'admettre comme réelle cette terrible découverte. Nous nous aimions si tendrement l'un et l'autre (il montrait le portrait en disant cela). Je sentais si profondément que j'étais son fils... Elle est morte dans mes bras, madame Goldstraw, morte en me bénissant comme une mère seule peut bénir. Et c'est après tant d'années qu'on vient me dire : Elle n'était pas ta mère !

—Malheureusement,—fit Madame Goldstraw,—elle ne l'était pas, mais elle vous aimait !...

—Je ne sais ce que je dis ! —s'écria-t-il.

Déjà l'empire passager qu'il avait pu prendre sur lui-même quelques moments auparavant et qui lui avait donné un peu de force s'évanouissait.

—Ce n'était pas à ce terrible chagrin que je songeais tout à l'heure. Non, c'était tout autre chose qui me traversait l'esprit... C'eût été un crime que de m'épargner la vérité. Je sais que votre intention était bonne, je le sais ! je ne désire pas vous affliger, vous avez bon cœur. Mais songez à la situation où je me trouve. Dans la fausse conviction que j'étais son fils, Elle m'a laissé tout ce qu'elle possédait. Je ne

suis pas son fils. J'ai pris la place, j'ai accepté, sans le savoir, la place d'un autre. Cet autre, il faut que je le trouve. L'espoir de le retrouver est le seul qui me relève et me fortifie au milieu de ce terrible chagrin qui me frappe. Vous en devez savoir bien plus que vous ne m'en avez raconté, Madame Goldstraw ? Quelle était cette étrangère qui a adopté l'enfant ? Son nom, vous l'avez entendu ?

—Je ne l'ai jamais entendu... je ne l'ai jamais revue elle-même... je n'ai jamais reçu de ses nouvelles...

—Elle n'a donc rien dit lorsqu'elle a emmené l'enfant?... Rappelez vos souvenirs, elle doit avoir dit quelque chose.

—Une seule, monsieur, une seule qui me revienne. Cette année-là, l'hiver avait été très-cruel et beaucoup de nos petits élèves avaient souffert. Lorsqu'elle prit le baby dans ses bras, l'étrangère me dit en riant : " Ne soyez pas en peine pour sa santé. Il grandira sous un climat meilleur que le vôtre. Je vais le conduire en Suisse. "

—En Suisse?... dans quelle partie de la Suisse ?

—Elle ne me l'a pas dit.

—Rien que ce faible indice... rien que ce fil léger pour trouver ma route... murmura Wilding, — et un quart de siècle s'est écoulé depuis ce jour ! Que dois-je faire ?

—J'espère que vous ne vous offenserez pas de la franchise de mon langage, monsieur, — reprit Madame Goldstraw. — Chercher cet enfant ! Qui sait s'il est en vie ? Et, monsieur, s'il vit, il ne connaît sûrement pas l'adversité. L'étrangère qui l'a adopté a dû prouver au directeur de l'Hospice qu'elle était en état de se charger d'un enfant, sans quoi on ne lui aurait point permis de le prendre. Si j'étais à votre place, monsieur, je me consolerais en songeant que j'ai aimé la pauvre femme qui est là (elle me traita à son tour le portrait), aussi fortement qu'on aime sa mère et qu'elle a eu pour moi la même tendresse que si j'avais été son fils. Tout ce qu'elle vous a donné, n'est-ce pas en raison de son affection même. Quel meilleur droit pouvez-vous avoir à conserver ses présents ?...

—Arrêtez ? — s'écria Wilding.

Sa probité native lui faisait voir le charitable sophisme que lui opposait Madame Goldstraw pour le consoler.

—Vous ne comprenez pas, — reprit-il ; — c'est parce que je l'ai aimée que mon devoir maintenant est de faire justice à son fils. Un devoir sacré, Madame Goldstraw. Oh ! si ce fils est encore au monde, je le retrouverai. Je succomberais, d'ailleurs, dans cette terrible épreuve, si je n'avais la ressource et la consolation de m'occuper tout de suite activement de ce que ma conscience me commande de faire. Il faut que je cause sans retard avec mon homme de loi. Je veux l'avoir mis à l'œuvre avant de m'endormir ce soir.

Il s'approcha d'un tube attaché à la muraille, et appela quelqu'un dans le bureau de l'étage inférieur.

—Veuillez me laisser un moment, Madame Goldstraw, — dit-il, — je serai plus calme et plus en état de causer avec vous dans l'après-midi ! nous nous plairons ensemble, j'en suis sûr, en dépit de ce qui arrive. Oh ! ce n'est pas votre faute... Donnez-moi la main, Madame Goldstraw. Et maintenant faites de votre mieux dans la maison...

Comme Madame Goldstraw se dirigeait vers la porte, Jarvis parut sur le seuil.

—Envoyez chercher Monsieur Bintrey, — lui dit Wilding, — j'ai besoin de le voir sur-le-champ.

CHAPITRE VIII

SANS ISSUE !

La détermination de Wilding était prise, et les conseils de M. Bintrey ne pouvaient influer que sur la direction qu'il allait donner à ses recherches, de façon à ne pas s'exposer par une publicité dangereuse à de fausses réclamations. Retrouver celui dont il avait usurpé le bien et la place était à présent l'unique intérêt de sa vie. La première chose à faire pour cela n'était-elle point de se rendre à l'Hospice ? C'est là qu'il pouvait rencontrer la lumière, ou puiser du moins quelques renseignements.

Son cœur se souleva au milieu d'un flot d'amertume, lorsque,

à la porte du parloir, il exposa la nature de la démarche qu'il venait faire. Il attendit avec une grande anxiété le Trésorier qu'on était allé quérir et qu'on ne trouvait point. Enfin ce gentleman arriva. Wilding fit un terrible effort pour retrouver un peu de calme et parla.

Le Trésorier l'écoutait avec une grande attention. Mais son visage ne promettait rien de plus qu'un peu de complaisance et beaucoup de politesse.

—Nous sommes forcés d'être très-circonspects, — répondit-il à Wilding, — et nous n'avons point l'habitude de répondre aux questions du genre de celles que vous faites, quand elles nous sont adressées par des étrangers.

—Ne me considérez point comme un étranger, — répondit simplement Wilding, — j'ai fait partie de vos élèves ; je suis un enfant trouvé.

Le Trésorier répondit avec une grande courtoisie que cette circonstance lui paraissait tout à fait particulière et qu'il aurait mauvaise grâce à rien refuser à un ancien pensionnaire de la maison. Toutefois il pressa Wilding de lui faire connaître les motifs qui le poussaient à tenter les recherches dont il parlait. Wilding lui raconta son histoire. Après quoi le Trésorier se leva, et le conduisant dans la salle où les registres de l'Institution étaient exposés : —

—Nos livres sont à votre disposition, — lui dit-il, — mais je crains bien qu'ils ne puissent vous offrir que de faibles renseignements après tant d'années.

Ces livres, Wilding les consulta avec une impatience fiévreuse ; il y trouva ce qui suit : —

" 3 Mars 1836. — Adopté et retiré de l'Hospice, un enfant mâle, du nom de Walter Wilding. — Nom et situation de l'adoptant : Madame Miller, demeurant Lime Tree Lodge, Groombridge Wells. — Répondants : Le Révérend John Harker, Groombridge Wells ; M^{rs}. Giles Jérémie et Giles, banquiers, Lombard Street. "

— Est-ce là tout ? — s'écria Wilding, — n'avez-vous pas eu d'autres communications ultérieures avec Madame Miller ?

—Aucune ; s'il y avait eu quelque autre chose, nous en trouverions ici la mention.

—Puis-je prendre copie de cette inscription ?

—Sans doute ; mais vous êtes bien agité, je prendrai cette copie moi-même.

—Ma seule chance est de m'informer de la résidence actuelle Madame Miller et de visiter les répondants.

—C'est votre seule chance, — répondit le Trésorier, — j'aurais souhaité de pouvoir vous être plus utile.

Wilding se mit en chasse. La première étape à faire fut la maison des banquiers de Lombard Street. Il s'y rendit.

Deux des associés de la maison étaient inaccessibles en ce moment. Le troisième se récria, opposa mille difficultés à la demande que lui adressait le jeune négociant, et permit enfin qu'on visitât le registre marqué à l'initiale M.

Le compte de Madame Miller fut retrouvé. Mais deux lignes d'une encre effacée avaient été tracées en travers du livre pour biffer la page, et au bas il y avait cette note :

" Compte clos le 30 Septembre 1837. "

C'est ainsi que Wilding vit son premier espoir s'évanouir. Il comprenait mieux que personne les difficultés de la tâche qu'il s'était imposée.

—Point d'issue !... point d'issue !... — se disait-il.

Il écrivit à son associé pour le prévenir que son absence pouvait se prolonger de quelques heures, se rendit au chemin de fer, et prit place dans le train pour la résidence de Madame Miller à Groombridge Wells.

Là, il questionna, s'inquiétant de tous côtés. Nul ne savait où était Lime Tree Lodge. À bout de ressources, il entra dans les bureaux d'une agence de locations.

—Savez-vous où est Lime Tree Lodge ?

L'agent lui montra du doigt, de l'autre côté de la rue une maison d'apparence lugubre, percée d'un nombre considérable de fenêtres, qui semblait avoir été jadis une fabrique, et qui était maintenant un hôtel.

—Voilà où se trouvait Lime Tree Lodge, monsieur,—lui dit cette homme,—il y a dix ans.

Second espoir évanoui. Là encore pas d'issue !..

Une dernière chance lui restait ; c'était de trouver le répandant clérical M. Harker. Il entra dans la boutique d'un libraire et demanda si on pouvait le renseigner sur la demeure actuelle du Révérend. Le libraire fit un geste de surprise, fronça les sourcils, et demeura muet. Cependant il prit sur son comptoir un petit volume, habillé d'une reliure grise et sombre, le tendit au visiteur, ouvert à la première page, et Wilding y lut :

Le martyr du Révérend John Harker dans la Nouvelle-Zélande, raconté par un ancien membre de sa Congrégation.

—Je vous demande pardon,—fit Wilding.

Le libraire répondit seulement par un signe de tête à ses excuses. Wilding sortit.

Troisième et dernier espoir détruit. Pas d'issue !.. pas d'issue !..

En vérité, il n'y avait plus rien à faire que de s'en retourner à Londres. Il reprit le train. De temps en temps, durant le trajet, il contemplait cette note inutile qui avait été le guide de son voyage, la copie extraite du Registre des Enfants Trouvés. Il fit un geste comme pour jeter au vent ce papier menteur, mais la réflexion l'en empêcha.

—Qui sait,—pensa-t-il,—cette note peut encore servir, je ne m'en séparerai point tant que je vivrai, et mes exécuteurs testamentaires la trouveront cachetée sous le même pli que mon testament.

Son testament !.. Et pourquoi ne le ferait-il point ? Cette idée s'empara de lui avec force. Ce testament, il résolut de le rédiger sans perdre de temps. Et il continua son voyage songeant à toutes ses démarches perdues, et murmurant :—

—Plus d'espoir possible !.. Pas d'issue !.. pas d'issue !..

Ces derniers mots étaient de la façon de Bintrey. Dans sa première conférence avec Wilding, l'homme d'affaires s'était écrié au bout d'un moment : " Pas d'issue ! " Et cent fois, durant l'entretien, secouant la tête et frappant du pied, ce sagace personnage, jugeant la situation sans remède, s'était pris à répéter : " Pas d'issue !.. pas d'issue !.. "

—Ma conviction,—ajoutait-il,—c'est qu'il n'y a rien à espérer après tant d'années ; et mon avis, c'est que vous demeuriez tranquille possesseur des biens qu'on vous a légués.

Mais tel n'était point le sentiment dicté à Walter Wilding par la délicatesse de sa conscience.

—Peut-être est-il mort, lui...,—avait dit Bintrey.

—Mais peut-être aussi est-il vivant ?—s'était écrié Wilding.

—Et s'il vit, ne l'ai-je pas volé involontairement il est vrai, mais ne l'ai-je pas assez volé ? Ne lui ai-je pas ravi d'abord tout l'heureux temps dont j'ai joui à sa place ? Ne lui ai-je pas dérobé le bonheur exquis, le ravissement céleste qui m'a rempli l'âme, quand cette chère femme m'a dit : " Je suis ta mère ? " Ne lui ai-je pas pris tous les soins qu'elle m'a prodigués ? Ne l'ai-je point privé du doux plaisir de faire son devoir envers elle et de lui rendre son dévouement et sa tendresse ?..

Une fois qu'il eut résolu de faire son testament, il poursuivit ce nouveau projet avec une ardeur extraordinaire et fit prier George Vendale et Bintrey de se réunir dès le lendemain à son bureau.

Lorsqu'ils furent tous trois ensemble les portes bien closes, Bintrey prit la parole, et s'adressant à Vendale :—

—Tout d'abord,—dit-il d'un ton solennel,—avant que notre ami (et mon client) nous confie ses volontés à venir, je désire préciser clairement ce qui est mon avis, ce qui est aussi le vôtre, Monsieur Vendale, si j'ai bien compris les paroles que vous m'avez dites, et ce qui serait d'ailleurs, l'avis de tout homme sensé. J'ai conseillé à mon client de garder le plus profond secret sur cette affaire. Je lui ai représenté que nous devons nous garder de donner l'éveil à des réclamations aventureuses, et que, si nous ne nous taisons point, nous allons mettre le diable sur pied, sous la forme de tous les escrocs du royaume. Maintenant, Monsieur Vendale, écoutez-moi.

Notre ami (et mon client) n'entend pas se dépouiller du bien dont il se regarde comme le dépositaire ; il veut, au contraire, le faire fructifier au profit de celui qu'il en considère comme le maître légitime. Moi, je ne peux adopter la même façon de considérer cet homme-là, qui n'est peut-être qu'une ombre, et, si jamais, après des années de recherche, nous mettions la main sur lui, j'en serais bien étonné ; mais n'importe. Monsieur Wilding et moi, nous sommes pourtant d'accord sur ce point, qu'il ne faut pas exposer ce bien à des risques inutiles. J'ai donc accédé au désir de Monsieur Wilding en une chose. De temps en temps, nous ferons paraître dans les journaux une annonce prudemment rédigée, invitant toute personne qui pourrait donner des renseignements sur cet enfant adopté et pris aux Enfants Trouvés, à se présenter à mon bureau. Après cela mon client m'ayant averti que je vous trouverais ici à cette heure, j'y suis venu. Remarquez bien que ce n'est plus pour donner mon avis, mais pour prendre les ordres de Monsieur Wilding. Je suis tout à fait disposé à respecter et à seconder ses désirs. Je vous prierai seulement d'observer que ceci n'implique point du tout mon assentiment aux mesures que j'ai consenti à prendre. Je m'y prête, je ne les approuve peut-être point, et, dans tous les cas, je n'entends pas que l'on puisse confondre ma complaisance avec mon opinion professionnelle.

En parlant ainsi, Bintrey s'adressait autant à Wilding qu'à Vendale.

—Tout ce que vous venez de dire est fort clair ! —soupira Wilding. — Plût à Dieu que mes idées fussent aussi limpides que les vôtres, Monsieur Bintrey.

—Remettez-le, remettez-le... si vous sentez que vos étourdissements vont revenir ! — s'écria Bintrey...

—Remettez quoi ? — fit Vendale.

—L'entretien ! je veux parler de cet entretien... Si vos bourdonnements, Monsieur Wilding...

—Non, non, n'ayez pas peur, — répliqua le jeune négociant.

—Je vous en prie, ne vous excitez pas, — continua Bintrey...

—Jé suis parfaitement calme, — reprit Wilding, — et je vais vous en donner la preuve. George Vendale, et vous, Monsieur Bintrey, hésiteriez-vous ou bien trouveriez-vous quelque inconvénient à devenir les exécuteurs de mes dernières volontés ?

—Aucun inconvénient, — répondit George Vendale.

—Aucun ! — répéta Bintrey, avec un peu moins d'empressement.

—Je vous remercie tous les deux. Mes instructions seront simples, et mon testament très-bref. Peut-être aurez-vous la complaisance de rédiger cela tout de suite, Monsieur Bintrey. Je laisse ma fortune réalisée, et mon bien personnel, sans exception ni réserve, à vous, mes deux dépositaires et exécuteurs testamentaires, à la charge, par vous, de restituer le tout au véritable Walter Wilding, si vous pouvez le découvrir et établir son identité dans les deux ans qui suivront ma mort.

Au cas où vous ne le retrouveriez point avant ce délai expiré, vous remettriez le dépôt à titre de legs et de don à l'Hospice des Enfants Trouvés... Eh bien ?

—Ce sont là toutes vos instructions ?—demanda Bintrey, après un assez long silence durant lequel aucun de ces trois hommes n'avait osé regarder les autres.

—Toutes.

—Et votre détermination est bien prise !

—Irrévocablement prise. Désormais, je vivrai des intérêts de ma part... je devrais dire de sa part... dans cette maison ; le capital, je le placerai pour lui... Mais, que je vive ou que je sois mort, le jour où on le trouvera, je veux que tout lui soit rendu.

—Il ne me reste donc plus qu'à rédiger ce testament selon la forme,—reprit l'homme d'affaires en levant les épaules,—mais est-il nécessaire de se presser ? Il n'y a pas urgence, que diable ! Vous n'avez pas envie de mourir ?

—Monsieur Bintrey,—dit Wilding,—ce n'est ni vous ni moi qui connaissons le moment où je dois mourir, et je serais aise d'avoir soulagé mon esprit de ce pénible sujet.

— Comme il vous plaira, — dit Bintrey, — je redeviens homme de loi. Si un rendez-vous, dans une semaine, à pareil jour, peut convenir à monsieur Vendale, je l'inscrirai sur mon carnet.

Le rendez-vous fut pris et l'on n'y manqua point. Le testament, signé selon les formes, cacheté, déposé, attesté, par les témoins, resta aux mains de Bintrey. Celui-ci le classa en son ordre dans un de ces coffrets de fer qui étaient cérémonieusement rangés dans son cabinet de consultations. Quant à Wilding, l'esprit un peu rasséréné, et reprenant courage, il se remit à ses occupations habituelles.

CHAPITRE VIII

QUI RAMÈNERA LA CHANCE ?

Wilding avait toujours rêvé de rétablir dans la maison Wilding and Co. quelques-uns des vieux usages et des rapports touchants qui existaient autrefois entre le patron et l'employé. Il lui semblait qu'il lui conviendrait, à lui qui n'avait jamais connu de père, d'être un père pour tous les employés placés sous ses ordres ; et d'accord avec George Vendale il avait décidé que leurs serviteurs dormiraient désormais sous le même toit, et viendraient s'asseoir, avec leurs patrons, à la même table. C'est dans ce but qu'il avait demandé dans les journaux une excellente femme de charge ; et c'est ainsi qu'il avait provoqué cette démarche de Mme Coldstraw, sans laquelle il n'aurait jamais connu le fatal secret qui minait sa vie.

Dès qu'il fut un peu remis, son premier soin fut de réaliser l'installation patriarcale qu'il avait rêvé. Il fut aidé dans cette besogne par Mme Coldstraw et par Vendale. Le cours de ce dernier n'était d'ailleurs pas aussi désintéressé qu'il en avait l'air. Le jeune associé de Wilding and Co. pensait que lorsque la maison serait en ordre, on pourrait inviter Obenreizer et sa nièce.

Ce grand jour arriva enfin ; et Mme Dor fut comprise dans l'invitation adressée à toute la famille. Si Vendale était amoureux auparavant, ce dîner mit le comble à sa passion. Cependant il ne put, quoiqu'il fit, obtenir un mot en particulier de la charmante Marguerite.

Plusieurs fois, dans le courant de la soirée, il crut trouver l'occasion de lui parler à l'oreille. Aussitôt, Obenreizer se trouvait là, ou bien c'était le large dos de madame Dor qui s'interposait brusquement entre lui et la lumière vivante, c'est-à-dire Marguerite.

Et pourtant, durant ces quatre ou cinq heures, délicieuses quoique tourmentées, Vendale avait pu voir Marguerite, il avait pu l'entendre, s'approcher d'elle, effleurer sa robe. Lorsqu'on avait fait le tour des vieilles caves obscures, il la conduisait par la main ; lorsque le soir elle chanta dans le salon, Vendale, debout auprès d'elle, tenait les gants qu'elle venait de quitter. Pour les garder, ces gants mignons, que n'eût-il point fait ?

Lorsqu'elle fut partie et que la solitude et l'ennui retombèrent sur le Carrefour des Écloppés, il se fit cette question, pendant la nuit tout entière :

— Sait-elle que je l'adore ? Peut-elle se douter qu'elle m'a conquis corps et âme ? Si elle s'en doute, prend-elle seulement la peine d'y songer ?

— George, que pensez-vous de monsieur Obenreizer ? — demanda Wilding le lendemain. — Je ne veux pas vous demander ce que vous pensez de mademoiselle Marguerite.

— Je ne sais, — dit Vendale, — je n'ai jamais bien pu savoir ce que je pensais de cet homme-là.

— Il est très instruit et très intelligent.

— Très intelligent, pour sûr.

— Bon musicien.

Obenreizer avait fort bien chanté la veille.

— Très bon musicien vraiment, — fit Vendale.

— Et il cause bien.

— Oui, — répétait toujours Vendale, — il cause bien.

— Savez-vous une chose, mon cher Vendale ? c'est qu'en pensant à lui il me vient l'idée qu'il ne sait pas se taire.

— Quoi ! — dit Vendale, — il n'est pourtant pas bavard jusqu'à l'importunité ?

— Ce n'est pas là ce que je veux dire. Mais lorsqu'il se tait, son silence met ses interlocuteurs en peine. Son silence éveille tout de suite, vaguement, injustement peut-être, je ne sais quelle méfiance. Tenez, songez à des gens que vous connaissez, que vous aimez. Prenez n'importe lequel de vos amis...

— Ce sera bientôt fait, — dit Vendale, — c'est vous que je prends.

— Je ne voulais pas m'attirer ce compliment ; je ne l'avais même pas prévu, — répliqua Wilding en souriant. — Soit, prenez-moi donc et réfléchissez un moment. N'est-il pas vrai que la sympathie que vous fait éprouver mon visage vient, surtout, de l'expression qu'il a quand je suis silencieux. Et, en effet, cette expression n'étant point cherchée est la plus naturelle, et l'on peut dire qu'elle est le vrai miroir de mon âme.

— Je crois que vous dites vrai.

— Je le crois aussi. Eh bien ! quand Obenreizer parle, et qu'en parlant il s'explique lui-même, il s'en tire à son avantage. Mais quand il est silencieux, il est inquietant. Donc, il se tire mal du silence. En d'autres termes, il cause bien, mais il ne sait pas se taire.

— C'est encore vrai, — dit Vendale, en riant à son tour.

Malgré les attentions et les soins dont ses amis l'entouraient, Wilding ne recouvrait que lentement la santé et le calme de l'esprit. Vendale, pour l'arracher à lui-même, et peut-être aussi dans le but de se procurer de nouvelles occasions de voir Marguerite, lui rappela que leur projet d'installation patriarcale comportait aussi l'organisation d'une classe de chant.

La classe fut promptement instituée, avec l'aide de deux ou trois personnes ayant quelques connaissances musicales. Le chœur fut formé, instruit, et conduit par Wilding. Le nom des Obenreizer vint de lui-même en cette affaire. C'étaient d'habiles musiciens ; il était donc tout naturel qu'on leur demandât de se joindre à ces réunions musicales. Le tuteur et sa pupile y ayant consenti, l'existence de Vendale ne fut plus qu'un mélange de ravissement et d'esclavage.

Dans la petite et vieille église, bâtie par Christophe Wreen, lorsque, le dimanche, le chœur était rassemblé et que vingt-cinq voix chantaient ensemble, n'était-ce pas la voix de Marguerite qui effaçait toutes les autres, qui faisait frémir les vitraux et perçait les ténèbres des bas côtés comme un rayon sonore ?

Mais ces concerts séraphiques du Dimanche étaient encore surpassés par les concerts profanes du Mercredi, établis dans le Carrefour des Écloppés, pour l'amusement de la famille patriarcale. Le mercredi, Marguerite tenait le piano et faisait entendre dans la langue de son pays les chants des montagnes.

En même temps les beaux yeux de Marguerite s'allumaient d'une flamme inspirée... Vendale en perdait la raison.

Heureux concerts ! Il faut avouer, par exemple, qu'ils avaient eu d'abord plus de charmes pour le jeune homme que pour Joey Laddle, son serviteur. Joey avait refusé avec fermeté de troubler ces flots d'harmonie en y mêlant sa voix trop rude. Il manifestait un suprême dédain pour ces distractions frivoles.

Un jour pourtant, Joey Laddle, le grognon, s'avisa de découvrir une source de véritable plaisir dans un chœur qu'il n'avait pas encore entendu. Une antienne d'Haëndel, le Dimanche suivant, acheva de le vaincre. Enfin, à quelques temps de là, l'apparition inattendue de Jarvis, armé d'une flûte, et d'un homme de journée, tenant un violon, et l'exécution par ces "deux artistes" d'un morceau fort bien enlevé l'étonna jusqu'à le rendre stupide. Mais ce ne fut pas tout : à ce duo instrumental, un chant de Marguerite. Obenreizer, ayant succédé, il demeura bouche bée, puis, quittant son siège d'un air solennel, faisant précéder ce qu'il allait dire d'un salut qui s'adressait particulièrement à Wilding, il s'écria : —

— Après cela, vous pouvez tous tant que vous êtes, aller vous coucher !



Ils firent glisser la jeune fille du bord du gouffre... Elle dirigeait la descente elle-même le long de la muraille de glace.

—Ce fut ainsi que commencèrent la connaissance personnelle et les relations de société entre Marguerite Obenreizer et Joey Laddle. La jeune fille trouva le compliment si original et en rit de si bon cœur, que la glace fut rompue.

Joey s'approcha d'elle après le concert ;

—Vous ferez renaître ici les temps heureux, mademoiselle, —dit-il.—C'est une personne comme vous... et pas une autre... qui pourrait ramener la chance dans la maison.

—Ramener la chance !... fit-elle dans son charmant anglais un peu gauche.—J'ai peur de ne pas vous comprendre.

—Mademoiselle, —dit Joey d'un air confidentiel,—Monsieur Wilding a changé ici la chance. Ne le savez-vous pas ? C'était avant qu'il prit pour associé le jeune George Vendale. Je les ai avertis. Allez, allez, ils s'en apercevront. Pourtant, si vous veniez quelquefois dans cette maison, et si vous chantiez pour conjurer le sort, vous sauriez peut-être bien l'apaiser....

Le Mercredi suivant, on remarqua autour de la table que l'appétit de Joey n'était plus digne de lui-même. On chuchota, on sourit. Chacun disait que ce miracle de Joey Laddle ne mangeant plus que comme un homme ordinaire, était produit par l'attente du plaisir qu'il se promettait à entendre chanter Mademoiselle Obenreizer. Et Joey Laddle, ayant écouté avec ravissement, se mit à répéter tout bas la fameuse phrase qui avait eu la semaine précédente, un si grand succès de gaieté dans l'auditoire : "Après cela vous pouvez tous tant que vous êtes aller vous coucher."

Mais les plaisirs simples et la douce joie qui animaient depuis quelque temps le Carrefour des Écloppés ne devaient pas avoir une longue durée. Il y avait une chose, une triste chose, dont chacun ne s'apercevait que trop bien depuis longtemps, et dont on évitait de parler comme d'un sujet pénible.

La santé de Wilding était mauvaise.

Peut-être Walter Wilding aurait-il supporté le coup qui l'avait frappé dans la plus grande affection de sa vie ; peut-être aurait-il triomphé du sentiment qui l'obsédait ; peut-être aurait-il fermé l'œil, à cette voix qui lui criait sans cesse : "Tu tiens dans le monde la place d'un autre et tu jouis de son bien ;" peut-être aurait-il défié et vaincu l'une de ces douleurs, l'un de ces deux tourments ; mais, réunis ensemble, ils étaient trop forts. Une homme, hanté par deux fantômes, est complètement terrassé. Ces deux spectres, — l'idée de celle qui n'était point sa mère et de celui qui était Wilding, le vrai Walter Wilding ; ces deux spectres s'asseyaient à sa table avec lui, buvaient dans son verre, et s'installaient la nuit à son chevet. Quand, pour se reprendre à la vie, il se retraçait l'affection dont l'entouraient dans sa maison ses subordonnés et ses serviteurs, il se disait que cette affection, il l'avait volée ; il se disait qu'il avait frauduleusement acquis le droit de les rendre heureux, car ce droit était celui d'un autre ; le plaisir que cet autre y trouverait, il le lui dérobait encore comme le reste.

Peu à peu, sous cette impression terrible qui lui déchirait le cœur, son corps s'affaissa. Son pas s'alourdit, ses yeux cherchaient la terre. Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient, et malgré l'invitation des journaux, personne ne venait chez Bintreey réclamer son nom et son bien. La tête de Wilding s'égarait, et il en avait conscience. Il lui arrivait parfois que toute une heure, tout un jour s'effaçait de son esprit. Il se disait : "Qu'ai-je fait hier ?" et ne s'en souvenait plus. Sa mémoire se perdait. Une fois elle lui échappa justement tandis qu'il dirigeait les chœurs et battait la mesure. Il ne la retrouva que longtemps après au milieu de la nuit.

—Qu'est-il donc arrivé ? — demanda-t-il à Vendale.

—Vous n'avez pas été très-bien, — lui répondit celui-ci. — Voilà tout.

Et il n'en put tirer autre chose.

Un jour, enfin, — son association avec Vendale ne durait encore que depuis cinq mois, — il fut forcé de prendre le lit. Madamé Goldstraw, sa femme de charge, devint sa garde-malade.

—Puisque je suis couché, que vous me soignez, Madame Goldstraw, — lui dit-il, — peut-être ne trouverez-vous pas mauvais que je vous appelle Sally ?

—Ce nom résonne plus naturellement à mon oreille que tout autre, — fit-elle. — Et c'est celui que je préfère.

—Je vous remercie. Je crois que dans ces derniers temps j'ai dû éprouver certaines crises. Est-ce vrai, Sally ?... Oh ! vous n'avez plus à craindre de me le dire maintenant...

—Cela vous est arrivé, monsieur

—Voilà l'explication que je cherchais, — murmura-t-il. — Sally, Monsieur Obenreizer dit que la terre est si petite, qu'il n'est pas étonnant que les mêmes gens se heurtent sans cesse et se retrouvent partout... Voyez ! Puisque vous êtes près de moi, me voilà presque revenu aux Enfants Trouvés pour y mourir.

Il étendit la main vers les siennes. Elle la prit avec douceur.

—Vous ne mourrez point, cher Monsieur Wilding.

—C'est ce que Monsieur Bintreey m'assure ; mais depuis que je suis couché, j'éprouve le même calme, le même repos que jadis, quand j'étais heureux, au moment où j'allais dormir. En vérité, je m'endors aussi doucement que dans mon enfance, lorsque vous me berchiez, Sally, vous en souvenez-vous ?

Après un instant de silence, il se mit à sourire.

—Je vous en prie, nourrice, embrassez-moi, — dit-il.

Sa raison l'abandonnait tout à fait, il se croyait dans le dortoir de l'Hospice.

Sally, accoutumée naguère à se pencher sur les pauvres petits orphelins, se pencha vers ce pauvre homme, orphelin aussi, et le baisant au front : —

—Que Dieu vous protège ! — murmura-t-elle.

Il rouvrit les yeux.

—Sally, — dit-il, — ne me remuez pas. Je suis très-bien couché, je vous assure... Ah ! je crois que mon heure est venue. Je ne sais quel effet ma mort va produire sur vous, Sally, mais sur moi-même...

Il perdit connaissance... et il mourut...

CHAPITRE X

DÉCLARATION

L'été et l'automne s'écoulèrent.

Comme de loyaux exécuteurs testamentaires Vendale et Bintreey avaient tenté tout ce qui pouvait être tenté pour découvrir le propriétaire légitime de la fortune qu'ils avaient entre les mains. Toutes les recherches avaient été inutiles. Le temps ou la mort n'avaient laissé aucune trace de l'enfant adopté.

Abandonnant bien malgré lui les intérêts du passé, Vendale se prit à songer avec une ardeur fiévreuse à ceux de l'avenir.

Des mois s'étaient écoulés depuis sa première visite à Soho Square, et jusqu'alors le seul langage dont il eût pu se servir pour faire comprendre à Marguerite qu'il l'aimait, avait été celui des yeux, fortifié quelquefois d'un rapide serrement de mains. Quel était donc l'obstacle qui s'opposait à l'avancement de ses espérances ? Toujours le même. Les occasions se présentaient en vain, et Vendale avait beau redoubler d'efforts pour arriver à causer seul à seul un moment avec Marguerite, toutes ses tentatives se terminaient par le même déboire et le même accident. A l'instant favorable Obenreizer trouvait le moyen d'être là.

Quelle pouvait être la cause de cette surveillance de tous les instants ? Son but était trop clair. Obenreizer empêchait sournoisement Vendale de faire sa cour à Marguerite. Mais quelle raison pouvait-il invoquer contre un si riche parti ? Incompréhensible conduite que celle d'Obenreizer !

Pour se l'expliquer à lui-même Vendale descendit au fond des choses ; il se souvint qu'Obenreizer était, après tout, un homme de son âge. Avec la prompte jalousie des amants, il se demanda s'il n'avait pas devant lui un rival plutôt qu'un tuteur. Et pourtant, rien dans l'attitude d'Obenreizer vis-à-vis de Marguerite ne justifiait ce soupçon. Décidément ce suisse était un homme incompréhensible.

Que faire ? On était aux derniers jours de l'année, lorsque Vendale reçut un billet tout amical d'Obenreizer qui le conviait, à l'occasion du nouvel an, à un petit dîner de famille dans Soho Square. Notre amoureux crut enfin avoir rencontré un hasard providentiel, et il se jura, cette fois, d'en profiter.

Le dîner fut excellent, mais peu aimé. Marguerite et Vendale étaient absorbés dans leurs pensées. Mme Dor n'était pas causeuse. Tout le poids de la conversation retomba sur Obenreizer qui l'accepta bravement.

Il ouvrit et répandit son cœur.

—Je suis un étranger éclairé, — dit-il.

Et le voilà chantant les louanges de l'Angleterre !

—Examinez cette nation Anglaise. Quels hommes grands et robustes ! Quelle magnificence dans les édifices ! Quel ordre et quelle régularité dans les rues ! Admirez leurs lois qui combinent l'éternel principe de la justice avec cet autre éternel principe du respect et de l'amour des livres, des shillings, et des pence ? Vous avez séduit ma fille, allons ! des

pençe, des shillings, et des livres! Vous m'avez renversé et donné des horions sur la face! des livres, des pence, et des shillings. Après cela, je vous le demande, où la prospérité matérielle d'un tel pays pourrait-elle s'arrêter?

Obenreizer plongeant du regard dans l'avenir, cherchait vainement à entrevoir la fin de cette prospérité sans bornes! Son enthousiasme demanda la permission, suivant la mode anglaise, de s'exhaler dans un toast.

—Voilà notre modeste dîner terminé! —s'écria-t-il.—Voilà notre frugal dessert sur la table! Voici l'admirateur de l'Angleterre qui se conforme aux habitudes anglaises, et qui fait un speech. Un toast à ces blanches falaises d'Albion, monsieur Vendale? Un toast à vos vertus patriotiques, à votre heureux climat, à vos charmantes femmes, à vos foyers, à votre *Habeas corpus*, à toutes vos institutions, à l'Angleterre! Heep!...heep!... hooray!...

A peine Obenreizer avait-il poussé cette dernière note du vivat Britannique, que le festin fut interrompu par un coup frappé à la porte. Une servante entra apportant un billet à son maître. Obenreizer l'ouvrit et le lut, avec une expression de contrariété visible. L'esprit engourdi de Vendale se réveilla tout à coup. Le jeune homme se mit à surveiller son hôte. Avait-il enfin trouvé un allié sous la forme de ce billet si mal accueilli par le Suisse? Le hasard si longtemps attendu se présentait-il enfin?

—Je suis blessé, contus, et au désespoir de ce qui arrive,—dit Obenreizer à Vendale.—Un malheur est arrivé à l'un de mes compatriotes. Il est seul; et je n'ai pas d'autre alternative que de me rendre auprès de lui et de le secourir. Que puis-je vous dire pour m'excuser? Comment vous dépeindre mon désappointement de me voir ainsi privé de l'honneur de votre compagnie?...

Il s'arrêta avec l'espérance visible que Vendale allait prendre son chapeau et se retirer. Mais celui-ci croyait enfin avoir saisi l'occasion d'un tête-à-tête avec Marguerite.

—Je vous en prie,—dit-il,—ne vous désolez pas si fort. J'attendrai ici votre retour avec le plus grand plaisir.

Marguerite rougit vivement et alla s'asseoir devant son métier à tapisserie dans l'embrasure de la croisée. Les yeux d'Obenreizer se couvrirent de leur nuage; un sourire quelque peu amer passa sur ses lèvres. Dire à Vendale qu'il n'espérait pas rentrer de bonne heure, c'eût été risquer d'offenser un homme dont la bienveillance lui était d'une importance commerciale sérieuse. Il accepta donc sa défaite avec la meilleure grâce possible.

—A la bonne heure! —s'écria-t-il,—que de franchise!... que d'amitié!... Comme c'est bien Anglais, cela!

Lorsque Obenreizer fut sorti, en annonçant qu'il rentrerait aussitôt qu'il le pourrait, Vendale se retourna vers la fenêtre où Marguerite s'était assise.

Là comme s'il était tombé du plafond ou sorti du parquet, là dans son attitude sempiternelle, le visage tourné vers le poêle, se trouvait un obstacle inattendu, sous la forme de madame Dor.

La situation devenait trop cruelle. Deux moyens se présentèrent à l'esprit de Vendale. Était-il possible de se défaire de madame Dor, et de leurrer dans son poêle? Le poêle ne pourrait la contenir. Était-il possible de traiter la bonne dame non plus comme une personne vivante, mais comme un objet mobilier? Oui, l'on pouvait faire cet effort, et Vendale le fit. Il alla prendre place dans l'enfoncement de la croisée à l'ancienne mode, tout près de Marguerite et de son métier.

Plus silencieuse et plus contrainte qu'à l'ordinaire, Marguerite était émue. Ses belles couleurs s'effacèrent de ses joues; une énergie fiévreuse courut dans ses doigts; la jeune fille se pencha sur sa broderie, travaillant avec autant d'activité que si elle travaillait pour vivre. Vendale n'était guère moins agité; cependant il sut ramener la mémoire de Marguerite vers le passé, vers l'époque de leur première rencontre lorsqu'ils voyageaient en Suisse. Ils firent ainsi revivre entre eux les sensations d'autrefois, et les souvenirs de cet heureux

temps qui n'était plus. Peu à peu la contrainte de Marguerite se dissipa; elle écouta Vendale; elle lui souriait et son aiguille devenait paresseuse.

Madame Dor se conduisit comme un ange. Pas une seule fois elle se retourna, ni ne souffla mot. Elle reprit les bas d'Obenreizer, les tenant serrés sous son bras gauche et levant le bras droit vers le ciel. Ce mouvement ascensionnel du bras droit se succéda bientôt plus lentement; puis le paquet de bas s'échappa des genoux de la bonne dame et demeura sur le parquet; un énorme peloton de laine suivit les bas et s'en alla rouler sous la table. La nature et madame Dor s'étaient entendues ensemble pour le plus grand bonheur de Vendale; la vieille Suisse, la meilleure des femmes, dormait.

Marguerite se leva pour l'arracher aux douceurs de ce repos d'occasion. Vendale retint la jeune fille par le bras et la repoussa doucement vers sa chaise.

—Ne la dérangez pas,—murmura-t-il.—J'ai longtemps attendu le moment de vous dire un secret. Laissez-moi parler enfin.

Marguerite reprit sa place, elle essaya de reprendre son aiguille, mais ses yeux étaient couverts d'un voile et sa main tremblait.

—Nous rappelions, tout à l'heure,—dit Vendale,—cet heureux temps où nous nous sommes rencontrés et où, pour la première fois, nous avons voyagé ensemble. Oh! j'ai un aveu à vous faire, Marguerite, je vous ai caché quelque chose. Lorsque plus tard je vous parlai de ce premier voyage, je vous fis part de toutes les impressions que j'avais rapportées en Angleterre, une seule exceptée. Pouvez-vous deviner quelle était cette impression qui effaçait toutes les autres!

Les yeux de Marguerite demeurèrent fixés sur sa broderie, elle détourna son visage. Et cependant Vendale insistait sans pitié pour obtenir une réponse.

—Cette impression, que je rapportais de Suisse,—dit-il,—ne pouvez-vous la deviner?

Cette fois, elle tourna les yeux vers lui. Un faible sourire effleurait ses lèvres.

—L'impression de la beauté des montagnes, je pense,—dit-elle.

—Non... non... une émotion bien plus précieuse que celle-là...

—De la beauté des lacs, alors?...

—Non, les lacs ne sont devenus plus chers parce qu'ils me rappellent cette émotion qu'aucun mot ne peut rendre. J'aime les lacs, mais leur beauté n'est pas si étroitement liée à mon bonheur dans le présent et à mes espérances d'avenir. C'est de vous que ce bonheur dépend. Vous seule pouvez me rendre la vie aimable et belle, Marguerite, par un mot tombé de vos lèvres. Je vous aime!

Le front de Marguerite se pencha lorsque Vendale lui prit la main. Il attira la jeune fille vers lui et la regarda. Des larmes s'échappaient de ses joues pâlies.

—Oh! Monsieur Vendale,—dit-elle tristement,—il eût été bien mieux de garder votre secret. Avez-vous oublié la distance qui est entre nous? Ce que vous dites ne peut jamais... jamais être...

—Il ne peut y avoir de distance entre nous, que celle que vous creuserez vous-même, Marguerite, en ne m'aimant point lorsque je vous aime. Il n'y a pas de plus haut rang que le vôtre dans le royaume de la bonté et de la beauté. Dites-moi, Marguerite, dites-moi tout bas ce seul petit mot que je vous demande et qui m'apprendra si vous voulez être ma femme.

Elle soupira.

—Pensez à votre famille,—murmura-t-elle,—et pensez à la mienne!

Vendale l'attira de plus près sur son cœur.

—Si vous vous laissez arrêter par un obstacle comme celui-là,—dit-il,—savez-vous ce que je croirai, Marguerite?... C'est que je vous ai offensée.

Marguerite tressailla.

—Oh! ne croyez pas cela! —s'écria-t-elle.

Ces mots n'étaient pas encore sortis de ses lèvres qu'elle

comprit le sens que Vendale ne pouvait manquer de leur donner. Son aveu lui avait échappé malgré elle ; une rougeur charmante couvrit son visage ; elle fit un effort pour se dégager de l'embrassement du jeune homme ; elle le regardait d'un air suppliant ; elle essaya de parler, mais sa voix expira sur ses lèvres dans un baiser qu'il venait d'y imprimer.

—Laissez-moi,—dit-elle,—laissez moi me retirer, Monsieur Vendale.

—Appelez-moi George.

Marguerite laissa la tête du jeune homme se reposer sur son sein. Son cœur enfin s'élançait vers lui.

—George !—murmura-t-elle.

—Dites-moi que vous m'aimez.

Ses bras enlacèrent le cou de George, sa bouche toucha la joue brûlante du jeune homme, et elle murmura ces mots délicieux.—

—Je vous aime !

Il y eut un moment de silence, bientôt troublé par le bruit de la porte de la maison qui s'ouvrait et se refermait. Marguerite se leva en sursaut.

—Laissez-moi partir,—dit-elle,—c'est lui !

Elle sortit précipitamment de la chambre et toucha, en passant, l'épaule de Madame Dor. La bonne dame s'éveilla avec un ronflement terrible, regarda par-dessus son épaule gauche, par-dessus son épaule droite, puis sur ses genoux. Elle n'y découvrit ni bas, ni laine, ni aiguille. Cependant les pas d'Obenreizer retentissaient dans l'escalier.

—Mon Dieu !—dit Madame Dor, s'adressant au poêle.

Vendale ramassa les bas et le peloton, et jeta le tout à Madame Dor.

—Mon Dieu !—répéta-t-elle,—tandis que cette avalanche s'engloutissait dans son vaste giron.

CHAPITRE XI

UNE PRÉTENTION INATTENDUE

La porte s'ouvrit. Obenreizer entra. Du premier coup d'œil, il vit que Marguerite était absente.

—Eh ! quoi !—s'écria-t-il,—ma nièce s'est retirée ! Ma nièce n'est point restée pour vous faire compagnie, Monsieur Vendale. C'est impardonnable, je vais la ramener.

Vendale l'arrêta.

—Ne dérangez pas Mademoiselle Obenreizer,—dit-il.—Je profiterai de son absence pour avoir avec vous, si vous le voulez bien, un entretien particulier.

Obenreizer se tourna vers Madame Dor.

—Bonne et chère créature, vous succombez au besoin de repos,—lui dit-il,—Monsieur Vendale vous excusera.

—Je désire vous parler,—dit Vendale,—d'une chose qui m'intéresse, plus qu'aucune autre au monde. Vous avez pu remarquer, dès les premiers moments où nous nous sommes rencontrés, l'admiration que m'a inspirée votre charmante nièce.

—Vous êtes bien bon, Monsieur Vendale. Au nom de ma nièce, je vous remercie.

—Peut-être avez-vous aussi observé dans ces derniers temps que mon admiration pour Mademoiselle Obenreizer s'était changée en un sentiment plus profond... plus tendre ?

—L'appellerons nous le sentiment de l'amitié, Monsieur Vendale ?

—Donnez-lui le nom d'amour... et vous serez plus près de la vérité.

Obenreizer fit un bond hors de son fauteuil.

—Vous êtes le tuteur de Mademoiselle Marguerite,—continua Vendale.—je vous demande de m'accorder la plus grande des faveurs, la main de votre nièce...

Obenreizer retomba sur sa chaise.

—Monsieur Vendale,—dit-il,—vous me pétrifiez.

—J'attendrai,—fit Vendale,—j'attendrai que vous soyez remis.

—Bon !—murmura Obenreizer,—un mot avant que je revienne à moi ! Vous n'avez rien dit de tout ceci à ma nièce.

—J'ai ouvert mon cœur tout entier à Mademoiselle Marguerite, et j'ai lieu d'espérer...

—Quoi !—s'écria Obenreizer,—vous avez fait une pareille demande à ma nièce sans avoir pris mon consentement... Vous avez fait cela ?

Il frappa violemment sur la table et, pour la première fois, perdit toute puissance sur lui-même.

—Quelle conduite est la vôtre !—s'écria-t-il,—et comment, d'homme d'honneur à homme d'honneur, pourriez-vous la justifier ?

—Ma justification est bien simple,—repartit Vendale sans se troubler ;—c'est là une de nos coutumes Anglaises. Or, vous confessez une grande admiration pour les institutions et les habitudes de l'Angleterre. Je ne puis honnêtement vous dire que je regrette ce que j'ai fait. Ceci établi, puis-je vous prier de me dire franchement quelle objection vous élevez contre ma demande ?

—Quelle objection ?—dit Obenreizer,—c'est que ma nièce et vous n'êtes pas de la même classe. Il y a inégalité sociale. Ma nièce est la fille d'un paysan, vous êtes le fils d'un gentleman. Vous me faites beaucoup d'honneur... reprit-il en revenant peu à peu à la politesse obséquieuse dont il ne s'était jamais départi avant ce jour.—Mais je vous le dis, l'inégalité est trop manifeste. Vous autres Anglais, vous êtes une nation orgueilleuse. Pas une main ne s'ouvrirait devant votre paysanne de femme, et tous vos amis vous abandonneraient...

—Un instant,—dit Vendale,—l'interrompant à son tour,—je puis bien prétendre en savoir autant sur mes compatriotes et sur mes amis que vous-mêmes. Aux yeux de tous ceux dont l'opinion a quelque prix pour moi, ma femme même serait la meilleure explication de mon mariage. Si je ne me sentais pas bien sûr... remarquez que je dis bien sûr... d'offrir à Mademoiselle Marguerite une situation qu'elle puisse accepter sans s'exposer à aucune humiliation, entendez-vous bien, aucune ! je ne demanderais pas sa main... Y a-t-il un autre obstacle que celui-là ?... Avez-vous à me faire une autre objection qui me soit personnelle ?

Obenreizer lui tendit ses deux mains en forme de protestation courtoise.

—Une objection qui vous soit personnelle !—dit-il,—cher monsieur, cette seule question est bien pénible pour moi.

—Bon !—dit Vendale,—nous sommes tous deux des gens d'affaires. Je puis vous expliquer l'état de ma fortune en trois mots : j'ai hérité de mes parents vingt mille livres. Pour la moitié de cette somme, je n'ai qu'un intérêt viager qui, si je meurs, sera réversible sur ma veuve. L'autre moitié de mon bien est à ma libre disposition. Je l'ai placée dans notre maison de commerce, que je vois prospérer chaque jour ; cependant je ne puis en évaluer aujourd'hui les bénéfices à plus de douze cents livres par an. Joignez à cela ma rente viagère, c'est un total de quinze cents livres. Avez-vous quelque chose à dire à ce sujet contre moi ?

Obenreizer se leva, fit un tour dans la chambre. Il ne savait absolument plus que dire ni que faire.

—Excusez-moi quelques minutes,—dit-il avec sa politesse cérémonieuse,—je voudrais parler à ma nièce.

Puis il salua Vendale et quitta la chambre.

Lorsqu'il reparut, il s'était fait un grand changement dans son attitude et dans toute sa personne ; ses manières étaient bien moins assurées ; il y avait autour de ses lèvres tremblantes des signes manifestes d'un trouble profond et violent. Venait-il de dire quelque chose qui avait fait entrer le cœur de Marguerite en révolte ? Venait-il de se heurter contre la volonté bien déterminée de la jeune fille ? Peut-être oui, peut-être que non. Sûrement, il avait l'air d'un homme rebuté et désespéré de l'être.

—J'ai parlé à ma nièce,—dit-il,—Monsieur Vendale ; l'empire que vous exercez sur son esprit ne l'a pas entièrement aveuglée sur les inconvénients sociaux de ce mariage ?...

—Puis-je vous demander,—s'écria Vendale,—si c'est là le seul résultat de votre entrevue avec Mademoiselle Marguerite ? Un éclair jaillit des yeux d'Obenreizer à travers le nuage.

—Oh ! vous êtes le maître de la situation,—répondit-il d'un ton de soumission ironique,—la volonté de ma nièce et la mienne avaient coutume de n'en faire qu'une. Vous êtes venu vous placer entre Mademoiselle Marguerite et moi ; sa volonté, à présent, est la vôtre. Dans mon pays, nous savons quand nous sommes battus et nous nous rendons alors avec grâce... à de certaines conditions. Revenons à l'exposé de votre fortune.... Ce que je trouve à objecter contre vous, c'est une chose renversante et bien audacieuse pour un homme de ma condition parlant à un homme de la vôtre !

—Quelle est cette chose renversante ?

—Vous m'avez fait l'honneur de me demander la main de ma nièce. Pour le moment... avec l'expression la plus vive de ma reconnaissance et de mes plus profonds respects... je décline cet honneur.

—Pourquoi ?

—Parce que vous n'êtes pas assez riche.

Ainsi qu'Obenreizer l'avait prévu, Vendale demeura frappé de surprise. Il était muet.

—Votre revenu est de quinze cents livres,—poursuivit Obenreizer.—Dans ma misérable patrie, je tomberais à genoux devant ces quinze cents livres, et je m'écrierais que c'est une fortune princière. Mais, dans l'opulente Angleterre, je dis que c'est une modeste indépendance, rien de plus. Peut-être serait-elle suffisante pour une femme de votre rang, qui n'aurait point de préjugés à vaincre ; ce n'est pas assez de moitié pour une femme obscurément née, pour une étrangère qui verrait toute la société en armes contre elle. Dites-moi, Monsieur Vendale, avec vos quinze cents livres, votre femme pourrait-elle avoir une maison dans un quartier à la mode ? Un valet de pied pour ouvrir sa porte ? Un sommelier pour verser le vin à sa table ? Une voiture, des chevaux, et le reste ?... Je vois la réponse sur votre figure, elle me dit : Non.... Très bien. Un mot encore et j'ai fini. Prenez la généralité des Anglaises, vos compatriotes, d'une éducation soignée et d'une grâce accomplie. N'est-il pas vrai qu'à leurs yeux, la dame qui a maison dans un quartier à la mode, valet de pied pour ouvrir sa porte, sommelier pour servir à sa table, voiture à la remise, chevaux à l'écurie, n'est-il pas vrai que cette dame a déjà gagné quatre échelons dans l'estime de ses semblables. Cela n'est-il pas vrai, oui, ou non ?

—Arrivez au but,—dit Vendale ;—vous envisagez tout ceci comme une question d'argent. Quel est votre prix ?

—Le plus bas prix auquel vous puissiez pourvoir votre femme de tous les avantages que je viens d'énumérer et lui faire monter les quatre échelons dont il s'agit. Doublez votre revenu, monsieur Vendale ; on ne peut vivre à moins en Angleterre. Vous disiez tout à l'heure que vous espériez beaucoup augmenter la valeur de votre maison. A l'œuvre ! Augmentez-la, cette valeur. Je suis bon diable, après tout ! Le jour où vous me prouverez que votre revenu est arrivé au chiffre de trois mille livres, demandez-moi la main de ma nièce : elle est à vous.

—Avez-vous fait part de cet arrangement à mademoiselle Obenreizer ?—fit Vendale.

—Certainement, elle a encore un petit reste d'égards pour moi, monsieur Vendale. Elle accepte mes conditions. En d'autres termes, elle se soumet aux vues de son tuteur, qui la gardera sur le chemin du honneur avec la supériorité d'expérience qu'il a acquise dans la vie.

Puis il se jeta dans un fauteuil ; il était rentré en pleine possession de sa joyeuse humeur. Envisageant la situation, cette fois il s'en croyait bien le maître !

Une franche revendication de ses intérêts, une protestation vive et nette parut à Vendale inutile, au moins, en cet instant. Ou les objections d'Obenreizer étaient le simple résultat de sa manière de voir, ou bien il différerait le mariage dans l'espoir de le rompre avec le temps. Dans cette alternative, Vendale jugea que toute résistance serait vaine. Il n'y avait pas d'autre remède à ce grand malheur que de se rendre en mettant les meilleurs procédés de son côté.

—Je proteste contre les conditions que vous m'imposez, dit-il.

—Naturellement,—fit Obenreizer ;—j'ose dire qu'à votre place je protesterais tout comme vous.

—Et pourtant,—reprit Vendale,—j'accepte votre prix. Va pour trois mille livres. J'espère qu'il me sera permis de voir votre nièce.

—Oh ! oh ! voir ma nièce, c'est-à-dire lui inspirer autant d'impatience de se marier que vous en ressentez vous-même... En supposant que je vous dise : Non, vous chercheriez peut-être à voir Mademoiselle Marguerite sans ma permission.

—Très-résolument.

—Admirable franchise ! voilà encore qui est délicieusement Anglais ! Vous verrez donc Mademoiselle Marguerite... à de certains jours. Faites-moi l'honneur de me rendre visite demain même,—dit Obenreizer,—et nous réglerons cela ensemble. Et prenez donc un grog avant de partir. Non ?... bien... bien... nous réserverons le grog pour le jour où vous aurez vos trois mille livres de revenu et serez près d'être marié.. Ah ! quand cela sera-t-il ?

—J'ai fait il y a quelques mois un inventaire de ma maison. Si les espérances que cet inventaire me donne se réalisent, j'aurai doublé mon revenu...

—Et vous serez marié ?—interrompit Obenreizer...

—Et je serai marié dans un an. Bonsoir !

CHAPITRE XII

LE COMPTE DEFRESNIER ET CIE

Lorsque Vendale rentra dans son bureau le lendemain matin, il était dans des dispositions toutes nouvelles. Le jeune homme ne trouvait plus insipide sa routine commerciale du Carrefour des Ecloppés ; Marguerite, désormais, était intéressée dans la maison.

Tout le mouvement qu'y avait produit la mort de Wilding, son associé ayant alors dû procéder à une estimation exacte de la valeur de l'association,—la balance des registres, le compte des dettes, l'inventaire de l'année, tout cela se transformait à présent aux yeux de Vendale en une sorte de machine, une roulette indiquant les chances favorables ou défavorables à son mariage.

Après avoir examiné les résultats que lui présentait son teneur de livres et vérifié les additions et les soustractions faites par ses commis, Vendale tourna son attention vers le département du prochain inventaire, et il envoya aux caves un messenger qui demandait un rapport.

Joey Laddle apparut bientôt. Il passa la tête par la porte entrebâillée du cabinet ; cet empressement donnait à penser que cette matinée avait dû voir quelque événement extraordinaire.

—Qu'y a-t-il ?—demanda Vendale surpris,—quelque mauvaise nouvelle ?

—Je désirerais vous faire observer, mon jeune Monsieur Vendale, que je ne me suis jamais érigé en prophète. Lorsque j'ai dit à Monsieur Wilding, mon pauvre jeune défunt maître, qu'en changeant le nom de la maison, il en avait changé la chance, me suis-je alors posé en prophète ?... Non. Et pourtant tout ce que j'ai dit est-il arrivé ?... Oui.... Dit temps de Peblesson Neveu, Monsieur Vendale, on ne sut jamais ce que c'était qu'une erreur commise dans une lettre de consignation... Eh bien, maintenant, en voici une. Je vous prie seulement de remarquer qu'elle est antérieure à la venue de Mademoiselle Marguerite dans cette maison ; donc, il n'en faut point conclure que j'ai eu tort d'annoncer que les chansons de la jolie demoiselle devaient nous ramener la chance...—Lisez ceci, monsieur... Lisez,—reprit-il en indiquant du doigt un passage du rapport.—En vérité, Monsieur George, un devoir impérieux me commande de vous éclairer en ce moment. Lisez.

Vendale lut ce qui suit :—

Note concernant le Champagne Suisse

Une irrégularité a été découverte dans la dernière consignation reçue de la maison Defresnier et Cie.

Vendale s'arrêta et consulta son memorandum.

—Cette affaire date du temps de Wilding,—dit-il.—La récolte avait été bonne ; il l'avait prise tout entière.

Vendale reprit sa lecture.

Nous trouvons que le nombre de caisses est conforme à la mention qui est faite sur nos livres. Mais six de ces caisses, qui présentent, d'ailleurs, une légère différence dans la marque, ont été ouvertes et contiennent du vin rouge au lieu de Champagne. Nous supposons que la similitude des marques (malgré les légères différences dont il est question plus haut) auront causé l'erreur commise à Neuchâtel. Cette erreur ne s'étend pas à plus de six caisses.

—Est-ce tout ?—demanda Vendale en jetant la note loin de lui.

Les yeux de Joey Laddle suivirent tristement le papier qui roulait sur le parquet.

—Je suis bien aise de vous voir prendre cela si peu à cœur, monsieur,—dit-il.—Au temps de Peblesson Neveu nous n'eussions pas eu de trêve jusqu'à la découverte de la chose. Loin de moi la pensée de décrier la maison, jeune Monsieur Vendale. Je vous souhaite de vous trouver toujours bien de cette manière d'agir. Et je vous dis cela sans offense, monsieur, sans offense...

En même temps, Joey ouvrit la porte, tout en jetant autour de lui un regard de mauvais augure avant de franchir le seuil.

—Eh !—fit-il,—je suis mélancolique et stupide, c'est vrai ; mais je suis un vieux serviteur de Peblesson Neveu, et je désire que vous vous trouviez bien de ces six caisses de vin rouge qui vous ont été données pour d'autre vin... je le désire...

Demeuré seul, Vendale se prit à rire.

—Je ferai aussi bien d'écrire de suite, de peur de l'oublier.

Il écrivit en ces termes :—

CHERS MESSIEURS,

Nous sommes en devoir de faire notre inventaire. Nous avons remarqué une erreur dans la dernière consignment de Champagne expédiée par votre maison à la nôtre. Six de nos caisses contenaient du vin rouge, que nous vous renvoyons. La chose peut aisément se réparer par l'envoi que vous nous ferez de six caisses de Champagne que vous nous renverrez,—si vous le pouvez,—sinon vous nous créditez de la valeur de ces caisses sur la somme de cinq cents livres, récemment payées à vous par notre maison.

Vos dévoués serviteurs,

WILDING AND Co.

Cette lettre expédiée, ce sujet s'effaça rapidement de l'esprit de Vendale. Il avait à penser à d'autres choses plus intéressantes sans doute. Le même jour, il fit à Obenreizer la visite que celui-ci attendait. Il fut entendu que plusieurs soirées seraient réservées chaque semaine à ses entrevues avec Marguerite, toujours en présence d'un tiers. Sur ce point Obenreizer insista poliment, mais avec un entêtement inflexible. La seule concession qu'il fit à Vendale fut de lui laisser le choix de cette tierce personne, et, confiant dans l'expérience acquise, le jeune homme choisit sans hésitation l'excellente femme qui raccommoait les bas d'Obenreizer en dormant. En apprenant la responsabilité qui allait peser sur elle, madame Dor se montra fort agitée. Elle attendit que les yeux d'Obenreizer l'eussent quittée et regarda Vendale avec un clignement sournois de ses grosses paupières, et puis on se sépara.

Le temps passait. Les heureuses soirées auprès de Marguerite s'écoulaient trop rapidement. Dix jours après qu'il avait écrit à la maison de Suisse, Vandale, un matin, trouva la réponse sur son pupitre.

CHERS MESSIEURS,

Nous vous présentons nos excuses pour la petite erreur dont vous plaignez. En même temps nous regrettons d'ajouter que les recherches dont cette erreur a été la cause nous ont amenés à une découverte des plus graves pour vous et pour nous.

N'ayant plus de Champagne de la dernière récolte, nous primes des arrangements pour créditer votre maison de la valeur des six caisses que vous savez. Alors, nous avons été surpris d'acquiescer la certitude qu'aucun paiement en argent de la nature de celui dont vous nous parlez ne peut être arrivé en notre maison. Nous sommes également persuadés qu'aucun versement à notre compte n'a été fait à la Banque.

Il n'est pas nécessaire de vous fatiguer par des détails inutiles. Cet argent aura sans doute été volé dans le trajet qu'il a dû parcourir pour arriver de vos mains dans les nôtres. Certaines particularités relatives à la façon dont la fraude a été commise, nous amè-

nent à penser que le voleur peut avoir espéré se mettre en mesure de payer à nos banquiers la somme soustraite avant qu'on ne découvrit la soustraction en relevant les comptes de fin d'année. Ce relevé ne doit être fait que dans trois mois. Sans la circonstance actuelle, nous eussions pu ignorer jusqu'au bout le vol dont vous êtes victimes.

Nous vous faisons part de ce dernier détail, qui vous démontrera que nous n'avons pas affaire à un voleur ordinaire, et nous espérons que vous voudrez bien nous aider dans les recherches que nous allons commencer, en examinant tout d'abord le reçu qui doit vous être arrivé comme émanant de notre maison et qui ne peut être qu'un faux. Ayez la bonté de vous assurer, en premier lieu, si la facture est entièrement manuscrite ou si elle est imprimée et numérotée. Dans ce dernier cas, on n'aurait eu à inscrire que le montant de la somme. Ce détail, futile en apparence, est, croyez-le, très important.

Nous attendons votre réponse avec la plus grande impatience, et demeurons avec estime et considération vos serviteurs,

DEFRESNIER ET CIE.

Vendale posa la lettre sur le bureau et attendit quelques instants pour donner à son esprit le temps de se remettre du coup qui venait de le frapper. Au moment où il était pour lui d'une si précieuse importance de voir augmenter le produit de sa maison, il perdait cinq cents livres. Ce fut à Marguerite qu'il pensa, tout en prenant une clef qui ouvrait une chambre de fer pratiquée dans la muraille, où les livres et les papiers de l'association étaient conservés. Il était encore là, cherchant ce reçu maudit, lorsqu'il tressaillit au son d'une voix qui lui parlait.

—Je vous demande pardon... J'ai peur de vous avoir dérangé.

C'était la voix d'Obenreizer.

—Je suis passé chez vous,—reprit le Suisse,—pour savoir si je ne peux vous être utile à quelque chose. Des affaires personnelles m'obligent à me rendre pour quelques jours à Manchester et à Liverpool. Voulez-vous qu'en même temps je m'y occupe des vôtres ? Je suis entièrement à votre disposition, et... je puis être le voyageur de la maison Wilding and Co...

—Excusez-moi pour quelques minutes,—dit Vendale,—nous causerons tout à l'heure.

En disant cela, il continuait à fouiller les papiers et à examiner les registres.

—Vous êtes arrivé à propos,—dit-il,—les offres de l'amitié me sont plus précieuses en ce moment que jamais, car j'ai reçu ce matin de mauvaises nouvelles de Neuchâtel.

—De mauvaises nouvelles !—s'écria Obenreizer.

—De Defresnier et Cie.

—De Defresnier ?... fit vivement Obenreizer.

—Oui, une somme d'argent que nous leur avons envoyée a été volée. Je suis menacé d'une perte de cinq cents livres.

—Qu'est-ce que cela ?—dit Obenreizer.

Mais en rentrant dans le bureau, Vendale aperçut son buvard qui venait de tomber par terre, et Obenreizer à genoux qui ramassait le contenu.

—Combien je suis maladroit,—s'écria le Suisse.—Cette nouvelle que vous m'avez annoncée m'a tellement surpris qu'en reculant...

Il s'intéressait si vivement à la réunion des différents papiers tombés du buvard qu'il n'acheva point sa phrase.

—Ne prenez pas tant de peine,—dit Vendale,—un commis fera cette besogne.

—Mauvaise nouvelle !—répéta Obenreizer, qui continuait à ramasser les enveloppes et les lettres,—mauvaise nouvelle !

—Si vous lisiez la missive que je viens de recevoir,—continua Vendale,—vous verriez que j'ai bien raison de m'alarmer. Tenez ! elle est là, ouverte sur mon pupitre.

Quant à lui, il continua ses recherches ; une minute après, il trouvait le faux reçu. C'était bien le modèle imprimé et numéroté qu'indiquait la maison Suisse. Vendale prit note du numéro et de la date. Après avoir classé le reçu et fermé la chambre de fer, il eut le loisir de remarquer Obenreizer qui lisait la lettre de Defresnier, à l'autre bout de la chambre, dans l'enfoncement de la croisée.

—Venez donc auprès du feu. Vous grelottez de froid là-bas, je vais sonner pour qu'on apporte du charbon.

Obenreizer revint lentement au pupitre.

—Marguerite sera aussi désolée de cette nouvelle que moi-même, —dit-il d'un ton amical ;—qu'avez-vous l'intention de faire ?

—Je suis à la discrétion de Defresnier et Cie, —répondit Vendale. —Dans l'ignorance absolue des circonstances qui ont accompagné le vol, je ne puis que faire ce qu'ils me recommandent. Le reçu que je tenais à l'instant est numéroté et imprimé. Ils paraissent attacher à ce détail une importance particulière. Pourquoi?... Vous qui avez dû acquérir une certaine connaissance de leurs affaires, tandis que vous étiez dans leur maison, pouvez-vous me le dire ?

Obenreizer réfléchit.

—Si j'examinais le reçu ! —dit-il.

—Bon ! —s'écria Vendale, frappé par le changement qui venait de s'opérer sur sa physionomie. —Vous sentez-vous incommode ? Encore une fois, approchez-vous donc du feu. Vous avez l'air d'être transi... Oh ! j'espère que vous n'allez pas tomber malade.

—Je ne sais, dit Obenreizer. —Peut-être ai-je pris froid. Votre climat Anglais aurait bien fait d'épargner l'un de ses admirateurs... Mais, faites-moi voir le reçu.

Tandis que Vendale ouvrait la chambre de fer, Obenreizer prit une chaise et s'assit ; il étendit ses deux mains au-dessus de la flamme.

—Ce reçu ! —s'écria-t-il encore avec une vivacité extraordinaire, lorsque Vendale reparut, tenant un papier à la main.

Mais au même moment le portier entra avec une provision de charbon de terre. Son maître lui avait recommandé de faire un bon feu. L'homme obéit avec un empressement fineste. Il fit quelques pas en avant, et tandis qu'il enlevait le seau plein de charbon, il se prit un pied dans un pli du tapis. Il trébucha, tout le contenu du seau tomba dans la grille, la flamme en fut étouffée tout net et un énorme flot de fumée jaunâtre remplit la chambre.

—Imécile ! —murmura Obenreizer en lançant sur le malheureux portier un regard, dont, après tant d'années, celui-ci se souvient encore.

—Voulez-vous venir dans le bureau des commis ? —demanda Vendale. —Il y a un poêle.

—Ce n'est pas la peine, répondit le Suisse.

Et il tendit la main. Et sa main tremblait.

Vendale lui donna le reçu. Mais depuis que le poêle s'était si brusquement éteint, l'intérêt qu'Obenreizer semblait prendre à cet examen semblait s'être éteint presque aussi rapidement. Il se borna à un rapide coup d'œil ; et sa main continuait à trembler. Elle tremblait si fort que, s'il eut tenu ce papier devant un feu allumé comme tout à l'heure, il eut été fort à craindre qu'il ne le laissât tomber involontairement au milieu du brasier.

—Décidément, —dit-il, —je n'y comprends rien. Désolé de ne pouvoir vous éclairer.

—J'écrirai donc à Neufchâtel par le courrier de ce soir, —dit Vendale, en mettant le reçu de côté pour la seconde fois, —il nous faut attendre et voir ce qui arrivera.

—Par le courrier de ce soir, —répéta Obenreizer. —Voyons ! vous aurez la réponse dans huit ou neuf jours. Je serai de retour auparavant. Si je puis vous être utile comme voyageur de commerce, vous me le ferez savoir. En ce cas, vous m'enverriez des instructions écrites. Mes meilleurs remerciements.

Je suis très curieux de connaître la réponse de Defresnier. Qui sait ? Ce n'est peut-être qu'une erreur. Courage, mon cher ami, courage.

Obenreizer n'avait pas du tout l'air pressé quand il était arrivé dans la maison, et maintenant il saisissait son chapeau en toute hâte et il prit congé de l'air d'un homme qui n'a pas un instant à perdre.

Mais George Vendale n'y prit point garde. Il n'avait remarqué, dans la surprise et l'émotion du Suisse, que le regret évidemment sincère avec lequel il avait appris la fâcheuse nouvelle que la maison Wilding and Co. venait de recevoir ; et, en présence de ce témoignage d'un intérêt si honnête-

ment senti, il se demandait s'il n'avait point commis la faute de juger la tuteur de Marguerite trop sévèrement et trop vite.

CHAPITRE XIII

A LA RECHERCHE DU VOLEUR

Le dixième jour était encore trois fois écoulé depuis l'envoi de la seconde lettre de Vendale à Neufchâtel. La réponse vint.

CHER MONSIEUR,

Notre principal associé, M. Defresnier, a été forcé de se rendre à Milan pour des affaires très-urgentes. En son absence et avec son aveu, je vous écris de nouveau relativement à ces cinq cent livres disparues.

Votre déclaration que le faux reçu a été fait sur un modèle imprimé et numéroté nous a causé une surprise et un chagrin inexprimables. A l'époque où cette fraude a été commise il n'y avait que trois clefs ouvrant le coffre fort où nos modèles sont renfermés. Mon associé avait une de ces clefs, j'en avais une autre, la troisième était aux mains d'une personne qui occupait alors chez nous un poste de confiance ; nous aurions plutôt songé à nous accuser nous-mêmes qu'à élever aucun soupçon contre cette personne. Et cependant...

Je ne puis aller jusqu'à vous dire pour le moment qui est cette personne ; je ne vous le dirai point tant que je verrai l'ombre d'une chance pour elle de se tirer avec honneur de l'enquête que nous allons commencer. Pardonnez-moi cette réserve, car le motif en est louable.

Le genre d'investigations que nous allons poursuivre est fort simple. Nous ferons comparer votre reçu par des experts avec quelques spécimens d'écriture que nous avons en notre possession. Je ne puis vous adresser ces spécimens pour de certaines raisons que vous approuverez certainement lorsqu'elles vous seront connues. Je vous prie donc de m'envoyer le reçu à Neufchâtel ; et je fais suivre cette prière de quelques mots indispensables pour vous mettre sur vos gardes.

Si la personne sur laquelle nous faisons à regret planer nos soupçons est réellement celle qui a commis le faux, nous avons quelque motif de craindre que de certaines circonstances ne lui aient déjà donné l'éveil. La seule preuve contre cette personne est le reçu qui est dans vos mains ; elle remuera ciel et terre pour l'obtenir de vous et le détruire. Je vous prie donc instamment de ne pas confier cette pièce à la poste. Envoyez-la-moi sans perdre de temps par un message particulier et ne choisissez ce message que parmi les gens qui sont depuis longtemps à votre service. Il faut aussi que ce soit un homme accoutumé aux voyages, parlant bien le Français, un homme courageux, et un honnête homme. Vous devez le connaître assez bien pour ne pas craindre qu'il se laisse aller en route à aucun étranger cherchant à lier connaissance avec lui. Ne dites qu'à lui, à lui seul la nature de cette affaire et la tournure qu'elle va prendre. Je vous engage à suivre l'interprétation littérale de tous ces avis que je vous donne, convaincu que l'arrivée à bon port du faux reçu en dépend.

Je n'ai plus à ajouter qu'une chose. C'est que votre promptitude à agir est de la plus haute importance. Il nous manque plusieurs de nos modèles de reçus et nous ne pouvons prévoir quelles fraudes seront commises, si nous ne mettons la main sur le voleur !

Votre dévoué serviteur,

Pour Defresnier et Cie,
ROLLAND.

Quel était donc celui qu'on soupçonnait ?

Vendale, qui ne connaissait pas les employés de la maison Defresnier à Neufchâtel, pensa qu'il chercherait inutilement à le deviner.

Mais qui pourrait-il bien envoyer à Neufchâtel avec le reçu ? Certes il n'était pas difficile de trouver au Carrefour des Ecloppés un homme courageux et honnête. Mais où était l'homme accoutumé aux voyages, parlant le Français, et sur qui l'on pourrait réellement compter pour tenir à distance tout étranger qui voudrait lier connaissance avec lui pendant la route ? Vendale n'avait réellement qu'un seul compagnon sous la main, qui réunissait toutes ces conditions dans sa personne. C'était lui-même.

Ce serait un grand sacrifice sans doute que de quitter sa maison, un plus grand sacrifice encore que de quitter Marguerite. Mais après tout, il s'agissait de cinq cent livres et Rolland insistait si positivement sur l'interprétation littérale des démarches par lui conseillées, qu'il ne fallait point hésiter à lui obéir. Plus Vendale réfléchissait, plus la nécessité de son départ lui apparaissait clairement.

—Partons !... —souponna-t-il.

Comme il remettait le reçu et la nouvelle lettre sous clef, la porte s'ouvrit et Obenreizer entra.

—On m'a dit dans Soho Square qu'on attendait votre retour dans la soirée d'hier, —lui dit Vendale en lui souhaitant la bienvenue. —Avez-vous fait de bonnes affaires en province ?... Etes-vous mieux portant ?

—Mille grâces,—répondit Obenreizer,—j'ai fait admirablement mes affaires.—Je suis bien !... très-bien !... Et maintenant, quelles nouvelles ? Avez-vous des lettres de Suisse ?

—Une lettre bien extraordinaire, dit Vendale.—L'affaire a pris une tournure nouvelle, et l'on me recommande de Neufchâtel le plus profond secret sur les mesures que nous allons adopter. Ce secret doit être gardé vis-à-vis de tout le monde.

—Sans en excepter personne ?—demanda Obenreizer.

Et tout en répétant : " Personne, " il se retira d'un air pensif du côté de la croisée, à l'autre bout de la chambre, regarda pendant un moment dans la rue ; puis tout à coup, revenant à Vendale.

—Sûrement, ils ont perdu la mémoire,—dit-il,—puisqu'ils ne font pas même une exception en ma faveur.

—C'est Rolland qui m'écrit,—répliqua Vendale,—comme vous le dites, il doit avoir perdu la mémoire. Ce côté de l'affaire m'échappait complètement. Je souhaitais de vous voir et de vous consulter, au moment même où vous êtes entré. Je suis pourtant lié par une défense formelle, mais je ne puis croire qu'elle vous concerne. Tout cela est bien fâcheux.

Les yeux d'Obenreizer, couverts de leur nuage, se fixèrent sur Vendale.

—Peut-être est-ce bien plus fâcheux que vous ne le croyez.—dit-il.—Je suis venu ce matin, non-seulement pour avoir des nouvelles, mais pour m'offrir à vous comme intermédiaire ou comme messenger. Le croirez-vous ? J'ai reçu des lettres qui m'obligent à me rendre en Suisse sans tarder. J'aurais pu me charger des pièces et documents de cette affaire et les remettre à Defresnier.

—Vous êtes bien l'homme qu'il me fallait,—fit Vendale.—Il n'y a pas cinq minutes que cherchant autour de moi et ne trouvant personne qui pût me remplacer dans le voyage, j'ai vais résolu de l'entreprendre moi-même.... Laissez-moi relire cette lettre.

Il ouvrit la chambre de fer pour y reprendre la lettre. Obenreizer jeta un coup d'œil rapide autour de lui pour bien s'assurer qu'ils étaient seuls, le suivit à deux pas de distance, et sembla le mesurer du regard. Vraiment, Vendale était plus grand que lui et sans doute plus fort. Obenreizer recula et s'approcha de la cheminée.

Vendale pendant ce temps, lisait pour la troisième fois le dernier paragraphe de la lettre. Il y avait là un avis très-clair et la dernière phrase demandait au jeune négociant de suivre cet avis à la lettre.

D'un côté une grosse somme d'argent en jeu, de l'autre un terrible soupçon à éclaircir. Vendale comprit que s'il agissait à sa guise et si quelque événement arrivait ensuite et déjouait toutes les mesures prises, la faute lui en serait imputée. En sa qualité d'homme d'affaires, il n'avait vraiment qu'un parti à suivre. Il remit la lettre sous clef.

—Quel ennui !—dit-il à Obenreizer.—Il y a ici de la part de Rolland un oubli inconcevable et qui me met dans une sottise et fautive position vis-à-vis de vous. Que dois-je faire ? Il me semble qu'ayant un si grand intérêt dans cette fâcheuse aventure dont j'ignore tous les détails, je n'ai pas la liberté de ne pas obéir aux injonctions de mon correspondant et que je dois au contraire m'y conformer sans résistance. Vous me comprendrez certainement. Vous me voyez esclave des ordres que je reçois, et je ne peux assez vous dire combien j'aurais été heureux, en cette occasion, d'accepter vos services....

—N'en parlons plus,—dit Obenreizer.—A votre place, je n'agirais pas différemment. Je ne suis donc point offensé de votre conduite, et je vous remercie pour le compliment que vous me faites.... Bah ! nous serons au moins compagnons de voyage. Partez avec moi aujourd'hui même

—Aujourd'hui, —exclama Vendale.—Mais il faut, cela va sans dire, que je voie Marguerite.

—Assurément. Voyez-la ce soir. Vous me prendrez au passage et nous nous rendrons ensemble au chemin de fer. Nous partirons à huit heures par le train poste.

—Merci,—dit Vendale—Vous pouvez compter sur moi à l'heure dite.

Il était plus tard que Vendale ne le croyait, lorsqu'il arriva à la maison de Soho Square. Les affaires suscitées par ce départ précipité avaient surgi devant lui par douzaines. Toutes sortes d'obligations qu'il ne pouvait négliger le forcèrent de se résigner à cette cruelle perte d'un temps qu'il voulait consacrer tout entier à Marguerite. A sa grande surprise et à son extrême joie, elle était seule dans le salon lorsqu'il entra.

—Nous n'avons que peu d'instant à nous, George—dit-elle,— mais grâce à la bonté de Madame Dor nous pouvons au moins les passer tous deux seuls ensemble.

Elle lui jeta les bras autour du cou.

—George,—lui dit-elle tout bas,—avez-vous fait quelque chose qui ait pu blesser Monsieur Obenreizer ?

—Moi !—s'écria Vendale stupéfait.

—Taisez-vous,—dit-elle,—il faut que je vous parle bien bas. Rappelez-vous le petit portrait photographié que vous m'avez donné ? Cette après-midi, je ne sais comment il le trouva sur la cheminée. Il le prit, le regarda, et moi, je voyais son visage dans ce miroir.... Ah ! je suis sûre que vous l'avez offensé. Il est vindicatif, implacable, et aussi muet qu'une tombe. Ne partez pas avec lui.... George.... ne partez pas ! Je sens qu'il arriverait un malheur !

—Mon cher amour,—répondit Vendale,—vous vous laissez égarer par votre imagination. Jamais Obenreizer et moi n'avons été meilleurs amis qu'à présent.

Avant que Marguerite n'eût pu répondre, Madame Dor apparut

—Obenreizer,—dit-elle.

Puis elle se laissa tomber lourdement sur une chaise, à sa place ordinaire, devant le poêle.

Obenreizer entra avec un sac de courrier qu'il portait en bandoulière.

—Êtes-vous prêt ?—demanda-t-il à Vendale.—Puis-je porter quelque chose pour vous ?... Eh quoi ! n'avez-vous point un sac de voyage ? Je viens d'en acheter un. Regardez. Ici est la poche aux papiers. Elle est à votre service.

—Je vous remercie,—dit Vendale,—je n'ai qu'un seul papier important, je suis forcé de ne pas m'en dessaisir et il est là, il doit rester là, jusqu'à ce que nous arrivions à Neufchâtel.

Vendale, en même temps, touchait la poche de son habit. Il sentit la main de Marguerite qui pressait la sienne. La jeune fille examinait Obenreizer jusqu'au fond de l'âme. Mais déjà celui-ci s'était retourné vers madame Dor, et prenait congé de la bonne dame.

—Adieu, ma chère Marguerite,—s'écria-t-il en revenant vers sa pupille pâle et épouvantée.—Allons, Vendale, êtes-vous prêt, enfin ? En route ! En route ! mon ami, pour Neufchâtel !

Il frappa légèrement Vendale à la poitrine, à la place où était la poche qui contenait le reçu et sortit le premier.

CHAPITRE XIII

LA DERNIÈRE PERSONNE AVEC LAQUELLE IL EUT FALLU VOYAGER

George Vendale est parti, malgré les avertissements de Marguerite ; parti avec la dernière personne qu'il eût fallu prendre comme compagnon de voyage.

On était au milieu du mois de Février, l'hiver était des plus rigoureux et les chemins mauvais pour les voyageurs, si mauvais qu'en arrivant à Strasbourg, Vendale et Obenreizer trouvèrent les meilleurs hôtels absolument vides.

Les chemins de fer qui conduisent aujourd'hui les touristes dans l'intérieur de la Suisse, étaient encore inachevés pour la plupart, et partout on n'entendait qu'histoires de voyageurs arrêtés en chemin par des accidents dont on exagérait la gravité, sans doute. Cependant, comme la voie de Bâle restait libre, la résolution de Vendale de poursuivre sa route n'en fut nullement troublée. Quant à la résolution d'Obenreizer, elle était farouche et immuable.

Il se voyait aux abois, désespéré, perdu. Il lui fallait à tout

prix anéantir la preuve que Vendale portait avec lui, dût-il pour cela anéantir Vendale lui-même !

Menacé d'une ruine certaine, enfermé dans un cercle que l'activité de Vendale resserrait d'heure en heure autour de lui, Obenreizer haïssait son compagnon avec la féroce d'une bête fauve.

De tout temps il avait nourri de mauvaises pensées contre le jeune négociant. Était-ce la sourde rancune du paysan contre le gentleman ? Était-ce le contraste de sa nature avec cette nature franche et généreuse ? Était-ce la beauté de Vendale ? Était-ce le bonheur qu'il avait eu de se faire aimer de Marguerite ? Étaient-ce toutes ces causes réunies ensemble ? Il le haïssait, il l'avait haï dès qu'il l'avait vu. À présent, il le regardait comme celui qui le conduisait à sa perte. Et cette pensée redoublait la fureur de sa haine.

Un soir, ils étaient arrivés à Bâle, après un trajet deux fois plus long que de coutume. Ils avaient fini de dîner fort tard, et ils étaient seuls dans une chambre d'auberge. Le Rhin coulait au pied de la maison, profond, rapide, bruyant, grossi par les neiges. Vendale avait nonchalamment étendu sur un canapé. Obenreizer marchait de long en large, s'arrêtait par moment devant la fenêtre, regardait, dans les eaux noires, le reflet tortueux des feux de la ville et peut-être se disait-il : —

— Si je pouvais l'y jeter !

— Le Rhin magit ce soir, — dit-il tout à coup, — comme la vieille cascade que ma mère montrait aux voyageurs. Le bruit en changeait selon le temps qu'il faisait, ainsi que celui de toutes les chutes d'eau et de toutes les eaux courantes. Lorsque je devins apprenti chez un horloger, ce murmure, semblait me dire : "Qui es-tu ?" D'autres fois, lorsque le bruit devenait plus sourd, et annonçait un orage près d'éclater, je croyais entendre ces mots : "Boum ! boum ! battez-le ! battez-le !" C'est ce que criait ma mère quand elle se mettait en colère contre moi... si tant est qu'elle fût ma mère !...

— Hein ! — répliqua Vendale, qui changea brusquement de posture, — si tant est qu'elle fût votre mère !... Pourquoi dites-vous cela ?

— Qui sais-je ? — répéta Obenreizer avec un geste d'indifférence ; — ma naissance est si obscure. J'étais encore très-jeune, un petit enfant, que tout le reste de ma famille, hommes et femmes, étaient presque vieux. Tout est donc possible à croire...

— Avez-vous jamais douté ?...

— Je vous ai déjà dit, une fois, que je doutais de mon père et de ma mère, — répliqua le Suisse.

— En vérité, êtes-vous bien Suisse ? — lui demanda Vendale, qui ne le quittait plus des yeux.

— Et comment le saurais-je ? — fit Obenreizer, en s'arrêtant brusquement.

Il jeta par-dessus l'épaule un regard indéfinissable à son compagnon.

— Si l'on vous demandait : Êtes-vous Anglais ? Comment pourriez-vous répondre ?... Comment le savez-vous ?

— Par ce qui m'a été dit depuis mon enfance.

— Oh ! de cette façon, je suis aussi éclairé sur moi que vous-même ; j'en sais donc autant sur Obenreizer que vous en savez sur Vendale... si cela s'appelle savoir.

— Vous êtes né dans la même année que ce pauvre Wilding, vous étiez du même âge, — dit Vendale, en le regardant d'un air pensif.

— Oui, du même âge.

Obenreizer était-il donc celui que Wilding avait cherché ? Dans cette théorie sur l'étroitesse du monde, qui revenait sans cesse sur ses lèvres, n'y avait-il pas un sens plus subtil qu'il n'en avait l'air ?

Cette être de Suisse qui le recommandait à la maison Wilding au C. n'avait-elle suivi de si près la révélation de Madame "Colstraw" que parce que l'enfant, victime de l'erreur et de la justice, allait paraître ? Quoi de plus curieux que le hasard ou l'enchaînement de sentiments et de devoirs qui avait établi entre Obenreizer et Vendale une cordialité croissante de rapports, une intimité assez grande pour les amener

là, tous deux par cette nuit d'hiver, s'acheminant ensemble au même lieu, au même but ?

Les pensées de Vendale, éveillées sur cet objet, se perdaient dans l'espace, tandis que ses yeux suivaient toujours Obenreizer qui ne cessait point sa promenade. Quoi ! ne serait-il pas bien heureux qu'Obenreizer fût le véritable Walter Wilding ?

Eh non ! Bien qu'à force de raisonnements et de combats, il eût à peu près vaincu la défiance que lui inspirait cet homme, il ne pouvait souhaiter de le voir prendre la place de l'ami qui n'était plus. Un tel associé à lui, qui était si franc, si simple, si dénué d'artifice !... Et puis, voudrait-il qu'Obenreizer devint riche ?... Non. Obenreizer avait assez de pouvoir déjà sur Marguerite, sans que la richesse vint l'augmenter encore.

Et cependant ses propres répugnances, ses propres désirs ne devaient point prévaloir et se placer à entre lui et la fidélité qu'il devait à un mort.

Aussitôt, comme pour se bien prouver lui-même que ces pensées, qu'il regardait comme mauvaises, ne le retiendraient point et que ces impressions passagères ne sauraient même le refroidir dans l'accomplissement d'un devoir sacré, il se mit à réfléchir au moyen d'éclaircir ses doutes. Mais il n'en garda pas moins la résolution de garder le secret de Wilding jusqu'à ce que ses doutes fussent éclaircis.

Grâce aux conseils de Bintrey le secret avait été si bien gardé qu'en dépit de ses irrequêtes visites dans la maison, Obenreizer n'avait pas même soupçonné qu'il y eut un secret.

Comment aurait-il pu d'ailleurs soupçonner une si étrange histoire ?

La route de Bâle à Neuchâtel n'était point en aussi mauvais état qu'on l'avait dit dans la ville. Les dernières gelées l'avaient un peu rétablie. Des guides étaient arrivés ce soir-là sur des chevaux et sur des mules et n'avaient point parlé de difficultés trop grandes à surmonter. Vendale eut bientôt conclu le marché. Une voiture devait, le lendemain, venir prendre les voyageurs qui partiraient avant le jour.

— Fermez-vous votre porte au verrou, la nuit, quand vous voyagez ? — demanda Obenreizer, avant de gagner sa chambre.

— Jamais, — dit le jeune homme en riant. — J'ai le sommeil trop dur.

— Vous avez le sommeil dur, — répéta Obenreizer en le regardant avec admiration. — Voilà un bienfait du ciel.

— Ce n'en serait pas un pour le reste de la maison s'il fallait que demain matin on m'éveillât à grand coups frappés dans la porte.

— Moi aussi, je laisse ma porte ouverte, mais je veux vous donner un bon conseil, en ma qualité de Suisse qui connaît son pays ; quand vous voyagez chez nous, mettez toujours vos papiers... et votre argent naturellement... sous votre oreiller.

— Vous faites là un singulier éloge de vos compatriotes.

— Mes compatriotes ! — fit Obenreizer, — ils sont semblables à la majorité des hommes... Et la majorité des hommes ne manque jamais de prendre à autrui ce qu'elle peut lui prendre. Adieu. Demain à quatre heures.

— A quatre heures, bonsoir !

Resté seul, Vendale rapprocha les bûches, les couvrit de la cendre blanche du bois de sapin répandue dans le foyer, et s'assit, la tête dans ses mains, pour rassembler ses pensées. Mais elles continuaient à courir dans l'espace et le grondement du fleuve les agitait encore. Tandis que le jeune homme essayait de réfléchir, la disposition au sommeil, qui le gagnait auparavant, le quitta. Il lui parut qu'il ferait bien de ne pas se coucher encore, et il demeura près du feu.

Marguerite, Wilding, Obenreizer, passaient devant ses yeux, avec mille visions, mille espérances nouvelles.

Tous ces rêves prirent possession de son esprit et il ne sentit plus le besoin du repos. Le sommeil s'éloignait de lui. Sa bougie se consuma, la lumière s'éteignit, mais la lueur du feu suraisait à éclairer la chambre. Vendale changea de posture, appuya son bras sur le dos de sa chaise, son menton sur sa main, et demeura là, méditant toujours. Le jeune homme

avait fait reculer sa chaise dans un petit renfoncement près de la cheminée ; la porte se trouvait devant lui. Cette porte se trouvait munie d'un grand et long loquet de fer.

Tout à coup, il vit ce loquet se soulever doucement, la porte s'entr'ouvrir et se fermer comme d'elle-même, et comme si ce n'était que le vent qui l'eût fait mouvoir. Cependant le loquet demeurait hors de l'anneau. La porte se rouvrit lentement, jusqu'à ce que l'ouverture fût assez grande pour donner passage à un homme, après quoi le battant demeura immobile comme si une main vigoureuse le retenait à l'extérieur. Une forme humaine apparut le visage tourné vers le lit. L'homme se tint debout sur le seuil, puis, à voix basse, et faisant un pas en avant :

—Vendale !—dit-il.

—Qu'y a-t-il donc ?—s'écria Vendale, qui se trouva debout.

—Qui est là ?

C'était Obenreizer. Il laissa échapper un cri de surprise, en voyant le jeune homme venir à lui du côté de la cheminée.

—Vous n'êtes pas au lit ? n'êtes-vous point malade ?

—Malade ?... non.

—Je viens de faire un mauvais rêve à propos de vous. Comment se fait-il que je vous trouve debout et habillé ?

—Mon cher ami, je pourrais aussi bien vous faire la même question,—répondit Vendale.

—Je vous ai dit que je venais de faire un mauvais rêve dont vous étiez l'objet. J'ai essayé de m'endormir. Impossible. Je n'ai pu me résoudre à demeurer dans ma chambre sans m'être assuré qu'il ne vous était rien arrivé, et pourtant je ne voulais pas, non plus, entrer dans votre chambre. Pendant quelques instants, j'ai hésité devant la porte. J'avais peur de vos railleries. C'est chose si facile que de rire d'un rêve que l'on n'a point fait... Où est votre bougie ?

—Consumée.

—J'en ai une tout entière dans ma chambre. Faut-il aller la chercher ?

—Mais oui, je le veux bien.

La chambre d'Obenreizer était voisine de celle de Vendale. Il ne s'absenta qu'un moment, et revint avec la bougie à la main. Son premier soin fut de se mettre à genoux devant l'âtre et de souffler de tous ses poumons sur les charbons presque éteints. Vendale, qui le regardait, vit que ses lèvres étaient blêmes.

—Oui,—dit Obenreizer en se relevant,—c'était un mauvais rêve. Vous devez voir sur mon visage l'impression qu'il m'a laissée.

Ses pieds étaient nus, sa chemise de flanelle ouverte sur sa poitrine, ses manches relevées jusqu'au coude. Il n'avait d'autre vêtement qu'un caleçon trop juste pour lui. Son corps, serré dans cette gaine, avait un air de souplesse sauvage. Si ses lèvres étaient pâles, ses yeux brillaient d'un feu étrange.

—Désirez-vous dormir ? demanda-t-il à son compagnon.

—Je l'aurais bien désiré, et depuis longtemps, mais je n'ai pu.

—Je ne le pourrais, non plus, après ce maudit rêve. Mon feu s'est consumé comme votre bougie. Puis je venir m'installer auprès du vôtre ? Il sera si vite quatre heures que ce n'est pas la peine de se mettre au lit.

—Pour moi,—dit Vendale,—je ne me coucherai pas. Faites-moi compagnie et soyez le bienvenu.

Après être retourné dans sa chambre pour s'y vêtir, Obenreizer reparut enveloppé dans une sorte de caban, et chaussé de pantoufles. Les deux jeunes gens prirent place, de chaque côté du foyer. Vendale avait ravivé le feu. Obenreizer mit sur sa table une bouteille et un verre.

—J'ai bien peur que ce ne soit d'abominable eau-de-vie de cabaret,—dit-il en versant dans le verre ;—mais tant pis ! Une froide nuit, un pays froid, une froide maison ! L'eau-de-vie fait du bien et ranime. Enfin, celle-ci vaut peut-être mieux que rien. Goûtez-la.

Vendale prit le verre et obéit.

—Comment la trouvez-vous ?—dit Obenreizer.

—Un arrière-goût âcre et brutal,—dit-il, en rendant le verre.—Elle ne me plaît pas.

—Vous avez raison,—fit Obenreizer, ayant l'air de la goûter à son tour et faisant claquer ses lèvres.

Les deux compagnons mirent leurs coudes sur la table, leurs têtes dans leurs mains, et, ainsi placés, regardèrent la flamme. Obenreizer était pensif et calme ; mais Vendale, après plusieurs tressaillements et soubresauts nerveux, se dressa tout à coup sur ses pieds, regarda autour de lui d'un air égaré, et retomba sur sa chaise, en proie à une étrange confusion de rêves.

Tout à l'heure il ne pouvait pas dormir, et maintenant il était livré à une sorte de léthargie dans laquelle Marguerite, Obenreizer et le pauvre Wilding lui apparaissaient tour à tour ; et pendant ce rêve, la pensée de ses papiers le tourmentait, et la sensation d'une main qui se promenait sur sa poitrine et qui effleurait les contours du portefeuille, cette sensation insupportable se présentait nette et claire à son esprit engourdi, sans qu'il lui fut possible de secouer sa torpeur.

Attentif et calme, le coude toujours appuyé sur la table, son compagnon lui dit :—

—Éveillez vous, Vendale. On nous appelle. Il est quatre heures.

Vendale, en ouvrant les yeux, aperçut le visage nuageux d'Obenreizer penché sur le sien.

—Vous avez eu un sommeil bien lourd,—dit le Suisse,—c'est la fatigue du voyage et le froid.

—Je suis tout à fait éveillé maintenant,—s'écria Vendale en sautant sur ses pieds ; mais il sentit que ses jambes fléchissaient.—Et vous, n'avez-vous pas du tout dormi ?

—Je me suis assoupi peut-être ; cependant il me semble que je n'ai point cessé de regarder le feu. Allons ! il faut nous lever, déjeuner, et partir. Quatre heures, Vendale, quatre heures passées !

Ces derniers mots, Obenreizer les lui cria de toute sa force pour achever de l'éveiller, car Vendale retombait déjà dans sa somnolence invincible. Tout en faisant les préparatifs de cette journée de voyage, il semblait dormir encore. À la fin de ce jour, il n'avait point d'autres impressions que celles d'un froid rigoureux, du tintement des grelots des chevaux qui glissaient entre de maussades collines et des bois déserts. Ça et là, quelques stations où l'on s'arrêtait pour manger ou boire ; on entrait dans ces maisons borgnes ; Vendale se laissait conduire machinalement, il ne se souvenait de rien, sinon d'avoir vu Obenreizer toujours pensif à ses côtés.

Lorsqu'enfin il secoua cette léthargie insupportable, Obenreizer n'était plus là. La voiture s'était arrêtée devant une nouvelle auberge, auprès d'une fille de chariots chargés de tonneaux de vin et traînés par des chevaux harnachés de colliers bleus. Ce convoi semblait venir du point où se rendaient nos voyageurs. Obenreizer, joyeux, et alerte, causait avec les voituriers. Puis la file des chariots se mit en marche. Les voituriers saluaient Obenreizer en passant.

—Quelles sont ces gens ?—demanda Vendale.

—Ce sont nos voituriers ; ceux de Defresnier et Cie. Ce sont nos fûts ! c'est notre vin !

Il se mit à fredonner une chanson et alluma un cigare.

—J'ai été pour vous une triste société aujourd'hui,—fit Vendale,—je ne m'explique point ce qui m'est arrivé.

—Vous n'avez pas dormi la nuit dernière,—fit Obenreizer,—et sous un tel froid, quand on a été privé de sommeil, le cerveau se congestionne aisément. J'ai souvent été témoin de ce phénomène... En somme,—ajouta-t-il en appuyant sur ces derniers mots, je crois que nous aurons fait ce voyage pour rien.

—Comment, pour rien ?

—Oui, les gens que nous allons chercher à Neufchâtel sont à Milan. Vous savez que nous avons deux maisons, l'une de vins, à Neufchâtel, l'autre à Milan, pour le commerce des soieries. Eh bien, la soie étant, en ce moment, bien plus demandée que les vins, Defresnier a été mandé en Italie. Rolland, son associé, est tombé malade depuis son départ, et ses médecins ne lui permettent de recevoir aucune visite. Vous retrouverez à Neufchâtel une lettre qui vous attend pour vous

apprendre tout ceci. Je tiens ces détails de notre principal voiturier avec qui vous m'avez vu causer. Que voulez-vous faire ? Retournons-nous sur nos pas ?

Et Obenreizer interrogeait les yeux de son compagnon avec une visible anxiété.

—Pas du tout,—dit résolument Vendale, nous continuons.

—Nous continuons.....

—Mais oui, jusqu'à Milan !

Obenreizer cessa de fumer pour regarder Vendale avec une expression étrange.

—J'ai la responsabilité d'une chose très-sérieuse,—dit Vendale.—Plusieurs de ces modèles de quittances imprimées ont été soustraits dans la caisse de Defresnier et Cie., ils peuvent servir à un terrible usage. On me supplie de ne point perdre de temps pour aider la maison à s'assurer du voleur ; rien ne me ferait revenir en arrière.

—Vrai ?—s'écria Obenreizer, ôtant son cigare de sa bouche pour dessiner un sourire contraint :—Eh bien ! je ne vous abandonnerai pas ; rien ne me fera retourner en arrière moi non plus. Allons ! guide, dépêchons !

Ils arrivèrent à Neufchâtel après vingt-huit heures de marches et se rendirent ensemble à la maison Defresnier et Cie, où ils trouvèrent la lettre-annoncée par le voiturier. La détermination de Vendale était prise. Il ne restait qu'à savoir par quel passage on pouvait traverser les Alpes pour descendre à Milan : Vendale se décida pour le Simplon.

On traversa Genève : on suivit les bords du lac Léman, puis la vallée du Rhône. Il faisait un froid cruel, nuit et jour, la voiture roulait et Obenreizer se répétait tout bas.

—Maintenant le temps de le voler vivant est passé, il faut que je le tue !

Ils arrivèrent enfin à la pauvre petite ville de Brietzig, au pied du Simplon. Là, il fallut passer la nuit ; ils y trouvèrent au moins un bon feu, un dîner, du vin, et les disputes avec les guides commencèrent. Aucune créature humaine n'avait franchi la passe depuis quatre jours : la neige était trop molle pour porter les voitures, elle n'était pas assez dure pour le traîneau. Dans ces circonstances, le voyage ne pouvait être entrepris qu'à dos de mulets ou à pied ; mais il fallait alors payer les guides comme en cas de danger, et cela également s'ils réussissaient à mener le voyageur au bout du passage, ou, si, chemin faisant ils jugeaient que le péril était trop grand et qu'il fallait revenir en arrière.

Obenreizer ne prit aucune part à la discussion. Il fumait silencieusement au coin du feu, jusqu'à ce que Vendale lui demandât son avis.

—Bah !—répondit-il,—je suis fatigué de ces pauvres diables et de leurs services. Toujours les mêmes histoires. Ils ne font point leur commerce aujourd'hui différemment qu'ils ne faisaient quand j'étais petit garçon. Quel besoin avons-nous d'eux, je vous le demande ?... Que chacun de nous prenne un sac et un bâton de montagne, et au diable les guides ! Nous les guiderions vraiment bien plutôt qu'ils ne nous guideraient. Nous laisserons ici notre port-manteau, et nous passerons là-haut tout seuls. N'avons-nous pas déjà voyagé dans les montagnes ensemble ? J'y suis né et je connais cette passe... Une passe !... cela fait pitié ; c'est une grande route qu'on devrait dire !... Laissons ces pauvres gens essayer leurs ruses commerciales sur d'autres que nous. Vous voyez bien qu'ils nous suscitent des retards pour gagner leur argent. Ils n'ont pas d'autre intention.

Vendale fut charmé de pouvoir couper court à cette discussion fatigante. Actif, aventureux, brûlant d'avancer et, par conséquent, très-accessible aux suggestions d'Obenreizer, il prêta les deux mains à ce beau projet.

Deux heures après, ils avaient acheté tout ce qui leur était nécessaire pour l'expédition du lendemain, ils avaient fait leurs sacs, et ils dormaient.

Dès le point du jour, ils trouvèrent la moitié de la ville réunie dans les petites rues étroites de Brietzig pour les voir passer. De toutes parts, des groupes se formaient autour d'eux, les guides chuchotaient et levaient les yeux au ciel. Personne ne leur souhaita un bon voyage.

Au moment où ils commencèrent leur ascension, un rayon de soleil brilla dans ce ciel dont rien ne troublait la limpidité glacée.

—C'est d'un bon présage,—dit Vendale (bien que le soleil disparût à l'instant même où il parlait).—Peut-être que notre exemple encouragera d'autres voyageurs à tenter le passage.

—Vraiment, non !—dit Obenreizer,—nul ne nous suivra.

Il regarda le ciel au-dessus de sa tête, la vallée à ses pieds.

—Nous serons bien seuls,—dit-il,—seuls... plus loin... là-bas !...

CHAPITRE XIV

SUR LA MONTAGNE ET SOUS LE REGARD DE DIEU

La route était assez belle pour de vigoureux marcheurs et à mesure que Vendale et Obenreizer montaient, ils trouvaient l'air plus léger et la respiration plus facile. Mais le ciel présentait de toutes parts un aspect morne et effrayant ; les indices avant-coureurs de la tempête se rapprochaient. Bien que le jour en fût obscurci, la perspective n'était pas absolument effacée. Dans la vallée du Rhône, que nos voyageurs laissaient derrière eux, le fleuve courait à travers mille détours. Au loin, bien haut au-dessus de la route, ils recevaient les glaciers et les avalanches suspendues au-dessus des passages qu'ils allaient franchir. Sur la route s'ouvraient des précipices sans fond et mugissaient des torrents ; de tous côtés s'élevaient les pics gigantesques, et ce paysage immense, où pas un rayon de soleil ne glissait, se déroulait distinctement devant les yeux des deux jeunes gens dans toute sa sublime horreur.

Ils montaient. La route était plus âpre et plus escarpée ; mais la gaieté de Vendale devenait plus franche, à mesure qu'il voyait le chemin se dérouler derrière lui.

—Aurons-nous traversé la passe ce soir ?... —demanda Vendale.

—Non,—répliqua Obenreizer,—vous voyez combien la neige est plus épaisse ici qu'elle ne l'était plus bas. Plus nous monterons, plus nous la trouverons compacte et profonde... Si nous pouvons arriver à la hauteur du cinquième Refuge et coucher cette nuit à l'Hospice, c'est que nous aurons bien marché.

—Vous êtes mon guide,—dit Vendale avec bonne humeur,—je me fie à vous.

—Oui, je suis votre guide,—répondit Obenreizer, d'un air sombre,—et je veux vous guider au but de votre voyage. Tenez, voici devant nous le pont de Ganther.

Ils avaient, tout en causant, fait le tour d'une ravine immense et désolée. La neige était suspendue au-dessus de leurs têtes. Obenreizer s'arrêta pour montrer le pont à Vendale, qu'il observait en même temps avec une terrible expression de haine.

Il y avait là une prodigieuse agglomération de neige ; d'énormes fantômes blancs se balançaient au-dessus du pont, les rochers formaient des saillies effrayantes, et nos voyageurs se frayaient le passage comme à travers les lourdes nuées d'un ciel d'orage. Obenreizer se servait de son bâton avec une adresse extrême, sondant le terrain à mesure qu'il avançait, regardant sans cesse en l'air, et le dos tendu comme s'il se garant de la seule idée d'une avalanche. Il marchait avec une grande lenteur, Vendale le suivait de près, et ils avaient déjà parcouru la moitié de ce chemin périlleux, quand ils éprouvèrent une secousse violente aussitôt suivie d'un coup de tonnerre.

Obenreizer se retourna, mit la main sur la bouche de Vendale, et lui montra le sentier qu'ils venaient de traverser. Il n'y en avait plus de trace. L'avalanche avait tout recouvert et roulait vers le torrent, au fond de l'abîme...

Leur apparition à l'hospice, arracha des exclamations de surprise aux gens de la maison.

—Bon !—s'écria Obenreizer,—nous ne sommes ici que pour nous reposer.

Il secouait en même temps devant le feu ses habits.

—Monsieur, que voici, a des raisons puissantes pour traverser la passe au plus vite.

—En effet, j'ai un motif des plus pressants,—fit Vendale.

—Et il faut qu'il la traverse !—reprit Obenreizer.—Nous n'avons besoin ni d'avis ni de secours. Je suis un enfant des montagnes, et un bon guide : ne vous tourmentez pas plus longtemps à ce sujet. Donnez-nous à souper, du vin et des lits.

Pendant le froid terrible de cette nuit qui commençait, la même tranquillité sinistre régna dans le désert des montagnes et au ciel. Au point du jour, pas une lueur de soleil pour rougir ou dorer la neige. Partout la même blancheur mortelle, le même silence sans borne.

—Voyageurs ! cria, au travers de la porte, une voix sympathique.

Ils se levèrent et furent bientôt sur pied, le sac au dos, le bâton en main.

Ils avaient partagé entre les deux sacs les provisions qu'ils avaient pu se procurer. Obenreizer portait le vin, Vendale le pain, la viande, le fromage, et le flacon d'eau-de-vie.

Ils s'évertuaient depuis quelque temps à grimper à travers les roches et leur blanc lincol, où ils enfonçaient jusqu'aux genoux, lorsque la neige commença de tomber. Tout d'abord ce ne fut que de légers flocons ; puis la neige s'épaissit et les tourbillons commencèrent.

Le vent s'éleva avec des mugissements prolongés. La route se poursuivait à travers de sombres galeries de rochers. Devant les voyageurs s'ouvrait une grotte profonde soutenue par des arcs immenses. Ils y arrivèrent avec peine ; la tempête, au même instant, éclata dans sa furie.

Obenreizer, fit signe à Vendale de l'aider à déboucler son sac. Ils pouvaient encore se voir l'un l'autre, mais ils n'auraient pu s'entendre. Vendale obéit au désir de son ami.

Le Suisse prit la bouteille de vin et remplit le verre. Il fit encore signe à Vendale de boire après lui. Tous deux, ils marchèrent ensuite côte à côte, sachant bien qu'avec ce froid redoutable rester en repos était un danger, et que s'endormir, ce serait la mort.

La neige s'abattait avec une force croissante dans la galerie par l'extrémité supérieure de laquelle ils devaient regagner la route, si jamais ils sortaient de leur refuge. Bientôt, elle encombra la voûte. Une heure encore, et elle allait monter assez haut pour intercepter la lumière extérieure. Heureusement, la violence de l'orage commençait à céder dans la montagne. Le vent mugissait encore, mais seulement par intervalles.

Il y avait environ deux heures que nos voyageurs étaient captifs dans cette terrible prison. Obenreizer, la tête baissée, le corps touchant la voûte, commença de travailler avec des efforts désespérés à se frayer un chemin au dehors. Vendale le suivait comme toujours. Chose étrange ! il imitait son compagnon, sans bien savoir ce qu'il faisait. Sa raison semblait le quitter encore une fois.

La même léthargie qu'à Bâle s'empareait de lui peu à peu et maltraitait ses sens.

Combien de temps avait-il suivi Obenreizer hors de la galerie ? combien d'obstacles avait-il franchis derrière ses pas ?... Il s'éveilla tout à coup, avec la conscience qu'Obenreizer s'était étroitement attaché à lui et qu'une lutte désespérée s'engageait entre eux dans la neige. Obenreizer tirait de sa ceinture ce poignard qui ne le quittait jamais, il frappa...

—J'ai promis de vous conduire au but de votre voyage,—dit Obenreizer avec une voix sinistre,—j'ai tenu ma promesse. C'est ici que va finir le voyage de votre vie. Rien ne peut la prolonger. Prenez garde, vous allez glisser si vous essayez de vous lever.

—Vous êtes un misérable !.. Que vous-ai-je fait ?

—Vous êtes un être stupide. J'ai versé un narcotique dans le vin que vous venez de boire.. Stupide, vous l'êtes deux fois ! Je vous avais déjà versé de ce narcotique pendant le voyage pour en faire l'essai. Trois fois stupide ! car je suis le voleur, le faussaire que vous cherchez, et dans quelques instants, je m'emparerai sur votre cadavre de ces preuves avec lesquelles vous aviez promis de me perdre !

Certes oui, Vendale avait été bien peu clairvoyant !

Dans le temps, même où il se sentait contre le tuteur de Marguerite une défiance involontaire, il ne lui était pas venu un instant à la pensée que ce put être son voleur. Pauvre brave et honnête Vendale ! Il avait tout sacrifié, pour courir où le devoir l'appelait, et il avait précisément violé sans le savoir la plus importante des instructions contenues dans la lettre de Defresnier et Cie. Il avait pris pour compagnon le dernier homme qu'il eût fallu prendre. Il s'était jeté lui-même dans la gueule du loup !

Vendale essaya de secouer sa torpeur : mais le funeste effet du narcotique n'était que trop sûr.

—Que vous ai-je fait ?—murmurait-il.—Pourquoi êtes vous devenu un vil assassin ?

—Ce que vous m'avez fait ?... Vous m'auriez perdu si je ne vous avais empêché d'arriver au terme de votre voyage. Ce que vous m'avez fait ?... N'est-ce point vous qui vous êtes emparé malgré moi du cœur de ma pupille ? Vous êtes venu vous placer sur ma route, non une fois, non en passant, mais toujours, mais sans trêve. N'ai-je point essayé de me débarrasser de vous autrefois ?... Ah ! Ah ! se débarrasser de vous, ce n'est pas aisé. Mais cette fois, vous allez mourir ici.

Vendale voulut parler, mais en vain. Instinctivement il cherchait le bâton ferré qui s'était échappé de ses mains, il ne put le saisir. Alors il essaya de se relever, mais encore en vain ! Il trébucha et tomba lourdement au bord d'une crevasse béante en murmurant : "Assassin ! Assassin !"

—Vous m'appellez assassin,—dit Obenreizer,—ce nom ne me touche guère. Au moins, vous ne pouvez pas dire que je n'ai pas joué ma vie contre la vôtre, car je suis environné de périls et peut-être ne réussirai-je pas à me frayer un chemin à travers les précipices. La tourmente va de nouveau éclater tout à l'heure, voyez ! la neige tourbillonne ! Il me faut ce reçu, il me faut ces papiers, tout de suite. Chaque moment qui s'écoule emporte ma vie...

Le voleur s'élança ; ses mains actives et enfiévrées coururent à la poitrine de sa victime. Vendale fit un effort convulsif pour jeter un dernier cri :—

—Non !

Et se laissant glisser volontairement dans l'abîme béant à ses côtés, il roula et disparut comme un fantôme dans un rêve de mort.

Il avait emporté au fond de l'abîme la preuve du crime d'Obenreizer.

Il y avait emporté aussi le secret de Wilding, peut-être celui de la naissance de son meurtrier.

Mais l'abîme ne rendra pas sa victime ni le papier accusateur, et l'assassin s'éloigne lentement sans savoir que Vendale a pensé qu'il était peut-être le véritable Wilding.

CHAPITRE XV

LA VAILLANCE ET L'AMOUR

A la porte de l'hospice dans lequel George Vendale et son assassin ont passé leur dernière nuit, deux hommes escortés de deux chiens énormes s'avancent. Chacun d'eux porte un panier attaché sur son dos, dans sa main un bâton ferré, autour de son bras une corde terminée par un nœud coulant.

Ce sont les guides de la montagne qui se préparent à affronter la mort pour aller au secours des voyageurs en détresse.

—Allons,—dit le premier de ces deux hommes,—nous pouvons avancer maintenant. Peut-être trouverons-nous les voyageurs dans l'un des Refuges.

Mais, tout à coup, les chiens cessèrent leurs gambades, mirent le nez en l'air, s'agitèrent un moment et se mirent à aboyer de toutes leurs voix, puis ils bondirent avec d'autres aboiements plus profonds et plus joyeux...

Les guides demeurèrent frappés de stupeur.

—Quoi !... firent-ils,—deux créatures insensées de plus ! Par ce temps qui porte la mort avec lui... deux étrangers... il y a une femme !

Oui, il y avait un homme et une femme... et ces deux voyageurs qui suivaient de quelques heures seulement Oben-

reizer et sa victime eussent glacé l'assassin d'effroi, si l'assassin avait pu se douter qu'ils le suivaient à la piste : car cet homme était Joey Laddle, et cette femme était MARGUERITE OEBENZEISER !

Marguerite qui, sans demander avis ni permission à qui que ce fût au monde, avait résolu de suivre son fiancé et de veiller sur lui.

Convaincue qu'une querelle avait dû avoir lieu entre George Vendale et son tuteur, et ne doutant pas qu'Obenzeiser ne fût capable de satisfaire ses ressentiments par un crime, elle s'était adressé à son ami Joey Laddle pour savoir ce qui s'était passé. Joey était persuadé, depuis la chute du champignon qui s'était écrasé sur la poitrine de George Vendale, dans la cave de Wilding and Co., que son jeune maître était menacé de mort violente; et il avait porté les craintes de Marguerite à leur comble, en lui faisant partager sa superstition. "Si mon maître est en danger," avait-il dit à Marguerite, "il est de mon devoir de veiller sur vous"; et ils s'étaient mis en route tous les deux... et sans doute ils arrivaient trop tard !

—Chers guides—dit la jeune femme, en s'adressant aux deux hommes qui venaient de sortir de l'hospice—nous cherchons deux jeunes hommes qui ont quitté Brietz-hier matin et qui auraient dû arriver hier soir à l'Hospice.

—Ils y sont venus, mademoiselle.

—Que le ciel soit loué !—s'écria-t-elle.—Oh ! que le ciel soit béni !

—Malheureusement ils sont repartis aussitôt. Et justement nous nous mettions à leur recherche ; mais nous avons été forcés d'attendre que la tourmente soit apaisée.

—Chers guides !—dit la jeune fille,—je vous accompagnerai. Pour l'amour de Dieu, laissez-moi vous suivre. L'un de ces deux hommes est mon fiancé, je l'aime tendrement !... oh ! oui-tendrement... Vous le voyez ! je ne suis point abattue, je ne suis pas lasse. Oh ! je suis née paysanne et je vous montrerai que je sais m'attacher à vos cordes. Je vous fais le serment d'avoir du courage. Laissez-moi vous suivre. Si quelque malheur est arrivé à celui que je cherche, mon amour le déconvrira.

Ces bons et simples montagnards se sentirent émus.

—Après tout,—se dirent-ils à voix basse,—elle connaît les chemins de la montagne, puisqu'elle est si miraculeusement arrivée jusqu'ici,—quant à ce monsieur là, mademoiselle...

—Cher Joey,—dit Marguerite en Anglais,—vous resterez dans cette maison, et vous nous attendrez.

—Si je savais lequel de vous deux a ouvert cet avis,—dit Joey en regardant les deux guides de travers,—je vous battrais bien pour six pence, et je vous donnerais encore une demi-couronne pour payer le médecin. Non, mademoiselle, je m'attacherai à vos pas, aussi longtemps que j'aurai la force de vous suivre, et je mourrai pour vous si je ne peux faire mieux...

La distance à parcourir était courte. Entre les cinq Refuges et l'Hospice, on ne comptait guère qu'une demi-lieue. Mais les sentiers étaient couverts de neige. La troupe, cependant, ne fit point fausse route, et l'on arriva promptement à la galerie où Vendale et Obenzeiser s'étaient abrités durant l'orage. Leurs traces avaient disparu, emportées par le tourbillon ; mais les chiens, courant en tous sens, semblaient confiants dans leur admirable instinct. On s'arrêta sous la voûte que la tourmente avait frappée avec le plus de fureur, et où l'amas de neige paraissait le plus profond. Là, les chiens s'agitèrent et se mirent à tourner pour indiquer que l'on allait manquer le but.

Les guides, sachant que le grand abîme se trouvait à droite, inclinèrent vers la gauche ; on perdit le chemin. Celui qui marchait en tête fit halte, cherchant à consulter de loin le poteau indicateur. Tout à coup l'un des chiens se mit à gratter la neige. Le guide s'avança ; la pensée lui vint qu'un malheureux voyageur pouvait bien être enseveli dans ce champ de neige... Mais il vit cette neige souillée... et jeta un cri en découvrant une tache rouge.

L'autre chien regardait attentivement au bord du gouffre, raidissant ses pattes, tremblant de tous ses membres. Le premier revint sur la trace sanglante, et tous deux se mirent à courir en hurlant ; puis d'un commun accord, ils s'arrêtèrent tous les deux sur le bord du précipice en poussant des gémissements prolongés.

—Quelqu'un est couché au fond de ce gouffre,—dit Marguerite.

—Je le crois,—dit le premier guide,—tenez vous en arrière, vous autres, et laissez-moi regarder.

L'autre guide alluma deux torches qu'il portait dans son panier. Le premier en prit une, Marguerite l'autre ; ils regardaient de tous leurs yeux, abritant la torche dans leurs mains, ils la dirigeaient de tous côtés, l'élevant en l'air, puis l'abaissant brusquement.

Un long cri perçant jeté par Marguerite, interrompit le silence.

—Mon Dieu !.. Voyez-vous là-bas, où se dresse cette muraille de glace... là au bord du torrent ? Voyez-vous ?.. il y a une forme humaine.

—Oui, Mademoiselle, oui..

—Là, sur cette glace.. là au-dessous des chiens.

Le conducteur, avec une vive expression d'effroi, se rejeta en arrière ; tous se turent... Marguerite, sans dire un mot, s'était détachée de la corde.

—Voyons les paniers,—s'écria-t-elle.—N'avez-vous que ces deux cordes seulement ?

—Pas d'autres,—répondit le guide ;—mais à l'Hospice...

—S'il est encore vivant ?.. Oh ! je vous ai dit que c'était mon fiancé ! Il serait mort avant votre retour... Chers guides, amis bénis des voyageurs, regardez-moi ! Voyez mes mains. Si elles tremblent, retenez-moi de force... si elles sont fermes, aidez-moi à sauver celui qui est là.

Elle noua l'une des cordes autour de sa taille et de ses bras, et s'en fit une sorte de ceinture assujettie par des noeuds. Elle souda le bout de cette première corde à la seconde, puis elle présenta son ouvrage aux guides.

—Elle est inspirée ?—se disaient-ils l'un à l'autre.

—Par le Dieu tout-puissant, ayez pitié du blessé !—s'écria-t-elle,—vous savez que je suis plus légère que vous. Donnez-moi l'eau-de-vie et le vin, et faites-moi descendre vers lui. Quand je serai descendue, vous irez chercher du secours et une corde plus forte. Lorsque vous me la jetterez d'en haut... voyez celle que j'ai attachée autour de moi... vous êtes sûrs que je pourrai la lier solidement à son corps. Vivant ou mort, je le ramènerai ou je mourrai avec lui.. Joey s'était évanoui dans la neige.

—Descendez-moi vers lui,—s'écria de nouveau Marguerite,—ou j'irai seule, dussé-je me briser en pièces sur les roches. Je suis une paysanne je ne connais ni le vertige ni la crainte. Descendez-moi, par pitié !

—Mademoiselle, il doit être mort ou si près de l'être...

—Expirant ou mort, je veux le voir. La tête de mon époux vivante ou inanimée reposera sur mon sein. Descendez moi, ou je descendrai seule.

Ils obéirent enfin et firent glisser la jeune fille du bord du gouffre... Elle dirigeait la descente elle-même le long de la muraille de glace. Ils lâchèrent la corde plus bas, encore plus bas, jusqu'à ce que ce cri arrivât à leurs oreilles.

—Assez !..

—Est-ce réellement lui ?... Est-il mort ?...—crièrent-ils, penchés sur l'abîme.

—C'est lui. Il ne m'entend point, il est insensible ; mais son cœur bat encore ; son cœur bat contre le mien !

—Où est-il tombé ?

—Sur une pointe de glace... Hâtez-vous !... Ah ! si je meurs ici, je serai satisfaite.

L'un des deux hommes s'élança vers l'hospice suivi des chiens ; l'autre planta les torches dans la neige, et s'efforça de ranimer le pauvre Joey. Quelques frictions de neige et un peu d'eau-de-vie le firent revenir à lui. Le guide, alors, revint au bord du gouffre.

—Courage !—criait-il.—On vient... Comment êtes-vous ?... Comment est-il ?

—Son cœur bat toujours contre le mien .. Jg le réchauffe dans mes bras... je n'ai pas peur...

La lune descendit derrière les hautes cimes, et l'abîme ne fut plus que ténébreux, et le guide jeta encore son cri d'espérance au fond du gouffre.

—Comment êtes-vous ?... comment est-il ?.. On vient...

Et le même cri passionné monta des profondeurs du glacier où Marguerite était ensevelie avec son fiancé.

—Son cœur bat toujours contre le mien.

Enfin les aboiements des chiens, une lueur lointaine répandue sur la neige annoncèrent que les secours arrivaient. Vingt hommes, des lanternes, des torches, une litière, des cordes, des draps, du bois pour faire un grand feu, tout cela venait à la fois. Le cri sauveur descendit encore.

—Dieu merci tout est prêt !.. Comment vous trouvez-vous ?... Est il mort ?...

Le cri désespéré répondit.

—Nous enfonçons dans la glace et nous avons un froid mortel. Son cœur ne bat plus contre le mien. Ne laissez descendre personne, car le poids de nos deux corps est assez lourd. Faites seulement glisser la corde.

On alluma le feu. La clarté des torches illumina le bord de l'abîme, on y fixa les lanternes, et la corde descendit.

D'en haut on la voyait, la vaillante jeune fille, attacher la corde, de ses doigts engourdis, au corps de son fiancé.

Le cri monta au milieu d'un silence mortel.

—Tirez doucement.

Elle, on la voyait toujours au fond du gouffre tandis que, lui, flottait déjà dans l'air.

Aucun vivat ne se fit entendre lorsqu'on le déposa dans la litière. Quelques uns des hommes prirent soin de lui tandis que l'on faisait redescendre la corde.

Le cri monta une dernière fois au milieu du même silence de mort.

—Tirez.

Mais lorsqu'ils la saisirent, elle, au bord du précipice, alors ils firent retentir l'air de leurs cris de joie ; ils pleuraient, ils remerciaient le ciel, ils baisaient ses pieds et sa robe ; les chiens la caressaient, léchaient ses doigts glacés.

Elle s'échappa, courut vers la litière, et, se jetant sur le corps de son fiancé, posa ses deux belles mains sur ce cher cœur qui ne battait plus.

CHAPITRE XVI

LE MEURTRIER.

Obenreizer est revenu à Neufchatel, sans repasser par le Simplon. Il ne sait rien de ce qui est survenu après le meurtre. Comment pourrait-il se douter qu'on a retrouvé le corps de George Vendale, et que ceux qui l'ont retrouvé connaissaient le nom de son assassin ? Cependant obenreizer n'a point profité de son crime. Deux malheurs sont venus fondre sur lui coup sur coup. La maison Defresnier et Cie l'a chassé, et sa nièce qu'il avait laissée en Angleterre, s'est révoltée contre son autorité et refuse de le rejoindre sous aucun prétexte.

La maison Defresnier n'a formulé aucun grief positif contre obenreizer. Ce dernier a réclamé contre son renvoi. Il a demandé ce qu'on lui reprochait. Pas de réponse. Il a écrit de nouveau en demandant ce qu'on voulait qu'il pensât de ce silence. Cette fois, on lui a répondu : " M. obenreizer est libre de penser ce que bon lui semble, et ce qu'il pensera n'importe guère à Defresnier et Cie. "

Encore, si la maison Defresnier donnait à entendre qu'il eut commis quelque action coupable, obenreizer qui connaît la loi saurait comment se comporter avec elle. Mais que faire à des gens qui ne disent rien, et qui répondent à des gens qui ne vous accusent pas ?

Marguerite non plus n'a rien dit. Mais elle s'est placée sous la protection de M. Bintrey ; et obenreizer qui connaît la perspicacité de sa nièce, sait aussi que Bintrey est un rude jouteur.

Cependant la réputation d'obenreizer n'est pas irrévocablement perdue. Après son renvoi de la maison Defresnier, il a été recueilli par un notaire de Neufchatel, Maître Voigt, qui avait été jadis un ami de son père. Maître Voigt détestait de voir un homme persécuté. Quand il a vu qu'une maison si respectable qu'elle soit, pouvait détruire sans raison la situation d'un jeune homme dont il avait connu le père, il a naturellement tendu la main à celui qui souffrait, et lui a offert le moyen de se refaire une carrière, comme principal élève et héritier présomptif de son étude.

C'est dans cette étude qu'obenreizer attend, non sans une secrète inquiétude, la visite de M. Bintrey, venu tout exprès de Londres pour s'expliquer avec lui sur la révolte de Marguerite.

Quelques jours auparavant, il a appris avec un étonnement voisin de la stupéfaction, que Maître Voigt avait eu autrefois un client anglais du nom de Vendale. Il songe que ce nom est bien rare et qu'en dehors de George Vendale, il n'a rencontré ni connu, en Angleterre, personne qui le portât. Le monde est-il véritablement si petit, que même après sa mort il ne puisse s'éloigner de sa victime ?

Le meurtrier a fouillé tout les dossiers de l'étude. Il vient de trouver dans le fond d'une armoire, cinq boîtes contenant des liasses de papiers. Les quatre premières portaient des noms écrits en français et en allemand. Le nom de la cinquième était illisible. obenreizer l'a apporté sur sa table pour l'examiner plus à l'aise. . . Miracle ! Sous une couche épaisse de taches produites par la poussière et par le temps, il a lu le nom de Vendale !

Il a ouvert la boîte, tiré quatre papiers détachés et commencé à les parcourir. Tout à coup ses traits se sont troublés, une vive surprise s'est peinte sur son visage blêmi. Il a mis sa tête dans ses mains pour réfléchir ; puis il s'est décidé à prendre copie de ces papiers qu'il aurait payés bien cher du temps de la vie de George Vendale et qui lui arrivent maintenant trop tard !

CHAPITRE XVII

LA FLECHE DU PARTHE

Le premier soin de Bintrey en arrivant à Neufchatel fut d'avoir une longue conférence avec Maître Voigt, et de requérir sa présence lors de l'entretien qu'il devrait avoir le lendemain matin avec M. obenreizer.

Le lendemain l'entrevue eut lieu à l'heure dite.

—Allons droit au fait,—dit Bintrey à obenreizer,—après avoir reçu le salut de ce dernier, avec une politesse grave et réservée. Je suis ici pour représenter votre nièce.

—En d'autres termes, vous, homme de loi, vous êtes ici pour représenter une infraction à la loi.

—Admirablement engagé,—s'écria l'Anglais,—si tous ceux à qui j'ai affaire étaient aussi nets que vous, que ma profession deviendrait aisée ! Je suis donc ici pour représenter une infraction à la loi. Voilà votre façon à vous d'envisager les choses ; mais j'ai aussi la mienne et je vous dis que je suis ici pour essayer d'un compromis entre votre nièce et vous...

—Pour discuter un compromis,—interrompit obenreizer,—la présence des deux parties est indr. sensible... Je ne suis pas l'une de ces deux parties. La loi me donne le droit de contrôler les actions de ma nièce jusqu'à sa majorité. Or, elle n'est pas majeure. C'est mon autorité que je veux ; et si ma nièce n'est pas rendue à ma autorité sous huit jours, j'invoquerai la loi. Si vous résistez à la loi, je saurai bien la prendre de force.

En même temps, il se dressait de toute sa taille. Maître Voigt regarda autour de lui, vers une porte brune située au fond de la pièce, à l'extrémité opposée à celle par laquelle obenreizer était entré.

—Ayez pitié de cette pauvre jeune fille,—reprit Bintrey avec insistance.—Rappelez-vous qu'elle a tout récemment perdu son fiancé. Il est mort d'une mort affreuse... Rien ne pourra donc vous toucher ?

—Rien.

Bintrey se leva à son tour et regarda Maître Voigt.

La main du notaire qui s'appuyait sur la table commença de trembler ; ses yeux demeurèrent fixés comme par une sorte de fascination irrésistible sur la porte brune.

Obenreizer, qui observait tout avec méfiance, suivit la direction de ce regard.

—Il y a là une personne qui nous écoute,—s'écria-t-il.

—Il y en a deux,—fit Bintrey.

—Qui sont-elles ?

—Vous allez les voir.

Il éleva la voix et ne dit qu'un mot, un mot bien commun, qui se trouve journellement sur les lèvres de tout le monde.

—Entrez.

La porte brune s'ouvrit.

Soutenu par Marguerite, pâle, le bras droit en écharpe, Vendale se trouva debout devant son meurtrier.

Un fantôme sortant de la tombe !

Maître Voigt toucha le bras de Bintrey, et lui montrant Obenreizer :—

—Regardez-le,—dit-il tout bas.

Une émotion terrible avait paralysé le misérable ; son visage était celui d'un cadavre, et sur sa joue pâle un seul point gardait la couleur de la vie : c'était une raie pourpre et sanguinolente, la cicatrice de la blessure que sa victime lui avait faite au bord du gouffre en se débattant contre lui.

—Donnez-lui le temps de se remettre,—fit Maître Voigt.

—Point du tout,—dit Bintrey,—Je ne sais l'usage qu'il ferait de ce temps, si je le lui accordais.

L'homme de loi expliqua alors à Obenreizer comment Marguerite avait conçu des soupçons malheureusement trop fondés, qui l'avaient conduite à entreprendre un voyage à la poursuite de son fiancé, et comment elle était arrivée à temps pour sauver celui qu'elle aimait.

Car Vendale était vraiment sauvé !

—La première connaissance de votre crime,—poursuivit l'Anglais,—me parvint par une lettre de mademoiselle Marguerite, et tout ce qu'il me reste à vous faire savoir, c'est que son amour et son courage surent retrouver votre victime. Elle mit toute son énergie à rappeler monsieur Vendale à la vie. Tandis qu'il était mourant, soigné par elle à Brietz, elle m'écrivait pour me prier de me rendre auprès de lui. Avant mon départ, j'avertis madame Dor de ce que je venais d'apprendre ; je lui dis que mademoiselle Obenreizer était en sûreté et que je connaissais le lieu de sa retraite. Arrivé à Brietz, je trouvai monsieur Vendale hors de danger, et je m'employai tout de suite à hâter le jour où je pourrais régler enfin mes comptes avec vous... Je savais que Defresnier et Compagnie s'étaient séparés de vous sur de certains soupçons ; je le savais mieux que personne, car ils n'ont agi que sur des renseignements particuliers que je leur avais fait passer. Vous ayant donc dépouillé tout d'abord de votre honorabilité menteuse, il me restait à vous arracher votre autorité sur mademoiselle Marguerite. Pour atteindre ce but, je n'ai pas connu de scrupules. C'est en parfaite sûreté de conscience que j'ai creusé le piège sous vos pas et dans l'ombre. Par mon ordre, on vous a soigneusement caché jusqu'à ce jour tout ce qui s'était passé depuis deux mois. C'est ma main, invisible mais toujours active, qui vous a amené ici par degrés. Je ne voyais qu'un seul moyen de faire tomber d'un seul coup cette assurance diabolique qui, jusqu'à présent, a fait de vous un homme redoutable. Ce moyen, je l'ai employé... Maintenant, il ne nous reste plus qu'une chose à faire ensemble, une seule, monsieur Obenreizer.

Ce disant, Bintrey tirait de son sac à dépêches deux feuilles de papier couvertes de caractères pressés où l'on reconnaissait le grimoire légal.

—Voulez-vous rendre la liberté à votre nièce ?—reprit-il.—Vous avez commis une tentative d'homicide, un faux, et un vol. Nous en avons les preuves irrécusables. Si vous subissez une condamnation infamante, vous savez aussi bien que moi ce qu'il adviendra de votre autorité et de votre honneur. Personnellement,

j'aurais mieux aimé le parti le plus violent pour nous débarasser de vous ; mais on a fait valoir à mes yeux mille considérations auxquelles je ne saurais point résister. Donc, j'avais bien raison de vous dire que cette entrevue devait se terminer par un compromis. Signez cet acte par lequel vous vous engagez à ne plus prétendre à aucun pouvoir sur mademoiselle Marguerite, à ne vous jamais montrer ni en Angleterre ni en Suisse, et je vous signerai à mon tour un engagement, qui vous garantira contre toute poursuite judiciaire. Signez !

Obenreizer vaincu prit la plume et signa.

Il reçut à son tour l'engagement dont lui avait parlé Bintrey. Après quoi, il se leva, mais sans faire aucun mouvement pour quitter la chambre. Il demeurait debout regardant Maître Voigt avec un sourire étrange ; une lueur sombre jaillissait de son ciel nuageux.

—Qu'attendez-vous ?—fit Bintrey.

—Avant d'abdiquer, comme tuteur, mon autorité sur cette jeune fille,—dit Obenreizer,—mon devoir me commande de lui révéler un secret auquel elle est intéressée. Je ne lui demande point d'en croire mon récit sur parole. J'ai en main des preuves écrites. Faites bien entrer cela dans votre esprit, et reportons nous ensemble à une époque déjà bien vieille... au mois de Février de l'année 1836.

—Bintrey à l'annonce de cette date, fit un mouvement de surprise.

Pendant ce temps Obenreizer tirait de sa poche avec une expression de haine sauvage la copie des quatre pièces trouvées par lui quelques jours auparavant dans les vieux dossiers de l'étude Voigt.

—Ma première preuve,—continua Obenreizer,—est la copie d'une lettre écrite par une dame Anglaise, une femme mariée... à sa sœur qui est veuve. Je tairai le nom de cette dame pour le moment. Celui de la personne à laquelle cette lettre est adressée est Madame Jane Anna Miller, à Groombridge Wells, Angleterre.

Vendale tressaillit, c'était bien de Walter Wilding qu'il s'agissait. Obenreizer, ce criminel, était-il véritablement le vrai Wilding, l'héritier de son ami ?

Il allait parler. Bintrey l'arrêta d'un signe énergique.

—Il est inutile,—reprit Obenreizer,—de vous fatiguer de la première moitié de cette lettre et je vais vous en donner la substance en deux mots. La personne qui a écrit ces lignes avait longtemps habité la Suisse, avec son mari, que sa santé obligeait d'y vivre. Ils étaient alors sur le point de se rendre à une nouvelle résidence et ils annonçaient à Madame Miller qu'ils pourraient l'y recevoir dans deux semaines. Ceci dit, l'auteur de la lettre entre alors dans un détail domestique très-important. Privés de la joie d'avoir des enfants, ils sont seuls, ils sentent le besoin de mettre un intérêt dans leur vie et ils ont résolu d'adopter un jeune garçon. Je commence ici à lire mot pour mot :—

Voulez-vous nous aider, chère sœur, dans la réalisation de notre projet ? En notre qualité d'Anglais, nous désirons adopter un enfant Anglais. Cet enfant, on peut l'aller chercher, je crois, à l'Hospice des Enfants Trouvés ; l'homme d'affaires de mon mari, à Londres, vous indiquera les moyens à prendre. Je vous laisse la liberté du choix aux seules conditions que je vais vous dire. L'enfant sera âgé d'un an au moins et ce sera un garçon. Pardonnez-moi la peine que je vais vous donner, et amenez-nous l'enfant avec les vôtres, quand vous viendrez nous joindre à Neufchâtel.

Encore un mot, nous voulons épargner à l'enfant, qui deviendra le nôtre, toute humiliation dans l'avenir. Il portera le nom de mon mari et sera élevé dans la croyance qu'il est réellement son fils. L'héritage que nous laisserons lui sera assuré, non-seulement d'après les lois Anglaises, mais aussi d'après les lois de la Suisse. Il y a donc à prendre des précautions pour prévenir toute révélation postérieure qui pourrait être faite à l'Hospice des Enfants Trouvés. Or, notre nom est assez rare en Angleterre, et si nous intervenons et sommes inscrits comme adoptants sur les registres de l'Hospice, il y aura certainement bien des choses à craindre. Votre nom à vous, chère, est porté en Angleterre, par des milliers de personnes de toute classe et de tout rang, et si vous vouliez consentir à paraître seule sur ces registres, le secret serait assuré.

Nous changeons de séjour et nous nous rendons dans une partie de la Suisse où notre situation et notre manière de vivre sont inconnues ; vous ferez bien, je crois, de prendre une gouvernante nouvelle, lorsque vous viendrez nous voir. Avec toutes ces précautions

l'enfant passera pour être le mien, que j'aurai laissé en Angleterre et qui me sera ramené par les soins de ma sœur. Ainsi voilà toute notre petite conspiration dévoilée devant vos yeux. Répondez-moi par le retour du courrier. Mille amitiés, et dites moi que vous suivrez de près votre lettre.

—Persistez-vous à cacher le nom de la personne qui a écrit ces lignes?—demanda Vendale.

—Je le garde pour le bouquet,—répondit insolemment Obenreizer,—et je passe à ma seconde preuve. Un simple chiffon de papier, cette fois, comme vous voyez. C'est un acte remis à l'avoué Suisse qui a rédigé les documents relatifs à cette affaire. En voici les termes :

Adopté à l'Hospice des Enfants Trouvés de Londres, le 3 Mars 1836, un enfant mâle du nom de Walter Wilding. — Nom et situation de l'adoptant : Madame Jane Anna Miller, veuve, agissant en cela pour sa sœur, mariée, domiciliée en Suisse.

Patience!—fit Obenreizer en voyant Vendale qui, malgré les efforts de Bintrey, se préparait encore à prendre la parole,—je ne cacherai plus bien longtemps le nom que vous désirez connaître. Mais, voici encore deux autres petits chiffons de papier. Voici ma troisième preuve :—

Certificat du Docteur Ganz, à Neufchâtel, daté de Juillet 1838.

Le docteur certifie—vous lirez tout à l'heure—d'abord qu'il a soigné l'enfant adopté dans toutes les maladies du jeune âge—ensuite que, trois mois avant la date de ce certificat même, le gentleman adoptant était mort ; qu'à cette date justement la veuve de ce gentleman, accompagnée de sa femme de chambre, quittait Neufchâtel pour s'en retourner en Angleterre..... Un anneau encore à ajouter à toutes ces chaînes,—reprit Obenreizer, après un courte pause,—et mon devoir sera rempli... La femme de chambre en question demeura au service de cette dame jusqu'à la mort de celle-ci, il n'y a que peu d'années. Elle pourrait donc affirmer l'identité de l'adopté qu'elle a suivi depuis son enfance jusqu'à l'âge viril. Voilà son adresse en Angleterre... et ceci, Monsieur Vendale, est ma quatrième et dernière preuve.

—Pourquoi vous adressez-vous à moi?—dit Vendale, tandis qu'Obenreizer jetait l'adresse écrite sur la table.

—Parce que vous êtes cet homme ! Parce que si ma nièce vous épouse, elle épousera un bâtard, élevé par la charité publique ; elle épousera un imposteur, sans nom, sans famille, qui fait le personnage d'un gentleman et qui n'est qu'un masque.

—Bravo !—s'écria Bintrey,—admirablement engagé, Monsieur Obenreizer ; je n'ajouterai qu'un mot à ce que vous venez de dire. Vous venez, contrairement sans doute à votre intention, de rendre à M. Vendale un service qui vaut, au sens propre du mot, son pesant d'or. Votre nièce épouse, grâce à vos efforts et à votre heureuse intervention, un homme qui hérite d'une belle fortune ! quarante mille livres sterling... ! George Vendale, comme co-exécuteur testamentaire, souffrez que je me félicite en même temps que vous. Le dernier vœu terrestre de notre pauvre ami est accompli. Nous avons trouvé le véritable Walter Wilding... Ah ! ah ! c'est monsieur Obenreizer lui-même qui le dit : Vous êtes l'homme que nous cherchions vainement depuis tant de mois.

Ces derniers mots arrivèrent sans qu'il les entendit à l'oreille de Vendale. En ce moment il n'avait conscience que d'une sensation unique et délicieuse, il n'écoutait qu'une voix, celle de Marguerite qui lui disait :

—George, je ne vous ai jamais tant aimé que je vous aime ! Obenreizer atterré était retombé lourdement sur son siège et jetait vers eux un regard de démon.

CONCLUSION.

Nous voici au premier jour de mai. C'est aujourd'hui que George Vendale épouse sa jolie fiancée. Il a voulu que le mariage eut lieu en Suisse, dans cette petite ville de Brietz, tout près du gouffre terrible d'où Marguerite l'a retiré vivant, grâce à son courage et à son amour.

On prit gaiement le chemin de l'église, et cet heureux mariage fut accompli.

La cérémonie n'était point encore terminée quand on vint du dehors quérir le notaire.

Il sortit, et bientôt de retour, il se tint debout, derrière Vendale, qu'il toucha à l'épaule.

—Allez à la porte de côté,—dit-il,—c'est seul. Confiez-moi votre femme pour un moment.

Sur le seuil de cette porte se tenaient les deux guides de l'Hospice, couverts de neige, exténués par une longue route. Ils souhaitèrent toutes sortes de bonheur à Vendale, puis...

Puis chacun d'eux mit sa forte main sur l'épaule du jeune homme, et le premier lui dit :

—La litière est ici, la même dans laquelle on vous a transporté à l'Hospice, la même !...

—La litière, ici !—fit Vendale.—Pourquoi ?

—Silence... Pour l'amour de votre femme... Votre compagnon de ce jour-là...

Que lui est-il arrivé ?

Le guide regarda son camarade comme pour le sommer de lui donner du courage.

—Il est là,—dit-il.

—Pendant quelques jours,—reprit le guide,—il a vécu au premier Refuge. Le temps était alternativement beau et mauvais...

—Eh bien ?—fit Vendale.

—Il est arrivé à notre Hospice avant-hier, et s'étant réconforté par un bon sommeil, par terre, devant le feu, enveloppé dans son manteau, il se détermina à partir avant le jour, pour continuer sa route jusqu'à l'Hospice voisin. Cette partie du chemin lui inspirait de grandes craintes, il pensait qu'elle serait plus mauvaise le lendemain.

—Achevez...

—Il partit seul. Il avait déjà dépassé la galerie, lorsqu'une avalanche, semblable à celle qui tomba derrière vous près du pont de Ganther...

—Cette avalanche l'a tué ?

—Nous l'avons trouvé broyé, brisé en morceaux... mais, monsieur, pour l'amour de votre femme... nous l'avons apporté ici sur la litière pour qu'on l'ensevelisse. Il faut que nous montions la rue et pourtant elle ne doit pas le voir, elle... ce serait une malédiction que de faire passer la litière sous l'arcade de verdure, avant qu'elle n'y ait passé... nous allons la déposer sur une pierre au coin de la seconde rue à droite, et lorsque vous descendrez de l'église, nous nous placerons devant. Mais tâchez que votre femme ne la voie point et qu'elle ne tourne pas la tête quand elle sera passée... Allez ! ne perdez point de temps. Elle pourrait s'inquiéter de votre absence... Allez !

Vendale retourna vers sa femme. Le joyeux cortège les attendait à la grande porte de l'église. Ils descendirent la rue au milieu du carillon des cloches, des décharges de mousqueterie, des drapeaux qui s'agitaient, des acclamations, des cris, des rires, et des pleurs de toute la ville, enivrée du plaisir de les voir heureux. Toutes les têtes se découvraient sur leur passage, les enfants leur envoyaient des baisers.

—Que la bénédiction du Ciel descende sur cette jeune fille courageuse !—s'écriait-on de toutes parts.—Voyez ! comme elle s'avance noblement dans sa jeunesse et dans sa beauté, au bras de celui à qui elle a sauvé la vie !

Lorsqu'on arriva au coin de la seconde rue à droite, Vendale se pencha à son oreille et lui parla longuement tout bas. Lorsqu'ils eurent franchi le coin sinistre, Vendale, pressant le bras de Marguerite sous le sien, lui dit :—

—Pour des raisons que je vous ferai connaître plus tard, ne vous retournez pas, ma chérie.

Mais lui, il tourna la tête.

Il vit la litière et ses porteurs qui passaient sous l'arc triomphal.

Et il continua de marcher avec Marguerite et tout le cortège de la noce,—descendant vers la riante vallée.

FIN.

Pour paraître dans notre prochain numéro : Le BANQUIER DES PIRATES